

A romantic couple is shown dancing underwater. The woman, on the left, is wearing a light-colored, flowing dress and has her hair floating around her head. The man, on the right, is wearing a dark shirt and trousers. They are holding hands and looking at each other. The water is a deep blue-green, and bright sunlight filters down from the surface, creating a shimmering, ethereal atmosphere with visible light rays and bubbles.

MARILYSE
TRE COURT

ET J'AI CHOISI DE
VIVRE

MARILYSE TRE COURT

Et j'ai choisi de vivre

© MARILYSE TRE COURT, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1192-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes amis, à tous ceux
qui ont toujours cru en moi,
plus que moi-même*

*« Personne ne peut retourner en arrière,
mais tout le monde peut aller de l'avant.
Et demain, quand le soleil se lèvera, il suffira de répéter :
Je vais commencer cette journée comme si c'était la première de ma vie. »*

*Paulo Coelho,
Le manuscrit retrouvé*

1 - Alice

— Allô, pouvez-vous envoyer une ambulance ? C'est pour mon mari. Il... il est inconscient. Je n'arrive pas à le réveiller. Pardon ? Je ne sais pas ! Il est peut-être tombé dans les escaliers, il a un peu de sang à l'arrière de la tête... Oui, je sens son pouls, mais il bat faiblement. Enfin, je crois. Faites vite, s'il vous plaît !

Je leur donne l'adresse : Boulangerie *La Baguette enchantée*, 398 W Broadway, New York, NY 10012. Et je finis par raccrocher en priant pour qu'ils arrivent à temps.

Je tâte à nouveau son poignet. Son pouls pulse toujours sous mes doigts. Le sang ne s'écoule plus de sa tête. Mais son visage est atrocement blanc. Je prends sa main et la couvre de baisers pour lui insuffler de la chaleur, de l'amour, un peu de vie.

Ses lèvres deviennent bleues. Mais son cœur bat toujours. J'ai cru que le mien allait s'arrêter tout à l'heure, quand je l'ai vu inerte, sur le sol. J'ai tellement peur. Peur de le perdre. Peur de ne plus revoir ses yeux rieurs, ses mains pétrir la pâte ou déposer une framboise fraîche au sommet d'une religieuse, ses lèvres se rapprocher des miennes, ses bras musclés recouverts du nuage de farine, ses boucles brunes s'agiter en tous sens quand il chante.

Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Je suis la seule responsable de... cet accident. Car c'est un accident. Et c'est ce que je répondrai si on me pose la question. À moins que je ne leur explique qu'il est tombé tout seul dans les escaliers. C'est vrai, il a pu glisser après tout. Ça arrive tous les jours. Je crois même que c'est la première cause de décès, les accidents domestiques. Oui, c'est ce que je dirai finalement. Et c'est d'ailleurs la raison que j'ai donnée aux secours. Enfin, je crois... À moins que... Oh, je ne sais plus !

Ce n'est pas ça, le plus important, finalement... L'important, c'est de le sauver. Le reste, je m'en occuperai plus tard, quand il ira mieux. Je réglerai tout. Comme d'habitude. Je sais gérer les situations de crise...

Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à présent. Je pensais l'avoir gérée, la crise qui avait mis fin à mes années d'insouciance. Je pensais avoir tout fait bien comme il faut et que mon passé resterait sagement rangé dans la case de mes souvenirs, quoi qu'il m'en coûte. Mais il vient de resurgir de la façon la plus inattendue, la plus violente, et la plus dramatique dans ma vie actuelle, en lui infligeant un coup d'arrêt fatal.

Tout cela est ma faute. Mais comment aurai-je pu l'anticiper, après tout ? Comment aurais-je pu deviner ?

J'entends la sirène de l'ambulance se rapprocher. La même que celle que je maudis toutes les nuits quand elle retentit dans le quartier en me réveillant en sursaut. À présent, je la bénis. Faites vite !

Je me penche en avant et approche ma bouche de son oreille.

— Tiens bon, mon cœur, ils arrivent. Ça va aller, ne t'en fais pas. Je t'aime, tu sais. Tu en douteras peut-être un jour, quand tu sauras tout. Mais à ce moment-là, rappelle-toi que je t'aime et que je t'ai aimé à la minute où nos regards se sont croisés.

2 - Alice

Deux ans plus tôt...

— Je n'arrive pas à y croire...

— Moi non plus.

Maxime est assis à mes côtés, sur ce banc, et regarde droit devant lui. Comme moi, il ne peut détacher ses yeux de cette devanture. Pourtant, elle n'a vraiment rien d'engageant. L'enseigne de l'*Indian Take Away* se cache sous la poussière et les fientes de pigeons. La vitrine a été entièrement recouverte de peinture blanche pour éviter que des curieux ne jettent un œil à l'intérieur, même s'il n'y a rien d'intéressant. Seulement quelques chaises bancales et des tables en plastique blanc, un comptoir de fortune, de grands posters de stars de Bollywood punaisés sur le mur et sur lesquels ont été fixés des colliers de fleurs en tissu, des images du dieu éléphant Ganesh représenté en rose fluo, et des piles d'emballages en polystyrène qui menacent de s'effondrer. L'arrière-boutique est tout aussi désolante. Un vieux frigo hors d'usage qui n'a pas dû être nettoyé depuis des dizaines d'années, des traces de salade lyophilisée, des étagères où s'entassent des boîtes graisseuses d'épices et de sauces suspectes et une batterie de casseroles à la propreté douteuse.

Et pourtant, cette boutique est à nos yeux la plus belle du monde. Elle représente notre rêve ultime. Notre *american dream*. Cette boutique est désormais la nôtre... Et je savoure cet instant, une main jouant avec les clés de la porte d'entrée et l'autre lovée dans celle de Maxime. Je sens son cœur battre dans cette main. Il est aussi excité que moi, je le sais. Le ménage et les travaux qui nous attendent ne nous font pas peur, au contraire. Nous avons hâte de nous y mettre pour créer la boutique que nous avons imaginée, désirée et dessinée des centaines de fois au cours de ces derniers mois.

Je n'arrive toujours pas à réaliser la chance que nous avons eue. D'abord de gagner notre carte verte à la loterie ! Mais aussi et surtout de trouver

cette boutique, en plein cœur de Greenwich Village, au centre de Manhattan, où le prix des loyers ne cesse de grimper depuis une vingtaine d'années. Notre budget ne nous laissait même pas espérer une prospection dans ce quartier. Nous étions obligés de nous contenter du Queens ou du Bronx, dont les prix restaient néanmoins affolants et qui réduisaient considérablement notre enveloppe dédiée aux travaux. Nous avons visité plusieurs locaux ces dernières semaines, mais aucun ne nous avait convaincus. Nous ne pouvions nous projeter à l'intérieur, et encore moins imaginer notre boutique en lieu et place de ces magasins auxquels nous ne parvenions pourtant pas à trouver de vrais défauts...

Et puis, un dimanche où nous nous promenions dans notre quartier préféré, celui que les New Yorkais appellent The Village, nous nous étions assis sur ce même banc pour siroter notre « Molten Chocolate Frappuccino » acheté au Starbucks du coin. En ce mois d'octobre, l'air était frais et le soleil voilé et au bout d'une quinzaine de minutes, nous avons commencé à avoir froid. Sans nous en apercevoir, nous avons arrêté de parler et regardions droit devant nous. Nous observions cette boutique décrépie sans oser nous avouer que nous la trouvions parfaite, tellement nous supposions que l'autre aurait ri en entendant quelque chose d'aussi absurde. Je me souviens avoir doucement tourné la tête vers Maxime, en souriant. Il me regardait déjà, avec le même sourire un peu niais. Nous avons éclaté de rire et nous sommes embrassés. Dès le lendemain, nous avons enquêté pour savoir si cette boutique était à vendre, aucun écriteau ne le mentionnant, et qui en était le propriétaire. Cela nous a pris plusieurs semaines avant que l'on apprenne que le propriétaire était reparti précipitamment en Inde, au chevet de sa mère malade, mais qu'il n'était jamais revenu. Et pour cause, il était mort. C'est son frère qui avait hérité de ce magasin et qui accepta de le vendre, à un prix exorbitant selon lui, mais particulièrement intéressant selon le marché de l'immobilier new yorkais. Nous avons accepté l'offre et nous l'avons signée le plus vite possible, avant que le propriétaire ne revienne sur sa proposition.

Lors de notre première visite du local, j'ai eu peur que Maxime ne soit rebuté par son état délabré. J'aurais dû faire confiance à son côté résolument optimiste, voire utopiste parfois, qui, cette fois encore, m'a surprise et rassurée. Il était aussi enthousiaste que moi et s'est mis à faire de

grands gestes en m'expliquant comment nous pourrions réaménager l'espace, disposer le mobilier, décorer les murs et installer son matériel. La poussière, les meubles boiteux, la graisse sur les murs, tout cela n'existait plus. Alors que je lui tournais le dos, absorbée dans l'observation de ce frigo antédiluvien, il m'avait attrapée par la taille et fait pivoter vers lui. Il avait approché son visage du mien et m'avait embrassée à pleine bouche, sans se soucier de la présence de l'agent immobilier, ce qui avait dû renforcer le stéréotype sur les Français et leur fougue légendaire. Maxime m'avait regardée droit dans les yeux et m'avait demandé :

— Tope là ?

— Tope là !

Nous avons scellé notre accord en claquant nos mains, de la même façon que nous l'avions fait quand il m'avait demandée en mariage, sept ans auparavant.

— On y est, me dit Maxime.

— Oui. Je crois que l'heure est venue. On peut faire notre vœu, maintenant.

— Tu as raison, ma Tulipe. C'est le bon moment.

J'aime quand il m'appelle ainsi. Sa tulipe, sa fleur préférée. Celle qu'il m'offre à chacun de nos anniversaires de mariage. Il se tourne vers moi et attrape mon petit doigt avec le sien, avant de fermer les yeux. Je l'imité et pense à mon vœu. Que pourrais-je demander de plus, aujourd'hui ? Tout me semble parfait. Je suis ici, avec mon mari, mon amoureux, mon âme sœur, dans la plus belle ville du monde, dans le plus beau quartier de la ville et devant la porte de ce qui va devenir la plus belle boulangerie ayant jamais existé à New York... Je vis un instant de bonheur pur. Alors je referme mon auriculaire sur celui de Maxime et je fais le vœu que rien, jamais, ne vienne perturber ce bonheur. Quand j'ouvre les yeux et croise le regard de Max, je devine que son vœu et le mien ne font qu'un.

Nous nous levons et parcourons les quelques mètres qui nous séparent de notre nouveau « chez nous ». J'introduis la clé dans la serrure et c'est Max qui l'enclenche. La porte s'ouvre en grinçant. Nous entrons dans la boutique, main dans la main. Tremblants, comme un couple de jeunes mariés. Pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Tu crois qu'il y aura assez de champagne ? me demande Maxime.

J'ouvre le frigo, flambant neuf, et compte le nombre de bouteilles qui y sont couchées. Vingt-cinq.

— Ça devrait aller, et même largement. Et tes petits choux ?

— Parfaits, enfin, à une dizaine près que j'ai mise de côté... Viens voir, me demande-t-il en me précédant dans la boutique.

Les choux sont disposés sur plusieurs plateaux en inox, placés aux quatre coins de la pièce. Il doit y en avoir plus de deux cents. Max s'est levé à deux heures du matin pour être sûr de les terminer à temps. Ce sont de mini-choux emplis d'une crème fouettée délicatement parfumée à la bergamote, surmontés de cristaux de sucre candi, d'étoiles et de feuilles d'or. Le résultat est magnifique et sent divinement bon. À côté, il a placé plusieurs étages de macarons aux couleurs pastel sur lesquels il a ajouté un bouton de sucre doré pour les faire ressembler à des poudriers. Enfin, dans un grand panier à fond plat, plusieurs petits pains en forme de galet, garnis d'olives, d'herbes de Provence, de jambon cru ou de foie gras sont assemblés les uns aux autres par un point de pâte à sucre et forment un Arc de Triomphe particulièrement réussi. Max a travaillé sur ce projet depuis le jour où nous avons commencé les travaux de rénovation, trois mois plus tôt. Il a dessiné plusieurs croquis, tenté des dizaines d'assemblages différents qui se sont tous effondrés jusqu'au jour où il a trouvé le compromis idéal entre la forme du pain et sa texture. Les parfums embaument dans la boulangerie et j'entends mon ventre se manifester. Moi aussi, je me suis levée tôt et je n'ai pas pris le temps de déjeuner. Je récupère l'un des petits choux ratés, et l'avale sans prendre le temps de repérer son défaut. Je vérifie

encore une fois que tout est en place. Dans les vitrines, nous avons placé quelques échantillons des produits qui seront vendus dès le lendemain. Toute la gamme de viennoiseries – pains au chocolat (que Max continue à appeler chocolatines pour m’agacer), croissants, pains aux raisins, pains au sucre, chaussons aux pommes –, un éventail de gâteaux – tartelettes aux fruits, opéras, religieuses, éclairs, macarons... et une multitude de pains aux tailles, saveurs, couleurs et formes variées. Je passe un coup de chiffon inutile sur le comptoir. À l’entrée, les mange-debout sont recouverts de nappes aux carreaux vichy blanc et rouge. C’est d’ailleurs ce motif qui guide toute la décoration de la boulangerie, en passant par l’arrière-plan des photos des pains que nous avons accrochées au mur, jusqu’aux serviettes en papier et aux boîtes d’emballage. On le retrouve également sur notre enseigne *La Baguette enchantée* et sur le tapis placé devant la porte d’entrée. Pour nous, il représente typiquement la cuisine française et ses valeurs de qualité, de partage, d’amitié. Exactement l’image que nous voulons donner à notre boutique.

Je regarde l’horloge murale, une représentation de celle qui orne la Gare de Lyon, à Paris, et que les parents de Max nous ont offerte. 11 h 15. Plus qu’un quart d’heure. Nous avons baissé les stores pour nous laisser le temps de tout préparer et préserver l’effet de surprise à nos invités. Soudain, une angoisse me saisit. Et s’ils ne venaient pas ? Et si nous avions fait tout ça pour rien ? Et s’ils n’aimaient pas ? Et si cette image, que certains pourraient juger trop franchouillarde, déplaisait aux Américains, davantage habitués aux fast-foods ou à la décoration colorée et ultramoderne ?

Deuxième petit chou engouffré. Pendant que je le mâche, je tente de me reprendre en calmant ma respiration. J’ai réalisé une étude de marché dès que nous avons eu l’idée d’ouvrir une boulangerie française à New York. Les Américains, et particulièrement les New Yorkais, apprécient beaucoup la culture française, en particulier la gastronomie, et déplorent le peu de goût des pains de mie et autres copies de croissants que l’on trouve ici. Ils vont aimer, c’est sûr. Et si notre positionnement en choque certains, le savoir-faire de Maxime saura les convaincre. J’espère juste que nos trente invités viendront. Il y aura au moins nos parents respectifs et nos amis, c’est toujours ça. Au pire, on fêtera ça entre nous, et ce sera très sympa. Mais aussi catastrophique sur le plan commercial. Troisième petit chou.

On toque à la porte d'entrée. 11 h 20. Ce doit être mes parents. Ma mère ne supporte pas d'être en retard, du coup, elle arrive toujours en avance, ce qui a le don de m'irriter. Je jette un regard à Max qui me fait signe d'ouvrir avant de retourner en cuisine. J'entrouvre la porte. C'est Célia. Elle habite dans un immeuble situé dans notre rue, à quinze mètres d'ici. C'est une Française mariée à un Américain, Brian, et qui vit ici depuis trois ans. Elle passait tous les jours devant la boulangerie, pendant la phase des travaux et nous avons pris l'habitude d'échanger quelques mots, puis quelques cafés, quelques déjeuners, et de nombreux fous rires. Célia, c'est ma voisine, mon amie, et un grand soutien pour nous.

— Alors, c'est bon, tout est prêt ? nous demande-t-elle, encore plus excitée que nous.

— Oui, je crois. Enfin, j'espère. Max finit d'installer les bouteilles de champagne sur le comptoir, comme tu vois.

— Oui, salut Max ! Dis donc, me demande-t-elle, vous avez invité combien de personnes ?

— Une trentaine, pourquoi ?

— Parce qu'on dirait qu'ils sont bien plus nombreux, là devant.

— Tu plaisantes ?

— Bah non, regarde !

Je soulève une des lamelles du store. Il y a un monde fou sur la placette, face à la boutique. On dirait une manifestation... Je reconnais mes parents, juste devant, ma mère regardant sa montre et mon père époussetant son manteau pourtant impeccable, les parents de Max un peu plus loin, elle avec une de ses tenues colorées et lui, avec son borsalino sur la tête, nos amis, les commerçants du quartier, mais aussi d'autres personnes que je ne reconnais pas.

— Max, je crois que tu peux sortir toutes les bouteilles de champagne, celles-ci ne suffiront pas...

— Non, on ne dit pas *bonjoue*, mais *bonjour*, avec un « r ».

— *Bonjuourrrr...*

— Eh bien voilà ! J'ai cru entendre un vrai *parisien*, Monsieur Smith. Une baguette et deux croissants, comme d'habitude ?

— Oui, *Miss Alice*, comme d'habitude.

Je lui tends son sachet de viennoiseries et sa baguette bien cuite et il sort avec un petit signe de la main. C'est le dernier client du « rush », cette période de la matinée où l'affluence est la plus grande, entre sept et neuf heures. Les clients reviendront en masse aux alentours de onze heures, pour acheter leur croissant au fromage, leur quiche lorraine ou leur sandwich au jambon cru.

J'en profite pour me servir un cappuccino bien tassé et grimpe sur le tabouret haut situé à côté de la vitrine. Le soleil d'été est déjà bien chaud et d'ici une demi-heure, je devrais allumer la climatisation, même si, selon moi, cette chaleur est plutôt agréable. Mais les Américains sont tellement habitués à ressentir de la fraîcheur en entrant dans un commerce que j'ai bien dû m'adapter. Pourtant, petit à petit, j'augmente la température pour que, progressivement, eux aussi s'adaptent à la température douillette et chaleureuse que j'apprécie. Ils se sont bien adaptés au français ! Même si mon niveau en anglais est très correct, dans les premiers temps, il m'arrivait d'accueillir les clients d'un joyeux « *bonjour* ! » et non d'un « *good morning* ! ». Et au fil du temps, ce sont eux qui entraient en s'écriant « *bonjour* » aussi correctement qu'ils le pouvaient. Il arrivait parfois à certains clients, ceux qui disposaient de davantage de temps, pas les hommes d'affaires en costume ou les mamans en partance pour l'école, de me demander de leur apprendre certains mots ou expressions en français, car d'après eux, ça faisait très « *chic* ».

Quelque chose attire mon attention dans le parc d'en face. Ce sont les petits fanions colorés de la guirlande que nous avons accrochée dans l'arbre, la semaine dernière, pour la désormais traditionnelle soirée « *guinguette* ». Tous les premiers vendredis du mois, entre juin et septembre, nous avons décidé d'organiser une soirée à thème, où la

musique française des années cinquante et soixante s'échappe des haut-parleurs, où les guirlandes et les lampions illuminent le ciel étoilé, où les petits fours campagnards et les croissants au fromage ne font pas long feu et où les participants s'élancent sur la piste de danse improvisée sans se faire prier. Au début, quand j'ai soumis l'idée à Maxime, il a éclaté de rire. Et puis il m'a répondu : « *C'est complètement dingue ! Mais j'adore ça, on fonce !* ».

Nos soirées ont eu un tel succès que nous avons dû engager des extras pour lui donner un coup de main. Mais s'ils étaient compétents, ils ne maîtrisaient pas suffisamment l'art de la viennoiserie, ni la langue française, au grand dam de Maxime qui, bien qu'il ait progressé en anglais, s'exprime toujours dans sa langue natale dans sa cuisine, en particulier quand il est sous pression. Nous avons alors décidé d'engager un boulanger-pâtissier français, quitte à le faire venir de France. Max avait envoyé une offre d'emploi à son ancienne école, ainsi qu'à deux autres, assez réputées. Nous avons reçu plusieurs dizaines de CV et de lettres de motivation, de jeunes gens attirés par le poste autant, sinon plus, que par le rêve américain que nous leur propositions. Max m'a demandé de m'occuper du recrutement, prétextant que cela lui ferait mal au cœur de repousser une candidature.

J'en avais donc sélectionné trois, deux jeunes hommes et une fille. Les entretiens se sont déroulés par Skype. La jeune fille, Zoé, m'a fait bonne impression mais elle ne parlait pas un mot d'anglais, et je lui ai expliqué que ce serait compliqué pour elle. J'ai ensuite rencontré Guillaume qui m'a demandé d'emblée si nous pouvions lui payer un voyage en France par mois pour qu'il puisse voir ses parents et sa petite amie régulièrement. Quant à Léo, il s'est montré très intéressé par notre boulangerie, il m'a demandé quels types de pains nous propositions, quelle farine nous utilisions et s'il était envisageable qu'il donne un coup de main en caisse car il aimait le contact avec la clientèle. Son niveau d'anglais était limite, mais il s'est débrouillé pour répondre à mes questions. Et les avis de ses professeurs et maîtres de stage étaient enthousiastes. Il était prêt à venir dès qu'il aurait son visa et à s'installer dans le petit studio situé au-dessus de la boulangerie, juste à côté de notre appartement. Quand je lui ai annoncé que nous acceptions sa candidature, il semblait réellement ravi et m'a annoncé en souriant qu'il allait commencer à préparer sa valise le jour même.

Les démarches pour qu'il obtienne son visa ont été longues et fastidieuses mais il a fini par l'obtenir, grâce à l'intervention d'un ami de ses parents, ancien consul de France à New York. Léo arrive aujourd'hui. Je lui ai suggéré de prendre une navette à l'aéroport car je ne pouvais pas aller le chercher.

— Alors, il n'est pas encore là ? me demande Maxime en s'essuyant les mains sur son tablier.

À cet instant, un van s'arrête devant la place. Un jeune homme en descend et récupère une énorme valise dans le coffre, avec l'aide du chauffeur. Il tourne sur lui-même un instant avant de repérer l'enseigne de la boulangerie. Il a un moment d'arrêt et un sourire se dessine sur son visage. Il se dirige vers nous à grandes enjambées et Maxime lui ouvre la porte.

— Bonjour Léo ! Sois le bienvenu.

Il nous regarde tour à tour, moi surtout, visiblement ému. Puis il se reprend et me serre la main. Je le trouve aussi sympathique que lors de nos discussions par caméra interposée. Nous échangeons quelques mots sur son voyage et Maxime l'entraîne dans la cuisine pour lui présenter son royaume, comme il l'appelle.

En passant un coup de balai derrière le comptoir, le sourire aux lèvres, je me surprends à penser qu'il me serait difficile d'être plus heureuse qu'aujourd'hui. Nous avons réalisé le rêve de notre vie en nous installant ici, à New York, notre boulangerie connaît un beau succès, nous avons embauché notre premier salarié, nous nous aimons comme au premier jour et nous sommes dans une forme éblouissante. Le ciel est au beau fixe.

Je suis alors très loin de me douter que le temps va très vite tourner à l'orage.

3 - Alice

Deux jours. Deux jours que Maxime est dans le coma. Deux jours que je n'entends plus sa voix, que je ne vois plus ses yeux rieurs. Deux jours qu'il n'est plus là. Les médecins ne savent pas combien de temps il va rester dans cet état. Il avait une commotion cérébrale, un hématome extradural qu'ils ont ponctionné, mais il ne reprend pourtant pas conscience. Depuis qu'il est ici, le visage pâle, allongé dans cette chambre d'hôpital aux murs et au sol blancs, dans ces draps blancs, j'ai la sinistre impression de me retrouver au paradis avant l'heure. Car son heure n'est pas venue, ça, j'en suis certaine. Il a encore tellement de choses à vivre, tellement de rêves à réaliser.

Depuis deux jours, je viens dès l'heure où les visites sont autorisées et je reste près de lui. Je lui tiens la main, lui caresse le bras, je m'allonge parfois à ses côtés pour qu'il sente ma présence, qu'il sente ce supplément de vie que je lui transmets. Je lui parle sans cesse, je lui murmure des mots d'amour, mais aussi ce que je pense de telle infirmière ou de tel docteur, comme nous le faisions chaque dimanche, assis sur notre banc fétiche, à Central Park, à commenter l'accoutrement ou les faits et gestes des passants. Je lui raconte tout ce que nous allons faire quand il se réveillera, tous les pays que nous allons visiter, toutes les fêtes que nous allons organiser et peut-être, aussi... le bébé que nous n'avons jamais eu.

Dès les premiers mois de notre rencontre, Maxime m'a fait comprendre qu'il voulait des enfants, deux, trois, voire quatre, pourquoi pas ? Il s'imaginait déjà en papa poule, donner son petit pot à notre tout-petit, l'aider à faire ses devoirs, ou encore jouer au foot ! Il ne concevait pas sa vie sans enfant et avait du mal à comprendre ces couples qui refusaient délibérément d'en avoir. Pour lui, la vie ne valait la peine d'être vécue que si on la considérait comme un trésor que l'on devait offrir, en retour, à nos propres enfants. J'ai longtemps pensé que nous avions le temps de devenir parents. Après tout, nous n'avions que vingt-sept ans quand nous nous sommes mariés.

Nous venions d'ouvrir notre première boulangerie à Versailles, après des années de galère et de déconvenues professionnelles et j'avais envie de

profiter de cette nouvelle aventure, sans avoir à penser à un enfant. Les premiers mois n'ont pas été faciles. Nous avons racheté la boulangerie à un monsieur qui voulait prendre sa retraite mais cela faisait des mois qu'il avait laissé son commerce péricliter et sa clientèle avait déjà été voir ailleurs. Nous n'avions plus assez d'argent pour entreprendre des travaux de modernisation de la boutique, qui auraient pourtant été bien utiles, ne serait-ce que pour faire comprendre que de nouveaux propriétaires en avaient pris la direction. Nous avons dû faire avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec notre imagination et notre huile de coude. J'ai eu une idée, loufoque de prime abord, comme toujours. Organiser une réception sur le thème de Versailles et du Roi Soleil. Maxime a préparé des pains en forme de soleil et de couronne, des gâteaux en forme de château, des petits fours représentant les jardins du parc. Puis nous avons réquisitionné trois de nos amis, les avons affublés de tenues royales et avons déambulé dans les rues de la ville pour distribuer des invitations à la cérémonie d'inauguration de la boulangerie. Les passants nous ont accueillis avec un sourire, parfois pincé, parfois moqueur mais souvent bienveillant et nous ont répondu qu'ils y réfléchiraient. Nous n'avions aucune idée du nombre de participants, en dehors de nos amis proches et de nos familles. Les élus locaux ne nous avaient pas assurés de leur présence. Nous avons attendu, vêtus de nos déguisements, que les premiers invités arrivent. Ils sont venus, d'abord timidement, puis, attirés autant par les arômes des pains tout juste sortis du four que par les notes du *Ballet de la Nuit* de Lully qui s'échappaient des enceintes de notre petite chaîne hi-fi, ils ont fini par former un petit groupe d'une trentaine de personnes. Certains avaient même joué le jeu en arborant une perruque d'époque Louis XIV ou en se dissimulant derrière un loup. Maxime reçut de nombreux compliments, ce jour-là, ainsi qu'une commande régulière de la part d'un restaurateur du quartier. Les jours suivants, les clients sont venus toujours plus nombreux pour découvrir cette nouvelle boulangerie dont les invités leur avaient parlé.

Nous étions tellement occupés que le sujet de l'enfant ne s'est plus posé. Et s'il revenait sur le tapis, je dois avouer que je m'efforçais de détourner la conversation pour ne pas avoir à y répondre. Pourtant, je savais à quel point Maxime aurait été heureux de devenir père. Mais j'avais mes raisons. Des raisons dont je ne pouvais pas lui parler.

Pourtant, quand je le regarde, étendu dans ce lit, avec pour tout signe de vie, le tracé d'un électrocardiogramme, je voudrais tout lui offrir, même cet enfant qu'il désire tant. Quels que soient mes réserves, mes peurs... et mes vieux démons que je maintiens enfermés dans le sous-sol de mon inconscient depuis si longtemps.

Je pourrais lui donner ma vie, si elle pouvait racheter ma faute, mes fautes, et tout ce qu'il a subi à cause de moi. Comment me regardera-t-il quand il ouvrira les yeux sur moi ? Y découvrirai-je encore ces étoiles d'amour qui y siégeaient quand il m'embrassait ? Ou ne sentirai-je que des éclairs de reproches, de ressentiments ? Ou, encore pire, le vide abyssal de son indifférence ?

Je savoure son inconscience où aucune réponse n'est possible pour profiter de lui, de son corps que j'imagine seulement endormi. Je me blottis contre lui et repense à toutes ces années merveilleuses que nous avons vécues... jusqu'à il y a deux jours.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à un concert. Pas n'importe quel concert. Un concert événement, celui de Céline Dion à l'Olympia en 1994. « *The colour of my love tour* ». J'avais quinze ans et j'accompagnais une amie, Sonia, qui était une fan absolue de la chanteuse. Personnellement, même si j'appréciais une ou deux de ses chansons, je ne souhaitais pas particulièrement aller la voir en spectacle. En revanche, Sonia avait envie d'y aller plus que tout, mais ses parents ne voulaient pas qu'elle y aille toute seule. Alors, quand elle a vidé toute sa tirelire pour m'offrir ma place, en me regardant avec ses yeux de cocker, je n'ai pas pu lui dire non. Une fois sur place, je me souviens avoir adopté une attitude un peu blasée qui signifiait « *non, mais moi, je ne suis pas fan, j'accompagne juste ma copine...* ». Il y avait une large majorité de filles, toutes surexcitées, et au bout d'un moment, je me suis laissé gagner par leur hystérie, c'était finalement plus amusant que de feindre l'ennui. Nous étions dans la fosse, entassées les unes contre les autres, à beugler les paroles des chansons que celles qui m'entouraient connaissaient manifestement par

cœur. À un moment, une voix s'est élevée au-dessus des autres. Une voix de fausset hurlant « *Sometimes I am frightened, but I'm ready to learn, of the power of love* ». Celle d'un garçon, l'un des seuls de l'assistance. Il chantait atrocement faux mais avec une telle vigueur que c'en était irrésistible. Il secouait la tête pour marquer le tempo, et ses boucles brunes s'agitaient en tous sens. Il a remarqué que je le regardais et m'a fixée un moment, arrêtant de chanter et de dodeliner de la tête. Puis il m'a souri. De toutes ses dents. Le sourire le plus éclatant que j'aie alors jamais vu. Je lui ai répondu par un sourire crispé, je ne voulais pas qu'il remarque l'horrible appareil dentaire qui me faisait ressembler à la calandre d'une voiture. Alors, j'ai détourné le visage vers la scène, les joues en feu. Mais toutes les deux minutes, je ne pouvais m'empêcher de me retourner vers lui et de constater qu'il me regardait déjà, l'air béat. Mon cœur battait aussi fort que les enceintes de l'Olympia. Et puis... le spectacle a pris fin. Le père de Sonia nous avait fait promettre de sortir dès que le spectacle se terminait pour éviter les bouchons à la sortie du parking. Dès que Céline Dion a crié « *Au revoir Paris !* », Sonia a tiré sur ma manche pour m'entraîner derrière elle. Mais mon regard était perdu dans celui de l'inconnu aux boucles brunes. J'ai tendu la main vers lui. Il l'a effleurée. Puis, j'ai fait un bond en arrière malgré moi, entraînée vigoureusement par une Sonia qui ne s'était rendu compte de rien. Je ne savais pas qui il était et je n'avais aucun moyen de le retrouver. À l'époque, les réseaux sociaux n'existaient pas... J'ai longtemps pensé à lui mais avec les années, j'ai fini par l'oublier. La vie s'en est chargée.

Et puis, un jour, dix ans plus tard, une éternité si je me réfère à tout ce que j'avais vécu entre-temps, le hasard l'a placé sur mon chemin une fois encore. J'étais dans le métro parisien, par un matin pluvieux, en pleine heure de pointe. Dans la rame, je n'avais pas besoin de me tenir, tous les passagers étaient serrés les uns contre les autres, aucune chance de tomber. Ça sentait le chien mouillé, la tristesse de février, la morosité des matins gris. Je ne savais pas où poser mon regard. Où qu'il se posât, il atterrissait sur un être humain à l'air désabusé. Observer quelqu'un, même par erreur, même par inadvertance, ça ne se faisait pas, c'était perçu comme une agression. Alors, lasse de promener mon regard assez vite pour ne pas fixer qui que ce soit trop longtemps, j'ai préféré fermer les yeux. Mon dos était

collé à celui d'un homme, plus grand que moi. Un dos qui oscillait de droite à gauche selon un rythme qui n'était pas celui du métro. Un rythme qui lui était propre. En me concentrant sur celui-ci, j'ai même ressenti, à travers mon trench et son blouson, une vibration particulière. Comme s'il murmurait quelque chose pour lui-même. Encore un fou qui parle tout seul, je ferais mieux de m'éloigner, me suis-je dit. La rame s'est arrêtée. Quelques personnes en sont descendues, bien vite remplacées par d'autres, avant que j'aie eu le temps de bouger. Excusez-moi, oui, pardon. Les mouvements humains m'ont fait pivoter légèrement et je me suis retrouvée contre l'homme au blouson, juste en dessous de son bras qui s'accrochait à une barre métallique. Il continuait à marmonner. D'un coup d'œil furtif, j'ai remarqué les oreillettes du casque audio vissées dans ses oreilles. Et ses lèvres remuer silencieusement. Il a remarqué que je le regardais et j'ai vite détourné les yeux. Et puis, imperceptiblement, il s'est baissé vers moi et a murmuré un peu plus fort, tout près de mon oreille : « *Sometimes I am frightened, but I'm ready to learn, of the power of love* ». Cette voix, cette chanson... J'ai levé les yeux vers lui. Ses boucles brunes, ses yeux remplis d'étoiles, son sourire craquant étaient les mêmes que dans des souvenirs que je croyais enfouis à jamais. Je lui ai souri à mon tour. Il a tiré sur l'un de ses écouteurs pour le glisser dans mon oreille et nous avons écouté ensemble la fin de l'album de Céline Dion, en nous souriant bêtement, seuls au monde dans cette rame qui sentait désormais les fleurs des champs, l'allégresse d'une journée d'été et la douceur du sable chaud. Quand le métro s'est arrêté à ma station, j'ai levé les yeux vers lui avec un sourire triste. Il a alors attrapé ma main et m'a entraînée sur le quai. Les autres passagers sont descendus à leur tour, nous bousculant sur leur passage, nous ignorant, nous lançant des regards circonspects. Nous étions immobiles sur ce quai, l'un face à l'autre, main dans la main, les yeux dans les yeux, troublés par la force de ce que nous ressentions alors et qui ne nous a jamais quittés depuis.

Je préfère laisser dans les cases de ma mémoire les incompréhensions de mon père, voire ses critiques sur ce jeune homme sans avenir et sans situation, de son point de vue, les fins de mois difficiles que nous avons traversées en économisant chaque sou pour nous payer notre mariage, mon

père refusant de le financer, les galères liées à notre première boulangerie, les difficultés de notre expatriation aux Etats-Unis et l'animosité de notre voisin libraire. Non, de ces dix dernières années, je ne veux retenir que notre complicité, nos fous rires, nos vaines tentatives pour trouver une activité sportive qui nous convienne à tous les deux, nos discussions à n'en plus finir sur les séries télé, nos séances de dégustation hasardeuses mêlant vins, chocolat et saucisson, mes tentatives désastreuses pour lui faire une coupe de cheveux décente, les heures qu'il passait en cuisine en pétrissant sa pâte à la main en chantant à tue-tête les chansons de sa Québécoise préférée.

Voilà ce qu'est notre vie. Enfin ce qu'était notre vie. Et voilà ce que je veux qu'elle redevienne, malgré tout ce qui s'est passé ensuite. Malgré la colère et peut-être même le mépris qu'il éprouvera désormais envers moi.

18 h 00. Les visites sont terminées, comme me le rappelle une infirmière pour la deuxième fois. Je me fais sans doute des idées, mais j'ai l'impression qu'elle me regarde de travers depuis que je suis arrivée aujourd'hui. J'embrasse Maxime et lui promets de revenir demain. Quand je passe devant le bureau, je lance un « *bye* » aux infirmières mais je n'obtiens aucune réponse. Elles ne m'ont peut-être pas entendue...

Dans le métro, je sens mon portable vibrer dans ma poche. C'est Léo.

« J'espère que Maxime va mieux.

Je suis très triste de ce qui lui est arrivé.

Appelez-moi, si vous avez besoin de quelque chose...

Léo »

Je range mon téléphone, essayant de contenir mes larmes. Moi aussi, je suis tellement triste de ce qui est arrivé. Mais on ne peut pas remonter le temps, réparer ses erreurs, même si on le souhaite de toutes ses forces. D'ailleurs, je me rappelle avoir lu un livre, *L'ombre du Papillon*, dans

lequel le personnage principal avait la possibilité de revenir vingt ans en arrière. Malgré des choix différents, sa deuxième existence n'a pas forcément été plus facile que la première... Le destin nous poursuit, quoi qu'on fasse, quels que soient les arrangements que l'on ait conclu avec sa conscience.

Les stores de la boulangerie sont baissés depuis deux jours. Léo a bien proposé de continuer le service mais j'hésite. Et puis, je ne sais pas s'il est réellement prêt, si Max a fini de le former, s'il est à la hauteur. Mais ce n'est pas la seule raison... Et puis remplacer Max reviendrait à admettre qu'il est absent pour un bon moment et je ne peux m'y résoudre pour l'instant. Je préfère attendre encore un peu, attendre qu'il se rétablisse. Je n'ai pas le courage de rentrer chez nous, dans cet appartement froid et vide où l'odeur du pain imprègne encore les murs alors que celui qui l'a fait cuire n'est plus là. Je m'arrête sur la place et m'assieds sur le banc, sous l'arbre qui porte encore les fanions de notre dernière fête. Je ferme les yeux pour m'y replonger.

J'entends une voiture arriver et se garer dans mon dos. Et des personnes en descendre.

— Madame Laugier ? me demande une voix.

J'ouvre les yeux. Deux policiers sont plantés devant moi.

— Oui, c'est moi.

— Je suis le Lieutenant Edgecombe et voici le sergent Borovski, de la police de New York. Nous avons quelques questions à vous poser sur l'accident de votre mari, monsieur Maxime Laugier. Pouvons-nous vous parler à l'intérieur, s'il vous plaît ?

— Heu... Bien sûr, suivez-moi.

Je parcours les quelques mètres qui me séparent de la boulangerie comme si mes jambes étaient en plomb.

J'ouvre la porte de la boulangerie et relève l'un des stores pour faire entrer la lumière du jour qui décline. Le lieutenant Edgecombe me fait face et sort un calepin et un stylo. L'autre policier reste devant la porte d'entrée.

—Madame Laugier, nous avons reçu un appel du médecin qui soigne votre mari, au Lenox Hospital. Il a émis certains doutes... sur la cause de son accident. Pour lui, la chute dans l'escalier semble peu probable car il n'a relevé aucune ecchymose sur son corps, hormis sa lésion cérébrale. Il ne peut en être certain mais il croit qu'elle résulte d'un coup porté à l'arrière de la tête. C'est la raison pour laquelle il nous a contactés. Dans ce cas, on ne parle plus d'accident, mais d'agression, ce qui est un délit. Vous comprenez, madame Laugier ?

Aucun son ne sort de ma bouche. Aucune pensée construite ne traverse mon cerveau. J'ai l'impression que tout se met à tourner autour de moi et j'ai juste le temps de m'agripper au tabouret et de m'y asseoir.

— Madame Laugier, vous comprenez ce que je vous dis ou vous avez besoin d'un interprète ?

— Je... Non... Je comprends vos mots mais pas ce qu'ils signifient. Je veux dire... C'est impossible.

— Vous maintenez votre version des faits ? À savoir qu'il est tombé dans les escaliers ?

— Eh bien, oui... En fait, je l'ai retrouvé inanimé au bas de ces escaliers, derrière vous. Et il avait la tête en sang.

— Vous étiez seule à ce moment-là ?

— Heu... Oui. Pourquoi ?

— Je vais préciser ma question. Y avait-il des témoins de la scène ?

Je frémis malgré moi. J'ai l'impression de me retrouver au cœur d'une série B américaine. D'ailleurs, le policier qui m'interroge a tout du stéréotype, avec son bassin et son arme en avant, ses Ray-ban qui dépassent de la poche de sa chemise.

— Alors ? reprend-il en tapotant sur le bloc-notes avec la pointe de son stylo.

Quelle était la question déjà ? Des témoins ?

— Je... non, j'étais seule. C'était la fin de journée, nous avions fermé le magasin et j'étais montée dans l'appartement. Je regardais un film à la télé

et... je ne sais pas ce que faisait Maxime. Il lui arrivait souvent de rester en bas, à essayer de nouvelles recettes. Au bout d'un moment, comme je n'entendais rien, je suis descendue pour voir ce qu'il faisait. Et c'est là que je l'ai retrouvé. En bas de l'escalier.

— La porte du magasin était-elle fermée à clé ? Et celle des cuisines ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vérifié sur le moment. J'étais... en état de choc. J'ai appelé les secours, ils sont arrivés et... je ne sais pas si les portes étaient verrouillées.

J'étouffe. J'inspire profondément, replace mes cheveux en arrière pour me donner une contenance.

— Vous étiez-vous disputé avec votre mari, ce jour-là ?

— Non, bien sûr que non ! Nous ne nous disputons jamais. Ou très rarement.

— Vous aviez des problèmes d'argent ?

— Quoi ? Mais non ! Enfin, nous remboursons un crédit pour cette boulangerie, mais notre commerce marche plutôt bien et... Qu'est-ce que c'est que ces questions à la fin ? Qu'insinuez-vous ?

— Madame Laugier, nous allons vous demander de nous suivre au commissariat, mais auparavant, nous aimerions jeter un coup d'œil dans votre appartement. Vous nous y autorisez ?

Je ne sais plus quoi dire. Je tremble de tout mon corps. C'est un cauchemar.

— Alice !

J'entends une voix qui m'appelle depuis la rue. C'est Bradley, l'un des fidèles clients de la boulangerie, avec lequel j'ai plaisir à discuter. Il me fait signe à travers la vitrine. Je hoche la tête et essaie de sourire, en vain. Il s'approche de la vitre et plisse les yeux en apercevant les deux policiers à l'intérieur du magasin. Il reporte son regard sur moi, fait quelques pas et pousse la porte d'entrée. L'autre policier s'interpose.

— La boulangerie est fermée, Monsieur.

— Bonjour messieurs. Je suis Bradley Stevens, l’avocat de Madame Laugier. Et j’ai l’impression que vous interrogez ma cliente en dehors de ma présence. Je me trompe ?

J’essaie de ne pas montrer à quel point son intervention inopinée me rassure. D’ailleurs, Bradley est un homme rassurant. Trentenaire d’un mètre quatre-vingt-dix, des épaules carrées, un regard clair et sûr de lui, il est l’incarnation du jeune avocat à qui tout réussit. Je ne sais pas grand-chose de sa vie personnelle, mais j’imagine qu’il a beaucoup de succès auprès des femmes.

— Il s’agit d’une simple rencontre. Nous vous aurions appelés en arrivant au commissariat.

— Bien sûr... réplique-t-il en souriant. Quel est l’objet de cette... rencontre ?

— Le médecin de l’hôpital estime que monsieur Laugier a été victime d’une agression.

— Vraiment ? répond-il l’air impassible. Et vous avez trouvé le coupable ?

— Bradley, ces agents voulaient perquisitionner l’appartement, lui dis-je. Je ne sais pas...

— Une perquisition ? Vous ne perdez pas de temps ! Puis-je voir votre mandat, dans ce cas ? demande-t-il.

— Il n’y a encore rien d’officiel à ce stade de l’enquête, Maître Stevens. Bien. Nous vous attendons au commissariat d’ici une heure.

— Nous y serons.

Les policiers sortent de la boutique et remontent dans leur voiture. Bradley s’approche de moi. Je m’écroule dans ses bras.

4 - Bradley

Je prends Alice dans mes bras et l'aide à s'asseoir sur le tabouret. Puis je passe derrière le comptoir et appuie sur le bouton du percolateur. Je reviens un instant plus tard, deux tasses de café à la main. Alice garde la tête penchée en avant, à l'abri de ses cheveux qui pendent de part et d'autre de son visage. Elle semble si lointaine, si fragile, enfermée dans son monde, un monde dans lequel je ne suis pas sûr d'être le bienvenu.

— Alice ?

Elle relève la tête, tout en gardant les yeux baissés. Je ne vois que son menton se contracter par intermittence et ses lèvres pincées, comme si elle craignait de me parler.

— *Alice, regardez-moi, s'il vous plaît*, lui dis-je, en français.

Elle se décide à me regarder droit dans les yeux, avec un air de défi, une étincelle au fond des yeux. Je l'observe en silence. Je lui souris pour l'encourager à se confier à moi.

Nous avons tout de suite sympathisé, elle et moi, depuis le premier jour, celui de l'inauguration de la boulangerie. J'ai été ravi d'apprendre que le restaurant miteux de mon quartier allait se transformer en boulangerie française. Le même genre de boulangerie que celle où ma grand-mère maternelle m'achetait des pains au chocolat et des baguettes croustillantes quand je séjournais chez elle dans le sud de la France, pendant les vacances d'été. Alors, dès que j'ai goûté les viennoiseries de Maxime, j'ai retrouvé la douceur et la chaleur de mon enfance. J'adore m'y arrêter avant de partir travailler pour discuter avec Alice, autour d'un croissant et d'un bon café. J'apprécie de me replonger dans la langue française, celle que ma mère parlait, mais qu'elle ne parlera plus jamais, même si mon accent américain me colle aux basques. J'aime en rapporter des chaussons aux pommes pour les secrétaires du cabinet d'avocat où je travaille, sur la cinquième avenue. J'aime cette boulangerie et tout ce qu'elle représente pour moi. Et je ne supporte pas de savoir que ses deux propriétaires, Max et Alice, que j'ai appris à connaître et à estimer, se retrouvent dans une situation aussi

délicate. Lui entre la vie et la mort. Elle entre la liberté et la prison. Des situations parallèles, en somme.

Par expérience, je sais qu'il ne sert à rien de la brusquer. Elle me parlera quand elle se sentira prête. Je me contente alors de boire mon café en silence, tout en regardant par la fenêtre les lumières s'allumer aux fenêtres des immeubles situés autour de la place.

— Bradley, me dit-elle soudain, je sais que vous essayez de m'aider. Mais ça va aller. Je vais me débrouiller seule. Après tout, je n'ai rien à me reprocher alors je ne risque rien, n'est-ce pas ?

Elle finit cette phrase en haussant les sourcils, guettant ma confirmation.

— Je suis persuadé que vous n'avez rien à vous reprocher, Alice. Néanmoins, dans des cas comme celui-ci, la police cherche à connaître le coupable, coûte que coûte, et s'empare facilement d'un détail anodin pour le transformer en preuve irréfutable. Et elle va s'engouffrer dans la moindre brèche.

— Mais il n'y a rien à chercher ! s'emporte-t-elle. Je maintiens qu'il est tombé dans les escaliers après s'être cogné la tête. Ou en tombant. Je ne sais pas. Je ne suis pas médecin !

— Alice, regardez-moi.

Je saisis sa main. Elle est glacée. Elle lève vers moi un regard fébrile. Une larme coule le long de sa joue.

— J'ai peur, Brad.

— Ne vous inquiétez pas, je vais assurer votre défense.

— Je ne parlais pas de ma défense. Mais de Max. J'ai tellement peur qu'il ne s'en sorte pas ou qu'il ne garde des séquelles lourdes qui l'empêcheraient de travailler, d'exercer sa passion. Quand j'y pense, ce qui peut m'arriver m'est bien égal.

— Je comprends, Alice. Mais Maxime aura besoin de vous quand il reprendra connaissance. Il ne faudrait pas que vous soyez en prison à ce moment-là.

— En prison ? Vous dramatisez, non ? Ce n'est pas si grave que ça, juste une chute dans l'escalier...

— Ils soupçonnent une agression, et ça, c'est grave. Surtout ici, aux Etats-Unis. On ne plaisante pas avec ça.

Elle se referme soudain et soustrait sa main de la mienne pour attraper une mèche de cheveux qu'elle triture nerveusement.

— Écoutez, il faut que vous sachiez que vous pouvez tout me dire. Je suis votre ami mais aussi votre avocat. Enfin, si vous voulez bien que j'assume ce rôle. Et en tant qu'avocat au barreau de New York, je suis légalement tenu au secret professionnel. Et malgré tout ce que vous pourrez me révéler, j'assurerai votre défense. Que vous soyez innocente... ou pas.

— Ah ! Parce que vous aussi vous me croyez coupable ? Enfin, ce n'est pas sérieux, Brad. Vous nous connaissez depuis deux ans, vous avez bien dû voir à quel point nous nous entendons bien, Max et moi. Je serais incapable de lui faire du mal.

— Je le sais. Mais la question ne se résume pas à ce que je sais ou à ce que je crois. Notre objectif est de présenter une version des faits suffisamment solide pour que vous soyez lavée de tout soupçon. Vous êtes d'accord avec ça ?

Elle garde le visage baissé mais hoche la tête en signe d'assentiment. Je sors un petit carnet et un stylo de la poche de mon veston.

—Parfait. Je vous remercie de m'accorder votre confiance. Pour commencer, racontez-moi exactement comment ça s'est passé.

Elle place ses deux poings serrés devant sa bouche et regarde par la fenêtre. Il fait nuit noire à présent.

— Je venais de fermer le magasin. Max préparait une commande pour le lendemain. Moi, je suis montée me reposer dans l'appartement. J'ai regardé une série à la télé et...

— Laquelle ? Quelle série regardiez-vous ?

— Heu... je ne sais plus. Je regardais sans faire attention. Je crois même que je me suis endormie sur le canapé.

— Essayez de vous souvenir, c'est important.

Elle prend sa tête entre ses mains et se masse les tempes.

— Je ne connais pas le nom de la série. Ça racontait l'histoire d'une famille afro-américaine à laquelle il arrive des aventures prétendument amusantes...

— Vous vous souvenez de ce qu'il se passait dans cet épisode, en particulier ? Celui de vendredi dernier ?

— Non. Je n'en ai pas la moindre idée ! Je n'ai pas regardé la télé très longtemps. Ensuite, je suis descendue pour demander à Max ce qu'il voulait manger et c'est là que je l'ai retrouvé. Étendu dans l'escalier.

— À quel endroit exactement ?

Alice descend du tabouret et se dirige vers l'escalier qui monte aux appartements. Je la suis.

— Il était allongé là. Sa tête était placée sur la deuxième marche. Là où vous voyez cette tache sombre. Je n'ai pas réussi à la faire partir.

— Ce n'est pas grave. Il vaut mieux la laisser, d'ailleurs. Ça constituera une preuve. Mais nous en reparlerons plus tard. Avez-vous entendu du bruit avant de descendre ?

— Je ne sais plus. Peut-être... Il y avait le son de la télé, alors il se peut que je ne l'aie pas entendu.

— Et votre apprenti... comment s'appelle-t-il déjà, Théo ?

— Léo.

— Oui, c'est ça. Léo était là, lui aussi ?

— Non. Il était parti plus tôt pour retrouver sa petite amie. J'étais seule avec Max.

— Et la porte, était-elle verrouillée quand vous êtes descendue ?

— Je crois l'avoir fermée avant de monter en tout cas. Mais je n'en suis plus sûre. Et après, je n'en sais rien...

— Il n'y avait pas de bris de verre par terre, n'est-ce pas ?

— Non.

— Rien n'avait été volé dans le magasin ?

— Non, je ne crois pas. Mais je n'ai pas vérifié, à vrai dire.

— D'après vous, Maxime serait tombé tout seul. Il aurait fait un malaise ? Ça lui est déjà arrivé dans le passé ?

— Pas souvent. Mais peut-être une fois ou deux, oui, quand il se relevait trop vite après être resté longtemps accroupi par exemple. Ou après un exercice physique très intense.

— Mais là, dans l'escalier, il n'était certainement pas accroupi, non ? Il ne faisait pas de sport ?

— Je n'en sais rien. Je n'étais pas avec lui. C'est possible. Ou bien il a pu faire une hypoglycémie. Parfois, nous avons tellement de clients qu'il ne prenait pas le temps de déjeuner. Et vendredi dernier, c'était le cas.

— D'accord, ça tient la route. Il a fait un malaise vagal ou lié à une hypoglycémie, s'est cogné la tête contre une marche, ce qui a provoqué la commotion cérébrale et le coma. Ce sera notre version. Bien, nous pouvons aller au commissariat...

Alice reste immobile.

— Ce n'est pas tout, Brad. Si les policiers sont venus ici, c'est parce que le docteur qui s'occupe de Max prétend qu'il n'y a aucune trace d'ecchymose sur son corps. Alors que d'après lui, il devrait y en avoir, après une chute dans l'escalier...

Je commence à comprendre l'air particulièrement suspicieux des policiers. Il y avait bien quelque chose qui clochait...

— Mince. Comment est-ce possible alors ?

— Je l'ignore, Brad. Max n'est pas du genre à marquer facilement. En fait, je ne crois pas avoir déjà vu de bleus sur son corps alors qu'il devait bien lui arriver de se cogner, comme tout le monde. Il est sans doute d'une constitution solide. Je ne peux pas vous répondre...

— Voilà qui ne nous arrange pas. Vous avez peut-être raison, mais là, tout de suite, nous devons aller au poste pour préciser votre déposition et je n'ai pas le temps de vérifier si cette théorie est fondée.

Je relis mes notes en jouant avec mon stylo. Cette affaire est finalement plus compliquée que ce que j'avais imaginé. Je ne peux quand même pas soutenir la thèse selon laquelle Max a une constitution telle que sa peau ne laisse apparaître aucun bleu, même si c'est la vérité... Je dois d'abord creuser cette question. Sinon, ils vont me rire au nez, c'est sûr. Les flics, mais aussi les associés du cabinet. Et ça, je ne peux pas me le permettre. Je suis sur le point de passer du statut d'avocat junior à celui d'associé, je n'ai pas le droit à l'erreur. Je dois leur prouver que je suis un bon avocat. Pas un guignol qui avance des théories foireuses. À moi de trouver une autre ligne de défense. Et vite ! L'heure tourne... Soudain, les lignes de mon carnet deviennent floues et se combinent les unes aux autres.

— J'ai une idée !

Alice sursaute et lève le visage vers moi. Ses yeux sont tristes.

— Vous n'êtes pas certaine d'avoir vraiment verrouillé la porte d'entrée avant de monter à l'étage, n'est-ce pas ? Il se peut donc qu'un individu y soit entré pendant que vous étiez en haut et qu'il ait menacé Max, lui demandant l'argent de la caisse par exemple. Tout le monde sait dans le quartier que la boulangerie tourne bien et qu'elle doit générer du chiffre d'affaires. Ça a pu attirer des convoitises. D'ailleurs, je crois qu'il y a eu des cas similaires ces derniers temps... Max aurait refusé et l'autre lui aurait alors asséné un violent coup sur la tête pour se venger ou pour chercher l'argent. Puis il vous aurait entendue descendre l'escalier et se serait enfui sans prendre la caisse. Ça pourrait expliquer que Maxime se soit effondré sur le sol et que seule sa tête ait touché l'escalier, sans qu'il y ait de traces d'ecchymose sur son corps. Qu'en dites-vous ?

Les yeux d'Alice sont toujours aussi tristes. Presque résignés. Elle consent néanmoins à me répondre.

— Oui, c'est plausible...

— On part là-dessus, Alice ? C'est la version que nous soutiendrons face à la police ?

— Oui, si vous voulez. Comme vous voulez.

Je ressens un malaise grandir en moi. Je n'ai jamais rencontré un suspect aussi passif dans ce genre de situation. C'est comme si elle avait renoncé à se battre.

— Alice, pour convaincre la police, vous devrez vous montrer plus convaincante...

— Je sais, mais...

— Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour lui. Je suis certain qu'il vous demanderait la même chose.

— Vous avez sans doute raison.

— Ok, alors je vous pose une question. Est-ce que ça s'est passé comme ça, Alice ?

— Oui. Je suis sûre que ça s'est passé comme ça.

Je vois bien qu'elle essaie d'être persuasive, que son ton s'est affermi et que son regard est plus franc. Mais même un enfant de cinq ans ne l'aurait pas crue. Pas plus que moi.

5 - Alice

Bradley a pris sa voiture pour m'emmener au commissariat. Je n'ai pas réussi à ouvrir la bouche depuis que nous avons quitté la boulangerie. Je sais qu'il veut m'aider, mais je sais aussi qu'il ne doit pas savoir la vérité. J'ai peur de dire quelque chose, de faire quelque chose qui pourrait la lui laisser entrevoir. L'enjeu est trop important. Mais si je ne peux pas m'exprimer face à lui, comment serai-je capable de le faire face aux policiers ?

Je me souviens alors des cours d'art dramatique que je prenais au lycée. C'était un établissement dont de nombreux enseignements étaient orientés sur les arts du spectacle, en plus des cours classiques. Un établissement réservé à des parents fortunés, des acteurs, des chanteurs, ou des personnages politiques. Les miens n'étaient rien de tout ça. Mon père était dirigeant d'une importante société de revêtements de sol en région parisienne et ma mère ne travaillait pas. Mais mon père a fini par accepter de me payer cette école car il y a vu le moyen de m'éloigner de la maison où, je dois bien l'avouer, je lui rendais la vie impossible. J'étais donc entourée de « fils et filles de ». Ils partageaient cet air supérieur, blasé de ceux qui ont déjà tout vu, tout fait à quinze ans. Mais quand on creusait un peu, ils étaient bien plus fragiles que les autres jeunes que je fréquentais en dehors de l'école. Ils portaient dans la vie avec un handicap supplémentaire. Non seulement ils devaient devenir adultes, comme chacun d'entre nous, mais en plus, prouver au monde entier qu'ils avaient hérité d'une part du talent de leur parent, comme si c'était transmissible par les gènes. Cette particularité me les rendait sympathiques. Loin de vouloir me conformer à eux, j'érigeai ma différence sociale avec un air aussi hautain que le leur. On était donc semblables en apparence. Pourtant, en cours de théâtre, je devais reconnaître qu'ils avaient une faculté d'adaptation, d'imprégnation des personnages supérieure à la mienne. Peut-être avaient-ils déjà été amenés à se fondre dans des environnements complètement nouveaux, à rencontrer des personnages atypiques, ou même à vivre des expériences singulières ? Ce cours était l'un de ceux que je préférais mais je ne recueillis jamais aucun compliment, aucun encouragement de mes professeurs. J'ai alors

redoublé d'efforts, en analysant les films et les retransmissions télévisées des pièces de théâtre, en assistant aux représentations des petites salles parisiennes, en lisant les biographies de comédiens célèbres, en décortiquant le jeu de mes camarades et en notant les remarques que les professeurs me faisaient. Peu à peu, j'ai compris que pour interpréter un personnage, il fallait être ce personnage. Ça semblait évident, mais c'était loin d'être simple. Cela signifiait que quand je jouais une vieille ivrogne, je devais être cette ivrogne, au travers de ma voix, de mes gestes, de mes déplacements, de ma respiration, et même de la personne qu'elle avait été. Je devais connaître ou inventer son passé et imaginer son futur. Alice ne devait même pas apparaître à travers elle. Petit à petit, j'ai progressé et gagné la confiance de mes camarades et de mes professeurs. À la fête de fin d'année, on m'a proposé de jouer Florence, une mère de famille qui se prostituait pour gagner sa vie. Un rôle très éloigné de la jeune fille un peu bohème, un peu rebelle que j'étais alors. J'ai travaillé jour et nuit pour endosser ce personnage. J'allais dans les bars pour y espionner ces femmes d'une quarantaine d'années, affichant sur leur visage un mélange hétérogène de bienséance et de culpabilité avant d'y rejoindre leurs amants, j'allais dans les rues où se côtoyaient de jeunes prostituées de l'Est et des femmes d'un autre milieu, qui attendaient dans la chaleur de leur voiture, dans un coin plus sombre. J'ai même observé ma mère quand elle nous servait à manger, quand elle faisait sa liste de courses, en lui prêtant la vie et les pensées de mon personnage. Du jour de la représentation, je ne me souviens de rien à partir du moment où je suis entrée sur scène jusqu'à celui où je me suis inclinée, avec les autres acteurs, devant un public constitué de nos parents et amis. Je crois qu'Alice n'était pas présente sur scène. Seule Florence y était. Quand je me suis démaquillée, dans les toilettes de la salle polyvalente, j'ai vu apparaître dans le miroir Michel Blanc, l'acteur mais aussi le père de mon amie Julie. Il m'a félicitée pour mon interprétation et j'aime penser qu'il était sincère. Il m'a même demandé si j'accepterais de jouer dans l'un de ses films, un jour... J'ai ri bêtement, ce qui a accentué le rouge qui inondait mes joues et répondu « *oui, je ne sais pas, peut-être...* ». Les mois qui ont suivi ne m'ont pas permis d'entrevoir une quelconque opportunité dans ce domaine...

Je commence à comprendre pourquoi ces souvenirs pointent le bout de leur nez maintenant, au moment où Bradley gare sa voiture dans la rue du commissariat. Je vais devoir jouer un rôle, d'ici quelques minutes. Le rôle d'une femme qui n'a rien à se reprocher. Un rôle de composition. Et cette fois, je n'ai que quelques secondes pour le travailler.

— Brad, pourriez-vous me laisser seule quelques minutes, s'il vous plaît ?

Il se tourne vers moi, surpris, et descend de la voiture sans un mot.

Je plonge mon visage dans mes mains et ferme les yeux. Je visualise le personnage d'Alice, celle qui est montée à l'étage, qui a regardé une série télé, qui est redescendue et qui a trouvé son mari allongé sur le sol. Je la vois paniquer, appeler les secours, lui tenir la main, le supplier de tenir bon. Je la vois complètement innocente, en victime de ces accusations infondées. Je ressens alors une sensation désormais familière au creux de moi. Non, pas maintenant ! J'ouvre mon sac à main pour y chercher ma boîte de médicaments. Elle n'y est pas ! J'ai dû la laisser sur ma table de nuit. Comment vais-je faire ? Si ça arrive maintenant, je n'arriverai jamais à donner le change.

Allez, calme-toi, respire. Tu n'as que quelques heures à tenir. Ça va passer, concentre-toi.

J'ouvre les yeux. Brad me regarde, l'air inquiet et me fait un petit geste de la main. Je ne peux plus reculer. Je dois y aller, maintenant. Je sors de la voiture et repère mon sauveur. Un marchand de café ambulant. Je demande à Brad s'il veut quelque chose et sans attendre sa réponse, je commande un double ristretto sans sucre. Ça sera infect, mais ça me sauvera sans doute la mise. Je porte le gobelet de liquide brûlant à mes lèvres et l'avale aussi vite que possible. Je le sens couler dans ma gorge et essaie de réprimer une grimace. Je ferme les yeux et prends une profonde inspiration. Les tremblements diminuent progressivement.

J'ouvre les yeux et me tourne vers Brad qui continue à m'observer, l'air de plus en plus perplexe.

— Vous allez mieux, Alice ?

— Oui, beaucoup mieux, merci. Le café a toujours eu le don de me calmer, aussi étrange que ça puisse paraître. On peut y aller, à présent.

Cette Alice qui a répondu, ce n'est pas moi. C'est celle qui est sur scène.

À l'accueil du commissariat, Bradley explique que nous avons rendez-vous avec le Lieutenant Edgecombe. Le préposé nous demande d'attendre un instant. Nous envisageons de nous asseoir sur le banc avant d'y renoncer. Un homme visiblement ivre et particulièrement sale est étendu de tout son long sur la banquette, sa tête reposant sur les genoux d'une jeune fille, aussi répugnante que lui, qui s'amuse à lui tresser une mèche de cheveux gras. Mon Dieu, que fais-je ici ?

Allez, reprends-toi, Alice !

Bradley comprend ce que je ressens et m'entraîne un peu plus loin dans le couloir, à l'abri d'une plante verte. Je me concentre sur ma respiration et répète mon rôle dans ma tête. Une vibration dans mon sac à main attire mon attention. J'en sors mon téléphone portable. Trois appels en absence et un texto, dont un de Léo, mais aucun de l'hôpital.

— Maître Stevens ?

Bradley lève la main en direction du planton et nous nous levons en même temps. Mes jambes ne tremblent plus. Le lieutenant Edgecombe nous accueille et nous demande de le suivre dans son bureau. Quand il ferme la porte derrière nous, un frisson me parcourt le dos. Bradley prend la conversation en main et répond à leurs questions. Il leur répète la théorie que nous avons définie ensemble. Je me contente d'acquiescer en prenant soin de les regarder dans les yeux, de maîtriser ma respiration, de garder mes mains aussi immobiles que possible et même de sourire par moments. L'image même de l'innocente qui n'a rien à se reprocher. Je constate que Bradley est très à l'aise dans son propre rôle, en tout cas, c'est l'impression qu'il donne. Il affirme qu'une personne est entrée dans le magasin et a attaqué Max avec une telle conviction que je commence presque à y croire.

moi-même. Je vois que le policier est ébranlé. Il relit ses notes et un sourire apparaît sur son visage.

— Vous prétendez, Maître, que votre cliente et monsieur Laugier forment un couple très uni, et en apparence, très amoureux.

— Oui, et je peux même en témoigner moi-même, en tant que client de la boulangerie. Je les vois tous les jours et je peux vous dire que j’ai rarement rencontré un couple aussi aimant et partageant la même vision des choses.

— Hum... Je vois. Vous prétendez toujours qu’ils ne se disputaient jamais ?

— Oui ou alors, ce n’étaient que quelques mots bien vite oubliés. Où voulez-vous en venir lieutenant Edgecombe ?

— Eh bien, il y a quelque chose qui me chiffonne, voyez-vous, Maître Stevens. Quand nous vous avons quittés, tout à l’heure, un homme nous attendait sur le trottoir. C’était votre voisin, monsieur Perkins, le propriétaire de la librairie qui jouxte la boulangerie. Vous le connaissez, n’est-ce pas ?

Je hoche la tête.

— Bien sûr, je l’ai déjà rencontré, je réponds avant de croiser le regard de Bradley.

— Ma cliente connaît son voisin, ajoute-t-il, passablement agacé. Parfait. Et que vous a dit ce cher monsieur Perkins ?

— Eh bien, il tenait à nous aider dans notre enquête, voyez-vous. Il nous a notamment confié que monsieur et madame Laugier se disputaient assez souvent et qu’il entendait régulièrement votre cliente crier, surtout le soir. Et le jour de l’accident, ajoute-t-il en formant des guillemets avec ses doigts, il a encore une fois entendu des éclats de voix. Ce qui ne correspond pas vraiment à votre portrait du couple idéal, n’est-ce pas ?

— Ça ne prouve rien. Les voix que monsieur Perkins a entendues, de chez lui, c’est-à-dire à travers un épais mur de briques, pouvaient très bien provenir du poste de télé, que ce soit les soirs précédents l’agression, mais

aussi ce jour-là. Il ne peut pas être absolument sûr qu'il s'agissait de ma cliente.

— Pourtant, un soir, Monsieur Perkins a nettement entendu la phrase suivante : « *Laisse-moi, Max !* » En français. Vous pensez toujours qu'il s'agit d'un personnage de télévision qui aurait pu prononcer ces mots, Maître Stevens ?

— Là encore, ça ne prouve rien, ma cliente a très bien pu prononcer ces mots sans que cela n'entre dans le cadre d'une dispute.

— Vous avez raison, Maître Stevens, ça ne prouve rien en soi. Mais nos soupçons sont néanmoins suffisants pour nous avoirs décidé d'ouvrir une enquête officielle.

— C'est-à-dire ?

Les mots sont sortis tous seuls de ma bouche. Le personnage d'Alice-sûre-d'elle se fissure.

— C'est-à-dire, madame Laugier, que nous estimons que les causes qui entourent ce prétendu accident nous semblent sujettes à caution et qu'il est de notre devoir de pousser plus loin nos investigations.

Ma respiration s'emballe instantanément. Je me tourne vers Bradley qui saisit ma détresse. Il hoche la tête dans ma direction avec un sourire imperceptible. Puis il se retourne vers les enquêteurs.

— Bien, enquêtez messieurs, si vous le désirez, mais je crains que vous ne perdiez votre temps.

— C'est ce que nous verrons, Maître Stevens.

Bradley se lève et je l'imité mais mes jambes flageolent. Quand nous sortons du commissariat, il est très tard. Je frissonne malgré la douceur de l'air. Bradley passe une main réconfortante dans mon dos.

— Ne vous inquiétez pas, Alice. Ce n'est qu'une enquête de routine. Je suis sûre qu'ils ne vont rien trouver. Mais si je vous représente, j'ai besoin que vous me promettiez une chose.

J'acquiesce en silence. Mes mâchoires sont tellement crispées que je ne peux ouvrir la bouche.

— Désormais, je dois tout savoir. Je dois connaître votre vie dans les moindres détails pour être capable d'anticiper les coups, au lieu de les subir, comme tout à l'heure. Notre ligne de défense doit être imparable. Vous comprenez cela, j'imagine. Alors, pouvez-vous me faire cette promesse, Alice ?

Que puis-je lui répondre ? Un « *oui* » serait beaucoup trop dangereux et un « *non* » entraînerait le départ de Bradley, me laissant seule face à la justice d'un pays qui n'est pas le mien. Je sens les tremblements s'emparer de mes mains. Je dois rentrer. Maintenant.

Je hoche la tête une fois encore et me dirige d'un pas rapide vers la voiture de Bradley, ne lui laissant pas le temps de réagir.

En ouvrant la porte de mon appartement, cette nuit-là, mes yeux se posent directement sur le blouson en cuir de Max accroché sur le portemanteau de l'entrée. Celui qui sent son parfum. Celui dans lequel j'enfouis mon visage depuis ces trois derniers jours, comme si les manches pouvaient m'enserrer, me rassurer, me faire croire que tout va bien se passer. Comme s'il était là. Quand je l'ai pris dans mes bras ce matin en partant voir Max à l'hôpital, je n'imaginais pas que je serais mise en examen pour agression le soir même.

Ma vie tourne au cauchemar. Et je n'ai personne à blâmer pour cela. À part moi.

6 - Bradley

Je ne sais plus quoi penser. Je viens de passer plus de trois heures avec Alice. Je l'ai interrogée sur sa vie, de sa naissance à aujourd'hui, j'ai tout noté, le nom de ses camarades d'école, de ses petits amis, le jour où elle a obtenu son baccalauréat, les circonstances de sa rencontre avec Maxime, la profession de ses parents, l'adresse de ses amis New Yorkais. Je connais les forces du dossier et les éventuelles faiblesses que nous aurons à contrer. En théorie, je sais tout d'elle. Elle m'a juré, comme si nous étions au tribunal, de me dire la vérité et rien que la vérité. Elle a répondu à mes questions de manière assez spontanée et directe, à part quand elle recherchait un élément précis, comme une date ou un détail. Elle m'a regardé dans les yeux, sa voix était ferme et posée, et son corps ne trahissait pas d'émotions particulières, si ce n'est une légère appréhension sur les suites de l'enquête, appréhension bien compréhensible. En théorie, je sais tout d'elle. Mais quelque chose m'échappe encore, sans que je sache ce dont il s'agit.

Mais je ne peux pas perdre de temps. Je pourrais demander à Steeve, l'enquêteur du cabinet, d'investiguer, comme je le fais d'habitude sur certains dossiers, mais dans cette affaire, je préfère m'en charger... Je dois mener ma propre enquête, pour être au courant de tous les détails en temps réel et même pour devancer la police. Toujours avoir une longueur d'avance. C'est ma devise et mon atout principal. Je décide de commencer par interroger son amie Célia Crosby. Elle habite à quelques rues de là et je me souviens l'avoir vue à quelques reprises dans la boulangerie. Assez mignonne. Et d'allure très respectable. Un premier bon point. Elle sera crédible face aux juges, si nous allons jusqu'au procès. Je l'ai appelée ce midi pour convenir d'un rendez-vous. J'aurais pu la recevoir au bureau mais comme le lycée dans lequel elle travaille en tant que professeur de français se trouve à l'autre bout de la ville, nous avons prévu de nous rejoindre dans un bar de son quartier. Je m'y installe en l'attendant. Je commande une orange pressée et relis mes dernières notes en y ajoutant des questions.

— Bonjour, Maître.

Je ne l'avais pas entendue approcher. Célia, qui m'a apparemment reconnu, s'installe face à moi et commande un Perrier citron au serveur. Je remarque que, comme Alice, elle marque parfois un temps d'arrêt quand elle cherche le mot exact en anglais. Un peu comme ma mère, malgré toutes les années où elle a vécu aux Etats-Unis. Je lui explique brièvement la situation de son amie et je la vois blêmir. Apparemment, Alice ne lui a rien dit. Cela ne m'étonne pas vraiment. Elle me répond qu'elle m'aidera autant qu'elle le pourra. Elle commence par me raconter qu'elle a quitté la France après ses études et qu'elle a rencontré son mari Brian ici, lors d'une fête organisée par des amis communs. Ils sont mariés depuis sept ans et ont eu un enfant, Josh, âgé de quatre ans aujourd'hui. Elle poursuit en me disant qu'elle a été ravie d'apprendre qu'une « vraie » boulangerie française allait ouvrir ses portes dans le quartier et qu'elle avait rencontré ses propriétaires pendant qu'ils réalisaient leurs travaux. Elle avait immédiatement sympathisé avec Alice. Elle appréciait de parler avec elle en français, de tout et de rien, des actualités en France, de films typiquement français et de leurs perceptions des différences culturelles entre les deux pays. Si Alice est une jeune femme chaleureuse et avenante, Célia est plus réservée, presque timide, mais souriante. Quand je lui demande de me donner son avis sur la relation de son amie avec Maxime, elle me répond sans détour.

— Écoutez, je vais être honnête avec vous. Je crois n'avoir jamais vu un couple aussi uni. On dirait... des âmes sœurs. L'un commence une phrase et l'autre la finit. Ils sont presque fusionnels.

— Les avez-vous déjà vus ou entendus se disputer ? Ou est-ce qu'Alice vous a relaté l'une de leur dispute ?

— Non, jamais. Parfois, ils se... chambraient. Maxime aimait bien la taquiner, si vous voyez ce que je veux dire, surtout quand il la sentait tendue et c'était assez efficace pour qu'elle retrouve le sourire. Ou quand il passait derrière la caisse pour réapprovisionner les pains, il la pinçait gentiment au niveau de la taille et ça la faisait sursauter. Elle s'écriait « *Oh, laisse-moi, Max !* » en français, et ça faisait rire les clients. C'était devenu une... manie entre eux.

Je note ces derniers mots sur mon carnet.

— Pensez-vous que Maxime aurait pu être violent avec Alice ?

— Max ? Jamais de la vie ! Il est doux comme un agneau. Un jour une souris s'était glissée dans le laboratoire. Alice a crié en lui demandant de la tuer mais il a refusé. Il a découpé quelques bouts de pain et les a jetés par terre en direction de la porte de sortie, en espérant que la souris sorte d'elle-même. Mais Alice, qui a la phobie des rongeurs, n'a pas eu la patience d'attendre et dès que la souris est ressortie de son trou, elle l'a frappée avec le balai. Max l'a arrêtée, a ramassé la souris assommée et l'a déposée dans la rue.

— Cela vous a-t-il surpris qu'Alice réagisse ainsi ?

— Oh non ! Vous savez, elle avait vraiment peur. Et la peur peut nous pousser à commettre des actes un peu... discutables. Mais il ne s'agissait que d'une souris, après tout.

— Alice avait-elle souvent ce genre de réactions intempestives ?

— Non, en tout cas, je n'ai pas d'autres souvenirs de ce genre. C'est quelqu'un d'assez posé. Et quand elle sent que la tension monte, elle sait s'arrêter et se reposer.

— Comment ça ?

— Alice souffre parfois de migraines, quand elle est stressée ou fatiguée. Dans ces cas-là, elle monte se reposer dès que possible et attend que ça passe. Elle sait écouter son corps, vous comprenez ?

— Oui... Prend-elle un traitement particulier pour ces migraines ?

— Je suppose que oui... Je ne le lui ai jamais demandé.

— Vous a-t-elle raconté comment s'est déroulé l'accident ?

— Très brièvement. Elle m'a juste expliqué que Max était tombé et s'était cogné la tête dans les escaliers.

— Et vous l'avez crue ?

Elle me dévisage un instant avant de répondre.

— Bien sûr, quelle question ! Je n'avais aucune raison d'en douter et je n'en ai toujours pas. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi la police a

ouvert une enquête sur ce simple accident...

— L'un de ses voisins, un certain Matthew Perkins, le libraire, a déclaré avoir entendu des cris de dispute à plusieurs reprises, à travers la cloison de son logement. Qu'en pensez-vous ?

— Perkins ? Ce vieux fou ? Il doit entendre des voix, voilà ce que j'en pense ! Je n'ai jamais pu le voir, celui-là. Il est particulièrement antipathique. Je ne sais pas s'il est comme ça seulement avec moi ou avec tout le monde mais l'une de ses clientes m'a dit un jour qu'il n'aimait pas les Français. Allez savoir pourquoi !

— Vous pensez donc qu'il aurait inventé cette histoire de querelles conjugales ?

— Je ne peux pas en être sûre, évidemment. Max et Alice sont mes amis, mais je ne vis pas avec eux et je ne sais pas ce qu'il se passe sous leur toit. Ils doivent bien se disputer, comme tous les couples. Mais de là à imaginer qu'ils soient violents l'un envers l'autre, j'ai vraiment du mal à y croire. Croyez-moi, cette affaire va retomber comme un soufflé au fromage, foi de Normande !

Quelques minutes plus tard, Célia se lève et s'en va. Elle semble si confiante. J'aimerais l'être autant qu'elle. Mais quelque chose me dérange de plus en plus...

Je passe le reste de la journée dans le quartier de la boulangerie. Quand j'interroge certains de ses voisins, j'obtiens toujours le même genre de témoignages sur Alice. « *Elle est très serviable et m'a aidée à repeindre ma cuisine le mois dernier* », « *L'autre jour, elle a offert un pain au chocolat à mon fils qui avait oublié de prendre son porte-monnaie* », « *elle sort exprès de son magasin pour m'aider à traverser la rue* », « *elle donne le pain invendu du jour à l'association de sans-abri dont je m'occupe* » ou encore, « *elle a aidé ma fille à réviser ses cours de français avant son examen* ». Quand je leur ai demandé s'ils avaient déjà remarqué un comportement étrange de sa part, ils m'ont répondu que non, si ce n'est qu'elle chantait souvent à tue-tête et en français dans son magasin quand il n'y avait pas de client.

Avant de rentrer chez moi, ce soir-là, je passe à l'épicerie asiatique pour m'acheter des nems et des nouilles sautées. Madame Wong m'interpelle.

— Bonsoir, Monsieur Bradley ! Oh, ça n'a pas l'air d'aller...

— Mais si, je vais très bien ! J'ai la pêche !

— Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces, monsieur Bradley.

— Je sais bien. Tiens, vous avez reçu des mangues ? Donnez-m'en deux, s'il vous plaît. Avec des litchis.

— Deux mangues et des litchis ? Hum... Il doit y avoir une femme dans cette histoire...

Je lui adresse un sourire énigmatique qui la fait rire et je réalise à quel point j'étais tendu jusque-là. Je sors du magasin en souriant à mon tour. Alors que je rentre chez moi à pied, un orage éclate et je me retrouve trempé en deux minutes. Je passe devant la boulangerie, toujours fermée. À l'étage, une lampe est allumée. Je me demande ce que fait Alice, toute seule, chez elle. J'imagine son angoisse. Qui doit être encore plus intense pour elle qui se retrouve seule dans ce pays étranger. J'imagine aussi le sentiment d'injustice qu'elle doit ressentir, d'être ainsi soupçonnée d'un acte odieux envers l'homme qu'elle aime. Elle passe alors devant la fenêtre, et tire le rideau pour regarder au-dehors. Elle tient son téléphone contre son oreille. Je me demande à qui elle peut parler. Pas à son mari en tout cas, il est toujours dans le coma. Elle place alors une mèche de cheveux derrière son oreille et sourit à son interlocuteur qui ne peut la voir. Mais moi, je la vois et je me demande soudain si elle est bien celle que je crois.

7 - Alice

J'ai fini par appeler mes parents. J'avais repoussé cette échéance le plus possible mais je n'ai plus le choix. Si j'avais été seule en cause, je ne l'aurais pas fait. Mais là, c'est la boulangerie, celle où Maxime s'est tant investi, qui est en jeu... Elle est fermée depuis près d'une semaine à présent. Je n'ai donc plus aucune rentrée d'argent et les frais d'hôpital de Max amenuisent dangereusement nos économies. Nous n'avons pas souscrit d'assurance santé en nous installant ici. Elles coûtent très cher et nous pensions ne pas en avoir besoin, car nous ne sommes jamais malades. Bien sûr, nous n'avions pas imaginé qu'une chose aussi terrible puisse nous arriver.

J'ai pensé demander à Léo de revenir travailler, mais Max disait que ses viennoiseries et ses pains n'étaient pas aussi bons que les siens. En revanche, il est excellent en pâtisserie. J'ai hésité... Mais je ne l'ai pas appelé. Quelque chose m'en empêche. Pour le moment en tout cas.

J'aurais pu demander de l'aide à mes beaux-parents, mais ils sont tellement angoissés de savoir leur fils dans le coma que je ne voulais pas ajouter nos problèmes d'argent à leur inquiétude. Alors, il ne me restait plus qu'à me tourner vers mes propres parents. Je ne les avais même pas informés de l'état de Maxime. J'espérais tomber sur ma mère mais, pour une fois, c'est mon père qui a décroché.

— Papa, c'est Alice. Comment vas-tu ?

— Alice... Heureux que tu sois toujours en vie.

Je me suis mordu l'intérieur de la joue pour retenir une repartie cinglante.

— Oui, bon, je n'ai pas beaucoup appelé ces derniers temps mais, je n'ai plus une minute à moi, avec la boulangerie, tu sais ce que c'est...

— Oui, je sais ce que c'est, Alice, de diriger une entreprise. Mais je n'ai jamais passé une semaine sans appeler mes parents.

— Ok, tu as raison, j'aurais dû appeler plus souvent. Comment va maman ?

— Fidèle à elle-même. Toujours en cuisine à préparer des recettes extravagantes et à poster les photos de ces exploits sur son blog. Ça l’amuse, que veux-tu ?

En guise d’amusement, le blog culinaire de ma mère est l’un des plus consultés en France et compte déjà plus d’un million d’abonnés. Elle a même été interviewée par le magazine Elle l’an passé. Mais pour mon père, ça reste une simple occupation de « bonne femme », comme s’il s’agissait de tricot ou de lecture.

— Et vous, comment ça marche, votre commerce ? demanda-t-il à nouveau.

Il n’arrivait toujours pas à se faire à l’idée que sa fille unique travaillait dans une boulangerie. Je suppose que cela lui faisait honte, alors qu’il avait pour moi des projets plus prestigieux depuis que j’avais décroché mon master en promotion des activités culturelles. Et pourtant, j’estime que nous pouvons être fiers de nous. Même s’il ne s’agit « que » d’une boulangerie, peu d’expatriés parviennent à développer leur commerce ici, comme il dit, et à en vivre décemment.

— Ça va plutôt bien... Enfin, ça allait même très bien, nous avons toujours plus de clients et notre chiffre d’affaires a doublé ces six derniers mois.

— Pourquoi dis-tu que ça « allait » bien ?

— Eh bien, Maxime a eu un... accident. Il est tombé dans les escaliers et s’est cogné la tête sur une marche. Ça a provoqué un hématome sous-dural qui a été ponctionné mais il est toujours dans le coma.

À l’autre bout du fil, mon père ne répondait plus.

— Allô ? Papa, tu m’entends ?

— Oui... Je suis surpris d’entendre ça, c’est tout. J’espère qu’il va se remettre.

— C’est gentil de dire ça. Je sais que tu ne l’apprécies pas et...

— Là n’est pas la question, ma petite. Je n’ai rien à reprocher à cet homme. C’est juste que... je ne suis pas sûr qu’il, que tu...

— C'est bon, j'ai compris. Le problème, c'est que nous avons dû fermer la boulangerie depuis une semaine.

— Ah parce que ça s'est passé il y a une semaine ? Et tu ne nous préviens que maintenant ?

— En fait, je croyais, j'espérais qu'il sortirait du coma plus rapidement. Je n'ai pas voulu vous déranger et...

— Et pourquoi nous préviens-tu aujourd'hui, Alice ? demanda alors mon père, cassant.

Je le savais, je n'aurais jamais dû l'appeler. Il n'a pas changé, malgré toutes ces années, malgré tous ces kilomètres qui nous séparent. La façon dont il a prononcé sa dernière question me renvoie vingt ans en arrière, le jour où je lui ai annoncé que je ne voulais pas aller dans le lycée du quartier, mais dans le Lycée des Arts de Paris. Il avait eu cette même moue que je lui devine aujourd'hui et m'avait répondu : « *Alors comme ça, tu veux gâcher ta vie dans une école de saltimbanques plutôt que de fréquenter le sixième meilleur lycée de France ? Si tu y penses, c'est que tu as sans doute le niveau d'intelligence requis dans ce genre d'établissement...* ». C'était la réaction à laquelle je m'étais préparée, celle que j'avais redoutée, mais qui ne m'avait pas dissuadée. Ce lycée parisien représentait la clé de la prison dorée dans laquelle j'habitais et que mon père régenterait avec toute son étroitesse d'esprit et sa mauvaise foi.

J'ai inspiré le plus calmement possible pour me donner le courage de ne pas jeter mon téléphone à l'autre bout de la pièce.

— Écoute papa, je vais aller droit au but. Effectivement, j'aurais pu vous prévenir plus tôt, je le reconnais. Mais ce qui est fait est fait. Si je t'appelle aujourd'hui, c'est pour te demander ton aide. Les frais d'hospitalisation de Maxime sont excessivement chers et comme la boulangerie est fermée depuis plusieurs jours, je n'ai plus de rentrée d'argent...

— Et tu t'es dit que ton père viendrait encore une fois à ton secours, n'est-ce pas ?

Je n'ai rien répondu mais je n'ai pu étouffer le gémissement de rage qui me brûlait la gorge. Il a fini par raccrocher. Le lendemain, ma mère m'a

appelée pour me prévenir qu'ils arriveraient d'ici deux jours. Il ne manquait plus que ça... Un simple virement m'aurait suffi.

13 h 17. Ils ne devraient plus tarder à présent. Je soulève le voilage pour observer la rue en contrebas. Il fait si beau. C'est à cette heure-ci que je sortais courir. Avant. Je remontais Times Square en trotinant entre les passants et m'engouffrais alors dans Central Park. J'avais testé différents itinéraires avec le temps et mon préféré restait celui qui longeait le lac. Ensuite, il m'arrivait de m'arrêter au Lobster bar pour y acheter l'une de leurs délicieuses glaces au caramel, en me maudissant de réduire mes efforts à néant. J'ai commencé à courir en arrivant à New York, pour imiter la centaine de coureurs qui passaient devant la boulangerie toute la journée, mais aussi et surtout pour perdre mes rondeurs que Max s'évertuait à amplifier en me faisant goûter ses innovations pâtisseries. Max. Il me manque tant. Surtout aujourd'hui. Il avait toujours le mot qui savait m'apaiser, la caresse réconfortante dans le dos et le bisou protecteur qui me donnaient le courage d'affronter mon père. Mais aujourd'hui, je suis seule. J'essaie de me rappeler ce qu'il me disait : *« si ton père t'agace, souris-lui de toutes tes dents, ça l'agacera à son tour et ça lui rabattra son caquet. »* Ou encore *« tu n'es plus une enfant, tu es une femme responsable et sûre d'elle. Ce qu'il dit ou pense de toi, c'est son problème, ça ne remet pas en cause celle que tu es »*. Je lui répondais alors qu'il avait dû être Maître Yoda dans une autre vie. Mais je dois reconnaître qu'il avait raison. Je ne dois plus laisser mon père avoir autant d'emprise sur moi.

Ce matin, je suis allé voir Max à l'hôpital. Je l'ai trouvé encore plus pâle que d'habitude. J'ai demandé à l'une des infirmières si c'était normal, si son état risquait d'empirer. Elle m'a rétorqué qu'elle n'en savait rien et que seul le médecin pourrait me répondre. Je sens que les regards du personnel médical sont de plus en plus lourds, je dirais même suspicieux. Les infirmières passent tous les quarts d'heure dans la chambre pour vérifier sa perfusion, prendre sa température, vérifier ses constantes ou juste remonter ses draps. J'ai surtout l'impression qu'elles ne veulent pas me laisser seule

avec lui. Aussi, je ne m'autorise plus à m'allonger contre lui, comme si je n'en avais plus le droit. Comme si j'étais réellement coupable... Peut-être le suis-je, finalement ?

Un taxi jaune se gare devant la boulangerie. Ils en descendent l'un après l'autre et récupèrent leurs valises dans le coffre. Je réalise soudain à quel point ils ont vieilli ces dernières années. Un jour prochain, ils ne seront plus là...

Je descends les accueillir. Ma mère me serre bien fort dans ses bras, visiblement très émue et heureuse de me revoir. Je me laisse bercer un instant dans la douceur, la chaleur et le sentiment de sécurité qui me font si cruellement défaut ces derniers jours. Elle m'a manqué. C'est bon de la revoir. Elle s'écarte mais garde ma main dans la sienne, les yeux humides. Mon père s'approche et me fait la bise, accompagnée d'un « *ils ne savent vraiment pas conduire, ces Américains !* ».

Je leur fais visiter la boulangerie, répondant aux innombrables questions de ma mère qui s'enthousiasme pour ce que nous avons construit ici depuis la dernière fois qu'ils sont venus. Je les fais monter ensuite dans mon appartement et leur sers des boissons fraîches. Ma mère me demande de leur expliquer une fois encore comment s'est déroulé l'accident. Je leur raconte à nouveau en prenant garde à rester conforme à la version que j'ai donnée à mon père au téléphone. Mais ils n'écoutent que d'une oreille et bientôt montrent des signes de fatigue. Je leur propose alors d'aller se reposer dans l'appartement que Léo occupait et qu'il a quitté récemment pour s'installer chez sa dernière petite amie en date.

J'en profite pour rester chez moi et faire des recherches sur Internet sur les couvertures santé complémentaires. Elles sont tellement chères, je ne pourrai jamais me le permettre...

On frappe à la porte d'entrée de la boulangerie. Je descends les marches en courant. C'est Bradley. Son visage est fermé. Je préfère que nous restions en bas pour discuter et éviter que mes parents n'entendent notre conversation.

— Je sors tout juste de mon entretien avec votre cher voisin, monsieur Perkins.

— Le libraire ? Celui qui a prétendu m’entendre crier ?

— Le même.

— Et alors ?

Je vois une veine tressaillir sur son front. Il sort un calepin de l’intérieur de sa veste.

— Alors ce n’est pas tout. Il a eu des mots très durs envers vous. Il a employé le mot de tueuse.

— Quoi ? Mais il est malade !

— Il m’a raconté que vous détestiez ses chats et que vous en aviez même empoisonné un.

— Mais c’est complètement faux ! Il a au moins sept chats, Bradley, sept ! Moi, ça m’est complètement égal, tant que ses chats restent chez lui. Mais ils viennent constamment fureter aux abords du laboratoire pour essayer de voler des restes. Ce n’est pas sain. En plus, je suis allergique aux poils de chats. Dès que j’en croise un, j’ai les yeux qui larmoient et j’ai du mal à respirer. Je suis alors obligée de monter chez moi pour m’asperger le visage d’eau et prendre de la Ventoline. Alors oui, quand j’en vois un, je le chasse avec mon balai.

— Pourquoi prétend-il que vous en avez tué un ?

— Mais je l’ignore, Brad. Ce type est cinglé ! Je n’ai jamais rien fait à ses chats à part leur faire peur pour qu’ils s’enfuient.

— D’après lui, il aurait retrouvé son chat mort, sur la route, devant chez vous.

— Je ne suis pas au courant. Il ne m’a rien dit.

— Il a dit que vous hurliez sur ses chats, à tel point qu’il pense que vous êtes folle.

— Hurler, c’est excessif ! Si « *allez, ouste, fichez-moi le camp* » est un hurlement alors...

— Et ce n’est pas tout, Alice.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a encore inventé ?

— Il sous-entend que vous aviez un amant.

— Moi ? Un amant. C'est du pur délire !

— Il a dit que vous retrouviez un homme un peu plus loin dans la rue, tous les jours, en début d'après-midi.

— Qui ça, Brian ? C'est le mari de Célia ! Il nous arrive d'aller courir ensemble, le week-end. Mais ce n'est pas mon amant ! Max et Célia en sont parfaitement informés et ça ne leur pose aucun problème.

— Vous n'avez jamais eu de gestes tendres envers lui ?

— Mais non, enfin ! C'est juste un copain. On court ensemble sur une partie du chemin et il continue tout seul jusqu'à Brooklin. Moi, j'en suis incapable. Alors, je rentre seule.

— Y aurait-il des témoins ?

— Quoi ? Mais oui ! Cent ! Mille ! Nous croisons des passants ou d'autres coureurs. Mais Brad, vous n'allez pas croire ce vieux fou, quand même ?

— Non, je ne le crois pas Alice. Mais le problème n'est pas là. Il a raconté tout ça à la police, ce matin.

— Oh non ! Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Il m'en veut depuis le jour où nous nous sommes installés. Et pourtant, j'ai tout fait pour que ça se passe bien. Nous sommes allés nous présenter, avec un panier de viennoiseries qu'il a refusées car il est soi-disant diabétique (ce qui ne l'empêche pas de manger des cornets de glace devant chez lui, l'été). Je lui ai proposé de lui ramener des provisions quand j'allais au supermarché, et il a une fois encore refusé, sans même prendre la peine de se montrer poli. Je ne sais vraiment pas ce qu'il a contre nous, ou plutôt contre moi...

— Je l'ignore également mais il nous faut préparer votre défense avant que la police n'arrive.

Soudain, des coups frappés contre la vitre nous font sursauter.

— Police, ouvrez !

Nous nous regardons un moment sans bouger. Dans ma tête, à cet instant précis, les idées s'enchaînent à toute allure : je dois m'enfuir, en passant par la porte de derrière, ensuite j'irais demander un peu d'argent à Célia et puis... et puis... Je ne sais pas. Je ne pourrais pas fuir éternellement. Et puis, je n'ai rien à me reprocher, après tout. Enfin...

Bradley me chuchote de rester calme et de le laisser faire. Il se lève et va ouvrir la porte. Le Lieutenant Edgecombe entre, accompagné d'un agent que je n'ai encore jamais vu. Il se plante devant moi, toujours cramponnée à mon tabouret haut, bombe le torse et sort sa plaque de police.

— Madame Laugier, veuillez nous suivre.

— Quoi ? Mais pourquoi ? s'étrangle Bradley.

— Nous avons de nouveaux éléments qui accablent votre cliente.

— Que se passe-t-il ici ?

Mon père, le visage rouge de colère et d'incompréhension, descend les dernières marches de l'escalier.

— Qu'est-ce qui se passe, Alice, bon sang ?

— Papa, c'est la police. Ils croient que c'est moi qui ai frappé Max. Ils veulent me questionner au poste.

— Mais c'est insensé !

— Madame Laugier, intervient le Lieutenant Edgecombe, je vous prierai de garder le silence et de ne pas parler en français à qui que ce soit, tant que nous n'aurons pas de traducteur. Qui est ce monsieur ?

— C'est mon père.

— Écoutez, s'écrie mon père dans un anglais approximatif, je ne sais pas ce qui vous fait croire que ma fille est impliquée dans cet accident. Mais ce que je peux vous affirmer, c'est qu'elle aime Maxime plus que tout. Et même plus que ses propres parents... C'est une jeune femme raisonnable, gentille. Elle ne peut en aucun cas avoir envoyé son mari à l'hôpital.

Je n'ai jamais entendu mon père s'exprimer avec autant de bienveillance à mon sujet. J'en ai immédiatement les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas à moi de juger, monsieur. Ce sera au juge, puis aux jurés de le faire.

— Aux jurés ? Parce qu'il va y avoir un procès ? demande-t-il, la voix blanche.

— Madame Laugier, vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz sera utilisé contre vous devant les tribunaux. Vous avez le droit de consulter votre avocat ici présent et il pourra assister à l'interrogatoire.

La tête me tourne. Je sens des tremblements irrépressibles parcourir mon corps et mes tempes bourdonner.

— Je ne peux pas partir comme ça, Brad. Je dois prendre mon traitement pour...

— Vos migraines ? Oui, bien sûr. Lieutenant Edgecombe ?

— Je l'accompagne, répond-il en soulevant la visière de sa casquette.

Je fais un pas vers les escaliers mais mes jambes ne me soutiennent plus. Je n'ai plus d'air. Tout se met à tourner autour de moi. Au moment où je m'effondre sur le sol, j'entends ma mère crier mon prénom. Puis plus rien.

8 - Bradley

Alice est toujours inconsciente. D'après son père, elle aurait fait une crise de tétanie, elle serait sujette à ce genre de manifestation nerveuse. D'ailleurs, j'ai bien cru que sa mère allait en faire une également. Son mari l'a soutenue juste avant qu'elle ne tombe au sol, elle aussi, mais il s'agissait juste d'un vertige. Edgecombe accepte d'attendre que tout le monde se calme et se remette de ses émotions. Il se contente de ricaner avec son adjoint.

— Ah, ces Français, quelles petites natures !

Robert Derennes, le père d'Alice, lui lance un regard noir. Je le prends à l'écart et lui explique la situation. Il s'emporte instantanément.

— C'est inadmissible ! Ils n'ont aucune preuve tangible. Leur dossier ne tient pas la route. C'est de la discrimination, voilà ce que c'est ! Tout ça parce que ma fille est française et que sa boulangerie fait de l'ombre à celles du quartier. Ça ne va pas se passer comme ça, vous savez ! Je vais faire intervenir mes avocats. Ils ont de la bouteille.

Je lui fais remarquer qu'en l'occurrence, je suis sans doute mieux placé que ses avocats français car je connais parfaitement la juridiction américaine. Et que, même si je n'ai que trente-deux ans, j'ai également de l'expérience et de la bouteille, pour reprendre son expression. Il a une moue douteuse. C'est à cet instant qu'Alice revient à elle, la tête posée sur les genoux de sa mère. Cette dernière me jette un regard implorant, me conjurant silencieusement de tirer son enfant du piège qui se referme sur elle. Je lui souris, autant que j'en suis capable, comme si cela pouvait la rassurer.

Son père les aide à se relever. Edgecombe sort une paire de menottes.

— Je ne crois pas que cela soit nécessaire, Lieutenant. D'autant que ma cliente est seulement mise en examen, je me trompe ?

Il me toise un moment et finit par les ranger. Puis il attrape le coude d'Alice.

— Allons-y, à présent.

J'insiste pour que ses parents restent là, prétextant que leur présence ne serait pas acceptée en salle d'interrogatoire et leur promettant de les tenir informés. Sa mère me serre fermement la main. La sienne est glacée. Alice se laisse faire. Elle garde la tête basse et marche jusqu'à la voiture de police garée devant le magasin. Je me suis assis à côté d'elle, à l'arrière. Pendant tout le trajet, son visage reste tourné de l'autre côté. Je suis incapable de savoir quelles pensées traversent son esprit. Si j'étais elle, je serais terrifié, mais aussi en colère devant autant d'injustice. Mais Alice semble seulement abattue, triste. Ou peut-être résignée. Je pose ma main sur son épaule et sens son corps tressaillir sous mes doigts, comme s'il avait reçu une décharge électrique. Mais elle ne tourne pas le visage vers moi.

Dans son bureau, Edgecombe nous présente ses fameux éléments accablants. Il a appelé les parents de Maxime ce matin et ces derniers lui ont signalé que leur fils avait récemment contracté une assurance vie de près d'un million de dollars et qu'Alice en était l'unique bénéficiaire. Je me tourne vers elle. Elle se contente de regarder ses mains.

— Madame Laugier, pouvez-vous me confirmer ce fait ? lui demande Edgecombe.

Elle relève la tête et ne semble pas comprendre ce qu'elle fait là.

— Pardon ?

— Alice, lui dis-je le plus doucement possible, étiez-vous au courant que votre mari avait contracté une nouvelle assurance vie récemment ?

— Oui, évidemment. Nous en avons discuté ensemble auparavant, me répond-elle directement, comme si elle avait oublié la présence du lieutenant dans la pièce.

— Qu'est-ce qui avait motivé cette décision ?

— L'un de nos clients nous avait raconté que le propriétaire du Seven Eleven du quartier avait été braqué et abattu, dans son magasin, avant l'heure d'ouverture. D'après ce que nous avons lu dans la presse, la police suspectait une bande de junkies qui n'en était pas à son coup d'essai. Max s'est dit que ça aurait très bien pu nous arriver, à nous aussi. Ça nous a fait

réfléchir et le lendemain, il m'a annoncé qu'il voulait souscrire cette assurance pour me mettre à l'abri du besoin au cas où quelque chose...

Alice réprime un sanglot. Et s'essuie les yeux d'un revers de la main. Edgecombe s'approche d'elle.

— Et subitement, deux semaines après, hop, votre mari se fait agresser par des voyous. Quelle drôle de coïncidence, vous ne trouvez pas, madame Laugier ?

Elle garde la tête tournée vers moi. Ses yeux lancent des éclairs et ses mains se crispent sur son pull. Elle passe et repasse sa main sous son oreille gauche, un tic qu'elle a souvent quand elle se sent nerveuse, comme je commence à le comprendre.

— Lieutenant, ma cliente n'a pas à répondre à ce genre de questions. Les faits sont les faits. Et s'il est évidemment regrettable que monsieur Laugier se soit fait agresser, je vous rappelle que ma cliente ne peut prétendre à cet argent.

— Non, pas encore. Pas tant qu'il est en vie. Mais ça pourrait arriver. Et votre cliente serait alors à la tête d'un million de dollars. Ça pourrait donner des envies...

— Des envies de quoi ? De meurtre ? C'est ce que vous sous-entendez ? Écoutez, si ma cliente avait vraiment voulu se débarrasser de son mari, elle aurait pu recourir à d'autres techniques, plus simples mais aussi plus radicales, comme l'empoisonnement ou l'étouffement. Vous savez que les femmes n'ont que très rarement recours à la violence physique dans des cas comme celui-ci.

— D'après son voisin, madame Laugier est tout à fait capable de violence.

— De violence verbale, peut-être et alors ? Ça ne prouve rien !

— Il y a un autre point troublant. Vous avez récemment effectué des recherches sur les sites de plusieurs compagnies proposant des vols pour les Maldives... Pour une seule personne. Vous pouvez m'expliquer ça ?

— Oui, je voulais faire une surprise à Max pour son anniversaire. Nous n'avons jamais eu l'occasion de partir en voyage de noces et je cherchais le meilleur prix, tout simplement.

— Pour une seule personne ?

— Il me suffisait de multiplier par deux, ce n'est pas très difficile, même pour une petite Française qui tient une boulangerie, vous savez !

Edgecombe encaisse la remarque et réplique :

— Le juge pourrait également croire que vous cherchiez à vous enfuir...

— Mais c'est complètement...

— Alice, calmez-vous. Lieutenant, revenons-en aux faits, s'il vous plaît, lui dis-je.

— Les faits sont les suivants, Maître. Au vu de tous ces éléments, votre cliente va être présentée devant le juge qui décidera ou non de son placement en détention.

— Sous quel chef d'accusation ?

— Tentative de meurtre sur son mari, monsieur Maxime Laugier.

Alice, qui reste obstinément tournée vers moi, ferme alors les yeux et des larmes glissent sur ses joues.

Quelques heures plus tard, nous sortons de la salle du tribunal, complètement abattus. Le juge Adams a étudié le dossier d'Alice et a décidé de son arrestation immédiate, dans l'attente de son procès. Il a estimé que les preuves qui pesaient sur Alice étaient fondées et que le risque qu'elle ne quitte le pays était trop élevé. La caution a été fixée à 10 000 dollars.

Pendant l'audience, Alice est restée silencieuse, comme prostrée, anéantie par le tournant que prenaient les événements. Elle a écouté la décision du juge et m'a lancé le regard le plus triste que j'aie jamais vu.

Elle fait quelque pas dans le couloir, sous le regard d'Edgecombe qui attend notre décision. Elle attrape mon bras et me demande tout bas :

— Mais je... je ne pourrai plus aller voir Max à l'hôpital ? me demande-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vais tout faire pour que le procès ait lieu le plus vite possible pour que vous soyez innocentée. En attendant, vous avez deux possibilités : payer la caution ou... aller en prison.

— Ah oui, la caution...

Elle ne s'était apparemment pas attendue à cette éventualité. Il est vrai que cette disposition n'existe pas en droit français.

— Avez-vous une telle somme, Alice ? lui demandé-je.

— Je... non. Le peu d'économies que nous avons nous sert à payer l'hôpital.

— Et vos parents, ils pourraient vous aider ?

— Je ne sais pas... Non, je ne crois pas. Je ne veux pas le leur demander. Pas pour ça. Tant pis... J'irai en prison jusqu'à mon procès.

— Ne dites pas ça, on va vous sortir de là et...

— Non ! Je ne veux pas d'aide, vous comprenez ? s'écrie-t-elle soudain.

Elle fait quelques pas en direction du policier.

— C'est bon. Emmenez-moi.

Visiblement surpris par ce retournement de situation, Edgecombe acquiesce et sort ses menottes. Alice me tourne le dos et ne m'adresse aucun regard alors qu'elle s'éloigne, la tête haute et le dos droit.

Je ne comprends pas son changement de comportement. Elle semblait si abattue, si fragile tout à l'heure, et l'instant d'après, je découvre quelqu'un de froid, presque colérique. S'agit-il bien de la même personne ? Comment pourrais-je continuer à la défendre si je ne parviens pas à la cerner ?

Je me souviens de nos conversations à la boulangerie, de son sourire, de sa prévenance, me resserrant du café sans que je l'aie demandé, comme si

nous étions amis, de ses éclats de rire, de son visage jovial, de sa joie de vivre... Et je me demande comment tout cela a pu disparaître aussi rapidement. Peut-être ne s'agissait-il que d'une façade, après tout ? Je l'ignore. J'ignore qui elle est. Et j'ignore si elle est réellement innocente, après tout...

9 - Alice

Une fourgonnette me conduit vers le nord de New York, en direction du détroit de Long Island, si j'en crois les panneaux. J'ai entendu les policiers parler entre eux du Vernon Center. Je ne connais pas cet endroit. Je me souviens alors d'un reportage que CNN a consacré à une autre prison, Rikers Island, l'une des plus grandes au monde mais aussi l'une des plus redoutées. Je me rappelle m'être fait la réflexion qu'il valait peut-être mieux mourir que de finir dans cet endroit proche de l'enfer. Je n'aurais jamais cru à ce moment-là que je pourrais me retrouver un jour dans la peau d'une détenue.

Mais qu'est-ce que je fais là ? À côté de moi, une femme se dandine sur son fauteuil, les yeux fermés, en chantonnant des paroles que je ne comprends pas. Ses bras sont d'une maigreur effrayante et recouverts de croûtes et de taches sombres. Derrière moi, je sens le regard d'une autre femme, celle qui est montée avant moi dans le fourgon. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, sur le parking du poste de police, elle m'a sidérée. Elle doit mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-dix, et elle a des mains larges qu'elle ne cesse d'ouvrir et de fermer de manière frénétique. Ses yeux noirs ressemblent à deux trous abyssaux prêts à vous engloutir. Je peux presque ressentir sa violence latente. Je n'ai jamais côtoyé ce genre de personnes auparavant, ou je n'avais jamais fait attention à elles, comme si elles appartenaient à un monde tellement éloigné du mien que je ne les voyais même pas. Et aujourd'hui, je me retrouve dans le même véhicule qu'elles, en route vers la même prison. Je ne peux retenir mes larmes. Je m'étais pourtant promis d'être forte car je sais que c'est la condition de ma survie dans ce genre d'endroit. Mais je ne suis pas préparée à ça. Et ce ne sont pas les cours de théâtre que j'ai pu prendre qui vont m'aider, cette fois.

Pourquoi n'ai-je pas accepté la proposition de Brad ? Il aurait peut-être pu m'aider à trouver l'argent nécessaire à la caution. Mes parents auraient pu me sortir de là, eux aussi. Mais j'ai préféré rester seule, me débrouiller seule, sans rien devoir à personne. C'est mon mode de fonctionnement dans les situations de crises. Ça l'a toujours été... Avec le recul et ce que je sais

aujourd'hui, je ne suis plus aussi sûre qu'il s'agisse de la bonne solution. Mais je n'ai que celle-ci en stock.

Quand j'ai quitté Brad tout à l'heure, on m'a emmenée au poste de police, dans une pièce lugubre, sans fenêtre. Je me suis assise sur la chaise et c'est là que j'ai senti les premiers tremblements. J'ai tout fait pour les calmer, mais ils étaient trop forts. Ma tête bourdonnait de plus en plus. Mon ventre s'est littéralement entortillé sur lui-même, si violemment que je suis tombée par terre. Je ne sais pas si c'est le bruit de la chaise tombée au sol qui a alerté les policiers ou s'ils me regardaient à travers le miroir sans tain. Un homme a pris mon pouls et a relevé mes jambes. J'ai murmuré « *mes médicaments... dans mon sac* ». Il est sorti et m'a ramené mon sac à main, accompagné d'une femme, en blouse blanche. Elle s'est assise à côté de moi, m'a auscultée et a attrapé ma boîte de cachets. Elle a lu le nom du composé, a haussé un sourcil, m'a regardée longuement. Puis elle m'a tendu un verre d'eau avec une gélule bleue. J'ai eu du mal à l'avaler, tellement je tremblais. Je m'y suis quand même efforcée, sachant qu'elle allait me délivrer d'ici une vingtaine de minutes. Me délivrer des tremblements, mais pas de cette antichambre de la prison.

La fourgonnette tressaute et me réveille en sursaut, sans que j'aie eu conscience de m'être endormie. Je mets quelques secondes à comprendre ce que je fais là. Et puis les mots prison, mise en examen, suspecte assaillent mes oreilles. Le véhicule s'arrête le long d'un port. Les policiers en descendent et l'un d'eux ouvre la portière latérale, en nous criant de descendre, comme il l'aurait fait si nous étions du simple bétail. Nous nous exécutons, aussi vite que possible malgré les menottes qui entravent nos mouvements. Il nous fait avancer vers une petite embarcation. Je ne comprends pas où nous allons. Je lève alors les yeux sur une immense barge blanche et bleue amarrée un peu plus loin, sur l'East River. Nous montons sur un canot qui porte l'inscription « Vernon C. Bain Center ». La prison flottante, la plus grande du monde, CNN en avait également parlé dans son reportage... Je ne veux pas y aller ! Je n'ai rien à faire ici ! Je regarde autour de moi. Nous sommes entourées de quatre policiers, armés de fusils. Je ne peux pas m'enfuir... Alors je décide de fuir en moi-même.

Me couper du monde réel, de cette spirale qui m'aspire inexorablement vers l'enfer. Me raccrocher in extremis à des bulles de bonheur, des raisons de sourire et d'espérer.

Notre mariage. La journée avait commencé sous la pluie, mais on s'en moquait. Je ne savais pas si mon père viendrait, mais je m'en fichais. La cousine de Max avait insisté pour chanter pendant la cérémonie laïque, mais ça nous amusait. Quand je me suis réveillée ce matin-là dans ses bras, quand je me suis dit que dans quelques heures nos destins seraient unis pour la vie, je n'ai pas pu retenir des larmes de bonheur. Il a relevé mon menton et a déposé un baiser sur mes paupières. Puis il m'a serré très fort contre lui. Nous ne voulions pas d'un mariage religieux. Après un passage rapide devant le Maire, nous nous sommes retrouvés au milieu de nos amis et de nos familles en pleine campagne, sous un grand chapiteau. La pluie avait cessé de tomber quelques minutes avant notre arrivée, et le soleil a fait son apparition. Mon père nous a rejoints pendant l'apéritif. Il s'est approché de moi et m'a tapoté l'épaule avec un sourire contrit. Puis, il s'est tourné vers Max et a hoché la tête. Celui-ci lui a serré la main et lui a même fait une accolade en lançant « *Bonjour, Beau-Papa !* ». C'est tout Max, ça. Il savait pertinemment que mon père était contre mon mariage avec ce « petit boulanger » mais Max ne se sentait pas déjugé ou rabaissé par ce genre de considération. Il savait qui il était et l'opinion des autres ne le perturbait pas outre mesure. Il gardait sa bonne humeur, son enthousiasme, son empathie, à tel point que cela avait tendance à m'agacer parfois. Il avait cette manie de répéter ce proverbe Maori « *Tourne-toi vers le soleil et l'ombre sera derrière toi !* » et il se mettait alors à tourner sur lui-même, comme une girouette, en chantant à tue-tête « *Laissons entrer le soleil* », la célèbre chanson de Julien Clerc. Impossible de garder mon sérieux ou ma mauvaise humeur face à lui.

C'est de sa mère qu'il tient cette personnalité solaire. Annie est fleuriste et je l'ai toujours connue enjouée, chantant – elle aussi – à tout bout de champ, ce qui ravit ses clients, et d'une générosité touchante. C'est elle qui a transmis cet amour de la vie à Max, à un moment où il n'avait plus aucun goût pour elle. Elle l'a aidé à s'extirper d'une existence lourde de violence. Il en est non seulement sorti mais il est même allé au-delà, en devenant un

modèle d'optimisme. C'est d'ailleurs cela qui m'a toujours émue chez Max. Je le revois pendant la cérémonie, lors de l'échange de nos vœux. Je me souviens de ses mots si doux, de ses promesses de me rendre heureuse malgré moi, de ses yeux où scintillaient des étoiles, de sa main qui serrait la mienne si fort, de la petite larme qui a perlé le long de sa joue et de son cœur qui résonnait contre le mien quand il m'a enlacée.

— Allez, plus vite !

Je reviens à la réalité. Je me demande comment je suis arrivée ici. Nous sommes à l'intérieur de la prison flottante, je porte une tenue orange où un numéro d'immatriculation est inscrit sur la poitrine. Je ne sais même pas si c'est moi qui l'ai enfilée ou si l'on m'a demandé de me dénuder devant d'autres personnes. Une main me pousse dans le dos.

— Les X2, c'est par là !

Je me retourne pour voir à qui appartient cette voix féminine. Une grande femme au visage anguleux et aux épaules de rugbyman me regarde sans exprimer aucune émotion. Je ne comprends pas mais je m'exécute. Même si je voulais protester, ou simplement demander des explications, je n'en aurais pas la force. Je suis un long couloir, passant devant des portes métalliques anonymes mais derrière lesquelles j'entends des cris, des larmes. Mes mains deviennent moites.

— Arrête-toi !

J'obéis. La femme passe devant moi et pose la paume de sa main sur un panneau situé sur la cloison. Une porte s'ouvre.

— Entre.

Je mobilise le peu d'énergie qui me reste pour ordonner à mes jambes de se mettre en mouvement. Je pénètre dans une cellule de six mètres carrés composée d'un lavabo, d'un WC, et de deux lits superposés. Sur celui du dessus, une femme est allongée et me tourne le dos. La porte se referme

derrière moi dans un claquement sinistre. Je me dirige vers l'extrémité opposée où se trouve un hublot grillagé. J'arrive à apercevoir l'eau du fleuve et au-delà, des bâtiments gris. Le jour commence à décliner. Et je suis seule. Seule dans cette prison où je n'aurais jamais dû mettre les pieds.

Mes jambes finissent par céder et je m'affaisse sur le sol froid. Je sens un long sanglot monter en moi que je m'efforce de réprimer. Mais il est trop violent. Il parvient à s'échapper de mes lèvres en une longue plainte qui me surprend moi-même. Je ne devrais pas être ici. Je pourrais en sortir si je le voulais. Il me suffirait d'expliquer ce qu'il s'est réellement passé, ils comprendraient. Je n'ai pas voulu tuer Max ! Je ne lui ai pas fait de mal. Je ne suis pas coupable. Pas vraiment. Pas directement. Je pourrais sortir d'ici. Demander de l'aide à mes parents. Mais je devrais alors tout leur raconter... Et je ne peux pas. Pas encore. Je dois tenir le coup.

Oh Max, comment tout cela a-t-il pu arriver ? Pourquoi ? Si seulement je pouvais revenir en arrière, changer le passé. Tout mon passé, et pas seulement cet instant précis... Quels choix ferais-je ? Avais-je la possibilité d'agir autrement ? Peut-être. Mais à l'époque, je ne voyais pas d'autre issue. J'étais tellement désespérée. Je pensais bien faire. Mais alors pourquoi n'ai-je jamais réussi à me pardonner ce choix, s'il était si bon ? Il ne devait pas l'être tant que ça, finalement. Et je dois aujourd'hui payer pour ça, quoi qu'il m'en coûte. Mais là, ce soir, je ne suis pas du tout sûre d'y arriver.

— Arrête de geindre, j'arrive pas à lire !

Je relève la tête. Sur le lit supérieur, la femme s'est retournée et me regarde. Elle doit avoir une cinquantaine d'années. Une chevelure hirsute entoure son visage noir et rond. Je ne parviens pas à voir ses yeux, dans l'obscurité de la pièce. Je baisse le regard, instinctivement, comme si je voulais fuir ce combat que je sais inégal. Je me traîne sur le sol et me réfugie dans mon lit, à l'abri. J'y reste blottie jusqu'aux premières lueurs du matin, sans parvenir à trouver le réconfort du sommeil.

10 - Bradley

Quand je sors du tribunal, je me dirige directement vers le bar. Je n'ai pas envie de partir tout de suite, ni d'expliquer aux parents d'Alice qu'elle se trouve actuellement dans la prison pour femmes de la ville, celle qu'on appelle La Barge. J'ai besoin de faire le point, de retrouver mes esprits. J'ai besoin d'un whisky. L'endroit est encore calme en cette fin d'après-midi. Je passe ma commande au comptoir et vais m'asseoir près de la baie vitrée. Je regarde les policiers entrer et sortir de ce vieux bâtiment à l'architecture si particulière, les touristes qui le prennent en photo, les hommes d'affaires pressés en costume et baskets, les jeunes qui sortent du lycée, leur casque audio vissé sur leurs oreilles. Le serveur dépose mon verre sur la table devant moi. Les glaçons tressautent à l'intérieur. Je me rends alors compte que ma cuisse est agitée de tremblotements qui se répercutent sur la table.

J'ai la désagréable impression que la situation m'échappe, que je ne contrôle plus rien. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. J'ai pourtant l'habitude de ce genre de cas. Rien d'exceptionnel. Mais là, quelque chose m'échappe et se faufile entre mes doigts dès que je tente de le saisir. Généralement, quand je rencontre un client, je sens d'instinct s'il est coupable ou pas, quoi qu'il puisse me dire. Je me trompe rarement. Avec Alice, c'est différent. Je la connaissais déjà. J'avais déjà de la sympathie pour elle, j'appréciais son humour, sa joie de vivre, sa convivialité. Je ne l'aurais jamais imaginée dans le rôle de coupable dans une histoire de violence conjugale. Jamais. Mais là, depuis que j'assure sa défense, je ne parviens plus à faire coïncider l'image que j'avais d'elle avec celle qu'elle me renvoie. Bien sûr, les conditions ne sont pas les mêmes, elle est soumise à une pression considérable, elle est morte de peur à l'idée que son mari ne se réveille pas ou qu'elle puisse être accusée de meurtre si c'était le cas. Cela perturberait le plus stoïque d'entre nous. Cela rendrait irritable n'importe qui. Et anxieux. Et désespéré. Mais je ressens plus que tout cela, chez Alice. Un autre sentiment, un autre état d'âme, indéfinissable et qui ébranle ma certitude de son innocence... Pourtant, même si elle rejette mon aide, quand je surprends son regard terrorisé, son teint livide, sa bouche

tremblante, je ne peux m'empêcher de la plaindre et de vouloir la protéger. De la prendre dans mes bras pour la rassurer. De la tenir tout contre moi.

Je sais que je ne devrais pas ressentir cela pour une cliente. Ce n'est pas professionnel. Mais je n'y peux rien. Sa détresse me touche et son comportement versatile et insaisissable me perturbe. Je dois l'aider, même si elle ne le souhaite pas. Je dois l'aider parce que c'est ma cliente, parce qu'elle risque une très lourde peine de prison si Maxime meurt, parce que je crois malgré tout en son innocence et pour d'autres raisons inavouables que je garderai secrètes.

Et pour cela, je dois chercher à comprendre. Comprendre ce qui s'est réellement passé car je sens qu'elle ne m'a pas dit toute la vérité, mais aussi les raisons de son attitude, ses peurs, ses secrets, sa vie. Je sais instinctivement qu'Alice ne me donnera pas ses informations. Elle l'aurait déjà fait. Il me faut donc mener un véritable travail d'enquêteur... sans aucune idée de ce que je vais trouver.

J'avale mon deuxième whisky d'un trait, je vais en avoir besoin.

Les embouteillages ont envahi les rues de Manhattan et il fait déjà nuit quand mon taxi se gare devant la boulangerie *La Baguette enchantée*. La lumière est allumée à l'étage mais la boutique est plongée dans l'obscurité. Une lueur rouge sur le trottoir attire mon attention. Je me dirige vers l'entrée et au moment où je pose la main sur la poignée de la porte, j'entends une voix dans mon dos.

— Où est Alice ?

Robert Derennes se rapproche de moi et recrache la fumée de sa cigarette sur mon visage. Il semble passablement éméché.

— Elle... elle a été incarcérée. Mais...

— Quoi ? Incarcérée ? Emprisonnée ? Mais où ça ? Et pourquoi ?

— Elle est à la prison de La Barge, à Long Island. C'est une prison pour femmes où elle sera bien traitée et...

— Ah ? Elle sera bien traitée ? Eh bien tant mieux ! Tout va bien, alors ! C'est ça que vous voulez me dire ? me demande-t-il en attrapant le revers

de ma veste.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire mais ça aurait pu être pire, vous savez, lui dis-je en me dégageant.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ma petite fille est-elle en prison ? C'est complètement aberrant !

Je m'installe sur le muret de la vitrine et lui rappelle tous les éléments à charge contre elle. Visiblement, Alice ne leur avait pas tout raconté, sans doute pour les protéger. Il hoche la tête en s'asseyant à côté de moi et son dos se voûte. Il reste un instant silencieux et écrase sa cigarette sur le sol. Je n'ai pas le courage de lui rappeler qu'ici, il pourrait être verbalisé pour ce geste.

— Mais que risque-t-elle au juste ? reprend-il, plus calmement.

— En fait, tout dépend de l'évolution de l'état de santé de Maxime. S'il sort du coma et qu'il accuse votre fille de l'avoir frappé, elle peut être inculpée pour coup et blessures et ne rester que quelques mois en prison. En revanche, s'il décède...

— Elle pourrait être accusée de meurtre, c'est ça ? Et... condamnée à mort ?

— Nous n'en sommes pas là. Et la peine de mort n'est pas applicable dans l'Etat de New York. Au pire, elle risque une condamnation à perpétuité réelle ou incompressible de 25 ans. Mais je ne crois vraiment pas que les juges iront jusque-là. Votre fille n'a pas de casier judiciaire, aucun antécédent de violence. Les jurés penseront qu'il s'agissait d'une dispute conjugale qui a mal tourné et elle devrait s'en sortir avec une peine réduite. Mais avant tout cela, je dois monter un dossier à décharge.

— C'est-à-dire ?

— Le juge a mis Alice en examen car il avait des éléments tangibles. À moi, de prouver que ces éléments sont invalides et qu'elle est innocente.

— Vous... vous la croyez innocente, de vous à moi ?

Il a baissé la voix pour poser cette question et regarde ses chaussures, comme s'il ne l'assumait pas vraiment.

— Je... oui, évidemment ! Je connaissais Alice avant cette affaire, j'ai vu la façon dont elle regardait son mari, je ne peux pas imaginer qu'elle soit coupable. À moins d'un malencontreux accident. Et vous, que croyez-vous ?

Il se lève et allume une nouvelle cigarette. Et me répond tout en me tournant le dos.

— C'est ma fille. Ma fille unique. J'ai toujours eu de grands espoirs pour elle. Elle aurait pu faire de grandes choses, si elle avait suivi la voie que je lui avais tracée. Mais voilà, Alice est têtue comme une mule ! Elle ne fait que ce qui lui plaît ! Elle a toujours eu un caractère bien trempé. Pour ça, elle tient de moi, je dois bien le reconnaître. J'ai réussi à fonder mon entreprise tout seul en montant les échelons un à un, en me formant pour compenser mon absence d'études secondaires, en faisant taire tous ceux qui se mettaient en travers de mon chemin. Je ne voulais pas que ma fille connaisse les mêmes difficultés que moi, je voulais lui offrir ce que j'avais dû gagner en me battant. Et elle a eu le culot de me sortir que le lycée à six mille balles que je lui avais déjà payé ne la « branchait pas vraiment » et qu'elle préférerait étudier dans une école artistique à la place. Vous vous rendez compte ? Une fois qu'elle prend une décision, impossible de la faire changer d'avis. Même pour son mariage. Je lui ai dit que cet homme n'était pas fait pour elle, qu'elle méritait mieux que la vie qu'il lui offrait, je l'ai même menacée de ne pas assister à la cérémonie, mais rien n'y a fait, elle l'a quand même épousé. Et si mon avis sur lui n'a pas vraiment changé, je dois reconnaître qu'il la rend heureuse et qu'elle l'aime sincèrement, ça crève les yeux. Elle serait incapable de lui faire du mal. Malgré son fichu caractère et sa tête de mule. Voilà ce que je crois.

Nous restons un moment silencieux, à regarder défiler les phares des voitures. Je comprends sa détresse. Il n'a eu qu'une enfant et il a placé tous ses espoirs, toute sa rage de réussir, en elle, sans prendre en compte ses désirs, sa propre personnalité. Mon père aurait-il agi ainsi ? Je ne le saurai jamais. Mes parents se sont séparés quand j'avais deux ans et je ne l'ai jamais revu. D'après ma mère, il aurait fait carrière dans l'industrie agroalimentaire sur la côte ouest. Il n'a jamais cherché à me revoir. Il m'a rayé de la carte, comme si je n'avais jamais existé, comme si ma vie n'avait

aucune importance à ses yeux. Je me suis souvent demandé comment il aurait réagi à certaines périodes de mon enfance, mais comme je n'avais presque aucun souvenir de lui, je devais imaginer ses réactions. Je l'ai donc créé de toutes pièces, à partir d'une vieille photo que ma mère m'avait donnée. Je l'imaginais plus grand qu'il ne l'était, et, allez savoir pourquoi, habillé comme un cow-boy, jeans, santiags et chemises à carreaux. Un genre de Clint Eastwood moderne mais sans stetson. Il incarnait ainsi pour moi l'image de la force tranquille, rassurante, réconfortante, le genre d'homme que je m'étais promis de devenir plus tard. Je lui parlais souvent, à ce père imaginaire, je lui demandais des conseils et il me répondait avec cet accent du Sud qu'il n'avait vraisemblablement pas « *t'inquiète, fiston, ça va aller, t'es le meilleur.* » Ce père n'existait que dans ma tête, j'en étais bien conscient, et je ne voulais le partager avec personne, surtout pas avec ma mère qui m'aurait renvoyé une réalité qui n'aurait certainement pas cadré avec mes mirages. Ce père de western spaghetti me convenait très bien, il était toujours là quand j'avais besoin de lui, et ne m'a jamais autorisé à regretter de ne pas le serrer dans mes bras. « *Sois fort, Brad !* », c'est ce qu'il m'aurait dit. Je me suis construit comme j'ai pu, entre un père fictif et une mère aimante pour deux, qui a toujours cru en moi, qui s'est sacrifiée pour que je fasse « de brillantes études », comme elle disait. Je ne m'en suis pas trop mal sorti, finalement.

Pour Alice, il semble que cela ait été plus compliqué, avec son père en tout cas. Il commence à pleuvoir et Robert revient vers moi.

— Entrez, je vous offre une bière, me propose-t-il.

Je le suis dans l'escalier qui mène à l'appartement qu'il occupe, à côté de celui de sa fille, et dont la porte d'entrée est restée ouverte. À l'intérieur, je vois un bouquet de tulipes fanées depuis longtemps et je me demande si c'est Maxime qui le lui avait offert, avant... Je me dis que je devrais lui en offrir un nouveau avant de me souvenir qu'elle est en prison à présent. Comment va-t-elle ? Que vit-elle en ce moment ? A-t-elle mangé ? Va-t-elle réussir à dormir ? J'entre dans le studio et y découvre un blouson en cuir et une guitare posée dans un coin. L'apprenti les a certainement laissés là, en pensant qu'il reviendrait vite... Catherine est assise près de la fenêtre

et se lève en m’entendant. Ses yeux sont rouges et humides et son teint blafard.

— Madame Derennes, je suis désolé, Alice est...

— Je sais, je vous ai entendu expliquer la situation à mon mari, me répond-elle en me désignant la fenêtre entrouverte.

— Catherine, tu peux servir une bière à... Quel est votre nom, déjà ?

— Bradley.

— Ah oui, à Bradley. Je vais prendre une douche, ça me remettra les idées en place.

Il passe dans la pièce adjacente et l’eau se met à couler. Je crois entendre des sanglots à travers les gouttes qui s’écrasent au sol.

— Dites-moi, Bradley, existe-t-il une chance pour qu’Alice sorte de prison rapidement ?

— Elle pourrait être libérée sous caution, mais elle ne le souhaite pas. Je crois qu’elle met un point d’honneur à se débrouiller seule.

— Oh, ça m’énerve ! Mais au fond, ça ne m’étonne pas. Elle a toujours agi ainsi. Même quand elle aurait eu bien besoin de notre aide, elle s’en est passée.

— C’est-à-dire ?

— Oh, ça remonte à loin. Elle était au lycée, en première ou en terminale, je ne sais plus. Elle avait quitté la maison pour aller suivre ses études à Paris et partageait un studio avec l’une de ses amies, dans une résidence catholique tenue par des religieuses. On s’appelait régulièrement, au moins tous les deux jours, en cachette de son père, avec lequel elle ne voulait plus parler. Et puis, une semaine, je n’ai pas eu de ses nouvelles, malgré mes appels. La semaine suivante non plus. Un jour, elle m’a appelée en pleine nuit. Elle était en larmes et ne parvenait pas à s’exprimer. Elle répétait « *Maman... Je suis perdue... J’ai fait une grosse bêtise... Je ne sais plus* » et puis elle a raccroché. Vous imaginez dans quel état je me trouvais. Le lendemain, j’ai pris la voiture et je suis allée la voir à Paris. Élise, sa colocataire m’a dit qu’Alice était partie avant qu’elle ne se réveille et

qu'elle ne savait pas où elle pouvait être. Elle avait remarqué qu'Alice n'allait pas bien ces derniers jours, qu'elle était souvent fatiguée et préoccupée mais Elise ne savait pas pourquoi. Alice se confiait peu, d'une manière générale. Je l'ai assommée de questions, mais elle n'a pas pu m'en dire plus. Les sœurs non plus. Je me suis dit qu'elle était peut-être rentrée à la maison finalement et je suis retournée chez moi. Elle n'y était pas. Le lendemain, elle m'a appelée. Elle parlait d'une voix éteinte et triste, ça m'a marquée, ce n'était pas son genre. Elle m'a dit « *ne t'inquiète pas, je vais bien à présent, ça va aller. J'ai besoin de me reposer quelques jours chez une amie.* » Je n'en ai pas su davantage, malgré mon insistance. Et puis, elle est rentrée chez elle, sans prévenir, et la vie a continué comme avant. Elle a repris ses cours quelques semaines plus tard, et a recommencé à m'appeler toutes les semaines. Elle me donnait l'impression d'aller mieux, ne serait-ce qu'à travers le ton de sa voix. Mais j'ai senti que quelque chose était différent. Qu'il s'était passé un événement qui l'avait bouleversée, changée profondément... Mais c'est de l'histoire ancienne. Je me demande pourquoi je vous raconte tout cela ! Ça n'a rien à voir avec votre affaire...

— Vous m'expliquiez qu'Alice avait toujours voulu résoudre ses problèmes par elle-même. Avez-vous su ce qui s'était passé par la suite ?

— Non, jamais. J'ai bien essayé de lui en parler quelque temps plus tard, mais elle a fait mine de ne pas comprendre de quoi je parlais. En réalité, je n'ai pas vraiment insisté car depuis cet incident, elle avait effectivement changé, mais en mieux. Elle est devenue plus sérieuse dans ses études, plus mature d'une certaine façon. Et je ne m'en plaignais pas !

— Mais cet épisode vous a néanmoins marquée...

— Oui et je m'en souviens nettement car pendant ces quelques semaines, mon cœur de mère était... désemparé.

— Vous deviez être très inquiète ?

— Bien sûr, mais ce dont je me souviens surtout, c'est de ce sentiment étrange, incompréhensible, cette sensation de ne plus la connaître, de ne plus la reconnaître. Comme si celle que j'avais mise au monde n'était plus la même.

— Et votre mari, comment a-t-il réagi ?

Elle jette un regard à la porte de la salle de bains. La douche s'est tue. Elle me répond tout bas.

— Il ne l'a jamais su. Je lui ai simplement expliqué qu'elle était partie réviser au calme chez une amie.

— À votre avis, que s'est-il passé ?

— Au début, j'ai soupçonné un chagrin d'amour. Mais par la suite, connaissant ma fille, quelque chose me soufflait qu'il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus grave.

11 - Alice

Les premières lueurs du jour se lèvent enfin. Ou déjà. Je ne sais plus si je dois espérer que cette nuit sans fin se termine ou si je dois redouter la journée dans le néant qui s'avance à pas de loup. Hier soir, une sonnerie a retenti et la porte de ma cellule s'est ouverte toute seule. Ma voisine de chambrée s'est levée et a marqué un temps d'arrêt. Je lui tournais le dos, recroquevillée sur moi-même, sur ce que je devrais apprendre à considérer comme un lit. Elle a peut-être cru que je dormais, ou peut-être qu'elle s'en fichait. Elle est finalement sortie et j'ai entendu du bruit dans le couloir, des cris, des femmes qui s'apostrophaient, des rires. J'ai préféré rester là, seule, dans cette pièce effroyable qui me semblait tellement plus rassurante que l'extérieur. Je ne l'ai pas entendue revenir. J'ai dû m'assoupir un instant. J'ai pourtant l'impression d'avoir assisté à tous les déplacements que la lune projetait sur le sol, comme pour me rappeler sans cesse où je me trouvais.

J'entends ma « colocataire » remuer sur sa couchette, au-dessus de moi. Elle descend et sans que j'aie eu le temps de me retourner contre le mur, elle se campe devant moi.

— Allez, viens, c'est l'heure.

Elle a parlé d'une voix à la fois douce et autoritaire. Je n'ai pas le courage de m'y opposer. Je me lève et ressens chaque muscle contracté de mon corps se tordre. Elle me montre la sacoche qui m'a été remise à mon arrivée et que j'ai déposée sur le rebord de mon lit, sans même l'ouvrir. Je suppose que je dois la prendre avec moi. Elle pose une main sur mon épaule et je tressaille involontairement.

— Moi, c'est Ama, me dit-elle.

Son visage n'affiche pas de sourire, et je ne parviens pas à déceler ce qu'exprime son regard noir. Elle est plus grande que moi d'au moins vingt centimètres, ses formes sont voluptueuses et ses cheveux longs et crépus sont relevés en chignon.

— Et moi, Alice.

— Allons-y, Alice.

Elle appuie sur un bouton et la porte se déverrouille et s'ouvre. Quelques femmes vont et viennent dans les coursives. Je me souviens alors que nous nous trouvons sur une barge, qui s'élève visiblement sur plusieurs étages. Je me penche au-dessus de la balustrade. Un filet métallique est étendu sur tout l'espace séparant les niveaux. Ama est déjà loin devant. Je trotte pour la rattraper. Elle pousse une porte battante et une odeur de savon me saute au visage. En avançant dans la pièce, je croise trois femmes entièrement nues, face au miroir, qui discutent sans aucune gêne. Ama continue d'avancer dans une autre pièce pourvue d'une dizaine de cabines de douche, dont seulement trois sont équipées d'un rideau à demi déchiré. Elle accroche sa serviette sur un crochet et commence à se dévêtir. Je tourne pudiquement la tête mais partout d'autres femmes nues déambulent. Je rentre dans la seule douche qui possède un rideau encore disponible et me déshabille à l'intérieur. Je me rends alors compte que j'ai laissé ma trousse de toilette à l'extérieur. Je passe la serviette autour de ma poitrine mais elle est trop petite et ne cache pas tout ce que j'aimerais cacher. Tant pis, je me risque à faire quelques pas à l'extérieur et attrape brusquement ma trousse dont le contenu se déverse au sol. Je me penche pour le ramasser, sous le regard de deux jeunes femmes qui se moquent ouvertement de moi. De l'autre côté du rideau de douche, j'entends Ama émettre un petit bruit « tss tss ». Les filles s'arrêtent instantanément et s'éloignent. Je retourne dans ma cabine et essaie de régler la température de l'eau qui passe sans cesse du brûlant au glacé. Je la fais couler sur mes cheveux et sens mes larmes se mêler à l'eau froide.

— Allez, magne-toi ou on n'aura plus d'eau chaude !

Je ne sais pas qui a dit ça, mais ce n'est pas la voix d'Ama. Je ne sais pas non plus depuis quand je suis là mais je n'ai pas encore eu le temps de me savonner. Je coupe l'eau et me sèche hâtivement, craignant d'éveiller la colère de celle qui attend de l'autre côté du rideau. Ama se coiffe un peu plus loin et je la rejoins, en me faisant toute petite. Quand nous retournons dans notre cellule, elle s'habille en silence et je fais de même dans le coin opposé.

— Écoute-moi bien, Alice. Je ne sais pas pourquoi tu es là et je m'en fiche. Mais rien qu'en te regardant, on voit tout de suite que t'es fragile. Tu survivras pas ici si tu changes pas. La prison, c'est une jungle où les plus forts tapent sur les plus faibles. C'est la règle. Tu dois rien laisser paraître ici. Ni tes peurs, ni tes hésitations. Si on t'agresse, tu fais face, regarde l'autre dans les yeux et tu lui montres qu'il ne t'impressionne pas.

— Mais...

— Je sais, ça sera dur. Et ça l'a été pour nous toutes. Mais tu t'y feras. Si tu veux vivre.

Je repense alors à Max et je l'entends me murmurer à l'oreille « *Tu es plus forte que tu ne le penses* ».

— D'accord, je lui réponds en tâchant d'avoir une voix assurée.

— Hum... c'est un début. Essaie de m'imiter au début, tu comprendras vite comment ça marche. Et reste toujours près de moi, tu crains rien à mes côtés.

— Ah ?

— Oui, c'est comme ça. Bon, viens, on va manger.

Au moment où elle prononce ces mots, une sonnerie retentit dans le bâtiment. Nous sortons toutes les deux et je m'efforce d'afficher un air sûr de moi que je suis loin de ressentir.

Le réfectoire est une pièce immense dont les hublots laissent entrevoir le fleuve. Elle pourrait ressembler à n'importe quelle cafétéria mais celle-ci est surveillée par des gardiens maussades. J'observe Ama et je reproduis ses gestes : prendre un plateau, des couverts en plastique mou, choisir un yaourt, saisir l'assiette d'œufs brouillés que nous tend une femme en blouse beige, attendre pour se servir une tasse de café presque transparent. Ama a terminé et s'éloigne pour trouver une place disponible. Je continue à attendre mon tour pour le café, en m'accrochant à mon plateau et en gardant mes yeux rivés sur les œufs brouillés auxquels je trouve une couleur douteuse. Je sens alors un regard posé sur moi et relève la tête. Une femme aux cheveux rouges me toise en souriant.

— Salut ! me lance-t-elle en souriant aimablement.

Rassurée par sa gentillesse, je m'efforce de lui répondre avec un sourire.

— Bonjour.

— Bonjour qui ? me rétorque-t-elle alors avec une agressivité soudaine.

— Je... euh... Bonjour, madame ?

— Madame ? Eh, mais pour qui tu me prends pour m'appeler madame ? Une pute, c'est ça ? Hein ? enrage-t-elle en donnant un grand coup sur mon plateau qui s'écrase au sol en éclaboussant mes jambes d'œufs dégoulinants.

Je me baisse alors pour le ramasser et sens qu'elle me tire les cheveux en arrière. Je redresse la tête et me relève.

— Laissez-moi tranquille, lui dis-je, fermement.

— Ah ouais ? Sinon quoi ? ricane-t-elle.

— Tu l'as entendue, Jones, elle t'a demandé de la laisser tranquille. Va jouer ailleurs.

C'est Ama qui a prononcé ces mots dans mon dos alors que je ne l'avais pas vue se rapprocher. Son ton est implacable. La dénommée Jones soupire, hausse les épaules et s'éloigne, sous le regard blasé d'un gardien. Je me baisse à nouveau pour ramasser mon plateau. Seul le yaourt est intact. Ama me souffle quelques mots à l'oreille.

— Prends ton café et ton yaourt et viens t'asseoir. Tu pourras pas avoir une autre portion d'œufs brouillés.

Je m'exécute en tâchant de ne pas renverser ma tasse, malgré les tremblements de mes mains et de mes jambes. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je regarde mon breuvage et comprends que sa faible teneur en caféine ne me sera pas d'une grande aide cette fois-ci pour me calmer. Je m'assois à côté d'Ama et d'autres femmes qui ne font pas attention à moi et essaie d'avaler une gorgée de café, en fermant les yeux. Son odeur me renvoie à la boulangerie, à tous ces petits matins où je servais un vrai arabica, accompagné de croissants croustillants et délicieux, en plaisantant avec mes clients. Les larmes s'immiscent sous mes paupières et je les

refoule en inspirant longuement. Ce café est infect et je n'ai pas assez d'appétit pour le yaourt. Ama s'en aperçoit et, d'un mouvement du menton et d'un froncement de sourcils, m'intime l'ordre de le manger quand même. Je ne comprends pas bien mais je lui obéis docilement, réprimant ma nausée. Ama termine son petit-déjeuner sans se presser alors que je donnerais tout pour partir d'ici et retrouver notre cellule. Puis elle se lève et lance à la cantonade :

— Salut, les filles, à plus tard.

En sortant de la salle, nous ne reprenons pas le chemin des cellules mais grimpons quelques étages pour atteindre le pont supérieur. Deux terrains de baskets y ont été aménagés, ainsi qu'un parcours de marche. Ama l'emprunte et commence à accélérer le pas, au milieu des autres détenues. Je fais comme elle, aussi vite que je le peux avec mes jambes qui ne me portent que par miracle. Je la rejoins péniblement.

— Tu dois toujours manger tout ce qu'il y a sur ton plateau, m'avertit Ama, sinon, les jours suivants, tu ne pourras plus en avoir.

— D'accord, j'ai compris.

— Et cette folle de Jones, ne la laisse pas de te faire peur. Elle fait ça avec toutes les nouvelles pour les tester. Toi, ça va, tu t'en es plutôt bien sortie. Mais ne la laisse plus te toucher. Frappe-la.

Moi, frapper quelqu'un ? Je n'ai jamais frappé quiconque, à part peut-être au collège, quand cette peste de Nadine s'est moquée de ma meilleure amie, Sonia. Mais aujourd'hui, des adultes ne devraient pas se battre, non ? Pas dans la vraie vie. Mais ici, les règles sont différentes...

Nous continuons notre marche rapide sans parler. Ama salue toutes celles qu'elle croise, en les appelant par leur prénom. Elle connaît tout le monde ici, même les gardiens, et je me demande depuis quand elle est là. Elle semble appréciée et même respectée par ses codétenues. À chaque fois, elle prend la peine de me présenter en donnant mon prénom. La plupart des femmes m'ignorent mais certaines me souhaitent la bienvenue ou me demandent combien de temps je vais rester. Je n'en ai pas la moindre idée. Je sais qu'il s'agit d'une mesure préventive, jusqu'à mon éventuel procès mais je ne sais pas quand il aura lieu. Bradley pourra certainement m'en

dire plus. Quand nous retournons dans notre cellule, j'éprouve alors le besoin impérieux de me retrouver seule face à moi-même, pour pleurer, crier, réfléchir... mais je comprends qu'il n'y a aucun endroit dans cette prison qui permette de s'isoler et que la promiscuité sera dorénavant la règle. Même les toilettes communiquent entre eux ! J'avale un verre d'eau avant de m'allonger sur mon lit, la tête dans l'oreiller et essaie de pleurer en silence. Ama regarde par le hublot. Puis elle s'assoit à côté de moi.

— T'as rien à faire ici, hein ? me demande-t-elle.

Je me retourne vers elle.

— Non... Enfin, peut-être. Je ne sais pas.

— Tu sais pas quoi ? Si tu es coupable ou pas ?

Toute la question est là. Suis-je réellement coupable de coups et blessures ou du fait que Max soit dans le coma ? La réponse à l'une de ces questions est oui. Je mérite sans doute d'être punie pour cela...

— Ce n'est pas aussi simple...

— Ok, tu ne veux pas me le dire, pas de problème. Mais si t'es en préventive, pourquoi t'as pas réglé ta caution ? Tu pouvais pas ?

— Je... je ne voulais pas demander de l'aide. Je ne voulais pas être redevable. Je ne voulais pas être obligée de m'expliquer.

— Ah ouais, je vois le genre. Madame est une grande femme autonome et indépendante, qui ne veut rien devoir à personne.

Je la regarde attentivement pour savoir si elle se moque de moi ou pas. Elle éclate alors de rire.

— T'as tout faux, Blondie ! Mais j'étais comme toi, avant. Je voulais toujours me démerder toute seule, m'en sortir seule, sans rien demander à personne. Et c'est toute seule que j'ai buté mon mac. C'était lui ou moi, de toute façon, ajoute-t-elle d'un ton égal.

Elle s'interrompt un moment. Elle a donc tué un homme. C'est une criminelle. Je partage ma cellule avec une meurtrière... Un frisson remonte le long de mon dos.

— Mais des fois, je me dis que j'aurais pu faire autrement. J'aurais pu demander de l'aide. J'aurais pu éviter de me retrouver là, tu vois. Et toi aussi.

Je ne sais pas si elle a raison. Je ne sais pas si j'aurais pu faire autrement ou si quelqu'un aurait pu m'aider...

— Maintenant, je sais que dans la vie, on doit accepter l'aide des autres, reprend-elle. On peut rien faire tout seul, c'est comme ça. Et pour ça, faut oser demander. Rien de plus simple.

— On voit que tu ne connais pas mon père !

— Non, mais je suis sûre qu'il n'avait pas envie que sa fille dorme un jour en prison, pas vrai ? Et je suis sûre aussi, que quoi que tu aies fait pour en arriver là, il serait prêt à te pardonner.

Je baisse alors les yeux et me mords la lèvre pour ne pas lui répondre qu'en définitive, je crois que le problème vient de moi.

Je relève mon visage. Elle continue à me regarder avec son sourire en coin. Qui est-elle ? Une meurtrière ? Une femme qui n'a pas eu de chance ? Une personne qui me pousse dans mes retranchements et qui cherche à m'aider, malgré moi ?

12 - Bradley

La mère d'Alice m'a appelé ce matin. Elle veut aller rendre visite à sa fille et lui apporter quelques effets personnels. Elle m'a demandé si cela était autorisé et si j'acceptais de l'accompagner. J'avais prévu d'y aller, de toute façon. Quand nous étions au téléphone, quelqu'un a frappé à sa porte. C'était Léo, l'apprenti, qui est venu chercher son blouson. J'ai demandé à Catherine de lui passer le combiné.

— Bonjour monsieur Forestier, je suis Bradley Stevens, l'avocat d'Alice Laugier. J'aimerais vous parler dès que possible.

— Ah... Eh bien, si vous voulez. Mais vous savez, je n'étais pas là ce soir-là. Je ne pourrai certainement pas vous aider...

— Oui, je sais tout ça. Mais j'ai des questions à vous poser pour me permettre de mieux comprendre ma cliente, pour mieux la défendre. Vous comprenez ?

— Oui, bien sûr. Où voulez-vous me voir ?

— Disons au Third Rail Coffee sur Sullivan Street, d'ici quinze minutes.

— D'accord. À tout à l'heure.

Avant de raccrocher, j'ai donné rendez-vous à Catherine à quatorze heures pour aller voir Alice.

Je décide de partir à pied en passant par le Washington Square Park, sur Greenwich Avenue. J'ai toujours aimé entrer dans ce parc en passant sous l'arche, une sorte d'Arc de Triomphe miniature, et m'asseoir un instant sur un banc pour écouter les groupes de musiciens, regarder les acrobaties des danseurs ou admirer les dresseurs de serpents. Ce matin, il fait déjà chaud et le parc est parcouru de promeneurs. Une femme blonde, escarpins et tailleur strict, se promène avec un perroquet blanc sur l'épaule. Plus loin, un bouledogue français se dandine malgré le tutu rose et le serre-tête licorne dont ses maîtres l'ont affublé. J'imagine que ça aurait fait rire Alice qui m'a dit un jour qu'elle appréciait particulièrement la liberté de penser et d'agir des New Yorkais, leur désinvolture et leur sens de l'autodérision. Je prends

discrètement des photos avec mon smartphone. Peut-être appréciera-t-elle de les voir un jour ?

J'arrive au café et m'installe en terrasse. Léo arrive peu de temps après et scrute la terrasse. Je me lève et lui fais un signe. Il me rejoint et me serre la main. Une main un peu trop molle à mon goût.

— Bonjour Léo, merci d'être venu si rapidement.

— C'est normal. J'apprécie beaucoup Maxime et Alice et si je peux leur venir en aide, c'est avec plaisir.

— Bien. Je sais que vous avez quitté votre logement situé au-dessus de la boulangerie quand Maxime est entré à l'hôpital. Vous en avez trouvé un autre ?

— Oui, c'est ma petite amie, Lauren, qui m'héberge. Enfin, disons que nous sommes chez ses parents qui possèdent un grand appartement au nord de Central Park.

— Et vous avez retrouvé un travail ?

— Pas en rapport avec la boulangerie traditionnelle en tout cas. J'ai trouvé un job dans un fast-food, en attendant que Maxime revienne.

— Comment avez-vous été engagé par les Laugier ?

— J'ai été contacté par le directeur de mon ancienne école qui avait reçu l'offre d'emploi diffusée par Alice. Moi qui rêvais de venir travailler aux Etats-Unis, j'ai foncé sur l'occasion.

— Vous travaillez pour eux depuis combien de temps ?

— Bientôt deux ans.

— Vous vous êtes adapté facilement ?

— Oui, plutôt. J'ai progressé en anglais et j'ai pris quelques kilos à force de manger au Shake Shack, mais ça va.

Il éclate de rire. Ce jeune homme m'a l'air plutôt sympathique. Ce qui me dérange, c'est qu'il ne me regarde jamais dans les yeux. J'ai l'étrange impression qu'il ne me dit pas tout.

— Et quelles sont vos relations avec eux ?

— Celles d’employeurs-employés... et même un peu plus. Ils m’invitent souvent à manger le soir, ils me laissent emporter les invendus pour mon petit-déjeuner et m’ont même payé mon premier New York-Paris pour que je puisse rentrer en France à Noël. Ils sont vraiment cool avec moi.

— Oui, effectivement. Comment qualifieriez-vous les relations entre eux ?

Léo réfléchit un instant en mordillant la peau de son pouce, un tic qui semble récurrent à en juger par l’état de son doigt. Soudain, il semble beaucoup moins à l’aise.

— Je dirais qu’ils s’aiment vraiment et qu’ils sont très complices.

— C’est tout ?

— Comment ça ?

— Vous vivez à côté de chez eux et travaillez avec eux toute la journée, vous pouvez certainement m’en dire plus, non ?

— Ecoutez, je... enfin, ce sont mes employeurs et vous me posez des questions sur leur vie privée...

— Je comprends votre réserve. Mais si je veux avoir une chance de sortir Alice de prison, je dois vraiment tout savoir sur ses relations avec Maxime. Je suis certain qu’ils ne vous en voudront pas d’avoir cherché à les aider. D’ailleurs, ce que vous me direz restera entre nous, soyez-en sûr.

— D’accord. Mais je n’ai pas grand-chose à ajouter. Ils avaient des petites attentions l’un pour l’autre, elle venait souvent lui masser les épaules en fin de journée, elle lui apportait son coca et il lui gardait toujours des petits choux à la crème en réserve.

— Les avez-vous déjà entendus se disputer ?

— Heu... non. Pas vraiment. Ils se taquinaient, c’est tout.

— Vous ne les avez jamais entendus crier ? Elle, particulièrement ?

— Alice ? Non, jamais. Elle est... elle est parfois imprévisible, parfois passionnée, mais... Je veux dire, d’accord, ce n’est pas une sainte mais de

là à imaginer qu'elle ait frappé Max, c'est dément. Je n'y crois pas une seconde.

— Même dans un accès de passion ?

— Oui, dans ces cas-là, on ne se contrôle pas toujours, c'est vrai. Mais pas Alice. Elle en serait incapable.

— Que croyez-vous dans ce cas ?

— Je crois à... un braquage qui a mal tourné.

— Mais rien n'a été volé dans la boutique.

— Ou bien c'étaient des gars de la mafia qui venaient lui soutirer de l'argent en échange de sa tranquillité. Je n'en sais rien, moi ! Je n'y étais pas, ce soir-là.

— Oui, vous me l'avez déjà dit. Où étiez-vous d'ailleurs ?

— J'étais parti plus tôt pour rejoindre un pote.

— Vous pouvez me dire son nom ?

— Pourquoi, vous allez l'interroger, lui aussi ?

— Non, c'est juste au cas où la partie adverse nous poserait la question, au procès.

— Parce qu'il va y avoir un procès ?

— Oui, pour coups et blessures sur conjoint.

— Non ! Mais c'est dingue ! Enfin, Alice ne ferait jamais...

— Jamais quoi ?

— Jamais de mal à qui que ce soit... Et je devrai témoigner ?

— Oui, peut-être, nous verrons cela. Mais votre témoignage pourrait donner une image très positive d'Alice aux jurés.

— OK. Vous avez d'autres questions ?

— Non, Léo, je crois que c'est tout pour le moment.

— Dites, est-ce que je pourrais rendre visite à Alice en prison ? Ce serait possible ?

— Oui, bien sûr, je vais arranger ça. Quel jour voudriez-vous y aller ?

— Heu... je ne sais pas encore, ça dépend de mon job. Je vous rappelle pour vous le dire. Mais vous lui direz que... que je suis désolé pour elle... et pour Max, bien sûr. Et que si elle a besoin de moi, je suis là. Vous lui direz ?

— Comptez sur moi.

Il sort son portefeuille pour payer son soda et je lui fais signe que c'est pour moi. Pour la première fois depuis qu'il s'est assis, il me regarde un quart de seconde dans les yeux, avant de les détourner. Malgré cela, j'ai eu le temps d'y lire une pointe d'angoisse. Il ne sourit plus. Il mordille à nouveau son pouce, hoche la tête dans ma direction et s'éloigne à grandes enjambées. Je me rends alors compte qu'il ne m'a pas donné le nom de son « pote ».

Catherine m'attend devant la boulangerie, dans le petit parc juste en face. Elle ressemble beaucoup à sa fille, si ce n'est que ses cheveux sont plus foncés et ses pommettes plus saillantes. Elle me voit et me rejoint dans ma voiture. Elle me serre la main. La sienne est petite et froide dans la mienne. Elle esquisse un sourire mais je sens sa tension. Je suppose qu'elle n'a jamais rendu visite à quiconque en prison et qu'elle n'imaginait pas que sa première fois concernerait sa fille.

Je me gare sur le parking de la prison. Catherine est surprise de constater qu'il s'agit d'une barge. Elle me dit avec un petit rire que ça pourrait presque laisser penser qu'elle part en croisière mais je vois bien que le cœur n'y est pas. Nous nous présentons au poste de sécurité. Le policier nous demande nos papiers d'identité et étudie attentivement le passeport français de Catherine, en lui lançant des regards suspicieux. Une fois le contrôle terminé, il nous annonce que nous ne pouvons entrer au parloir que l'un après l'autre et que la durée de l'entretien total ne pourrait excéder vingt minutes. J'explique à Catherine que je n'en ai pas pour longtemps et qu'il vaut peut-être mieux que je passe en premier pour lui laisser un maximum de temps. Elle acquiesce en me serrant le bras.

Dix minutes plus tard, un gardien me conduit jusqu'à la salle des rencontres. Alice est déjà assise à l'une des tables. Je l'ai quittée hier mais il me semble que cela fait des mois. Sa tenue orange fait ressortir ses cernes bleus et ses boucles blondes ont perdu tout leur ressort. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la protéger mais au lieu de ça, je me contente d'une poignée de main professionnelle, si ce n'est qu'elle se prolonge un peu plus.

— Alice... comment allez-vous ?

— Je... C'est dur. Je ne pensais pas que ce serait aussi difficile. Combien de temps vais-je devoir rester ici ?

— Je ne peux pas encore vous le dire. Nous ne connaissons pas encore la date du procès. Ça peut prendre deux ou trois semaines. Peut-être plus.

— Plus ? Vous voulez dire plusieurs mois ?

— C'est possible. Les tribunaux sont surchargés. Mais je ne vous laisse pas tomber, rassurez-vous. Je vais retourner voir la police pour savoir où en est leur enquête concernant les attaques des commerçants du quartier. Et puis, je vais rencontrer les responsables de l'ambassade française pour faire accélérer les choses. Et il reste la solution de la caution qui vous permettrait de sortir tout de suite...

— Je sais. Mais pour l'instant, je crois que c'est quand même mieux ainsi.

— Vous êtes sûre ? La vie en prison peut être très violente et vous n'y êtes pas préparée, Alice. Je... je m'inquiète pour vous.

Elle m'adresse un pauvre sourire.

— C'est gentil, mais ça va aller. Je partage ma cellule avec une meurtrière.

— Quoi ? Mais ce n'est pas normal, vous ne devriez être pas placées dans les mêmes quartiers et...

— Elle est plutôt gentille, figurez-vous. Elle va m'aider.

— Alice, ce n'est pas sérieux !

— Bradley, je sais que vous essayez de me protéger, mais faites-moi confiance, je m'en sortirai.

— D'accord mais expliquez-moi ce que vous cherchez à prouver en restant ici alors que vous pourriez en sortir.

Elle baisse la tête et se tord les mains.

— Vous... vous contacterez l'ambassade rapidement ?

— Je les vois en fin de journée.

— Hum... Et Maxime ? Vous avez des nouvelles ?

— J'ai appelé l'hôpital tout à l'heure. Son état est stationnaire.

— Vous pouvez lui rendre visite, vous, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, pourquoi ?

— Eh bien, si je m'arrangeais pour vous appeler sur votre portable, vous pourriez... glisser le combiné contre son oreille et il pourrait m'entendre. Il doit se sentir si seul. Il doit croire que je l'ai abandonné.

— Oui, bien sûr. Je vais arranger ça, je lui réponds.

Je ressens alors une pointe de jalousie monter en moi. Mais aussi un élan de tendresse envers cette femme si désespérément amoureuse de son mari. Trop peut-être ?

— Oh, une dernière chose, Alice. J'ai rencontré Léo ce matin. Il m'a demandé de vous dire qu'il était désolé pour vous et que si vous aviez besoin de quoi que ce soit, il était là.

Un voile passe devant ses yeux et son menton se met à trembler imperceptiblement. La gentillesse de son apprenti semble la bouleverser au plus haut point.

13 - Alice

Bradley me sourit à nouveau.

— Votre mère est là, Alice. Je vais vous laisser avec elle.

— Et mon père ?

— Elle m’a dit qu’il était un peu souffrant aujourd’hui. Le décalage horaire sans doute.

— Oui, bien entendu...

Il saisit ma main et la garde un moment dans la sienne.

— On va s’en sortir Alice, croyez-moi. Vous pouvez m’appeler quand vous voulez, d’accord ? Vous en avez le droit, vous le savez ?

— Oui. Vous irez voir Max demain ?

— C’est promis et je vous le passerai. Vous pourrez lui parler mais ne lui dites rien de coquin, mon téléphone n’est pas habitué à entendre ce genre de choses.

Je lui souris malgré moi. Il fait tout ce qu’il peut pour me détendre, me rassurer. Je sais que je peux lui faire confiance. Jusqu’à un certain point, évidemment. Je ne peux pas tout lui dire. Ce serait dramatique.

Il se lève et m’adresse un petit signe de la main avant de sortir. Le gardien fait alors entrer ma mère.

— Bonjour, ma chérie ! me dit-elle en me serrant dans ses bras.

— Bonjour, maman.

Elle ne s’éternise pas et s’assoit.

— Je t’ai apporté quelques petites choses. Le monsieur de l’accueil a tout scruté dans les moindres détails et visiblement, c’est conforme aux directives, Dieu soit loué !

Ma mère fait comme si de rien n’était, aussi joviale qu’à son habitude. Elle ouvre son cabas et en sort deux paquets de biscuits, une petite trousse

de toilette contenant des crèmes, du déodorant, du parfum en stick et du baume à lèvres, quelques magazines, un livre que je n'ai pas encore lu – *Otage de ma mémoire* –, une boîte de mon thé préféré, un sachet de bonbons au miel et un vieux tee-shirt appartenant à Maxime. J'ai envie de pleurer. Ma mère me connaît tellement bien, elle sait mieux que moi ce qui peut me faire plaisir, même si nous vivons actuellement à plusieurs milliers de kilomètres l'une de l'autre.

— Merci, c'est très gentil. Et Papa ? Il ne voulait pas me voir ici, c'est ça ?

— Non, qu'est-ce que tu vas imaginer ? Mais il a besoin de temps pour s'y faire, il a toujours été long à la détente, tu le connais. Il se fait beaucoup de soucis pour toi, tu sais. Il va aller avec Bradley à l'ambassade...

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée...

— Mais si, je suis sûre que ça va aller. Ton père est un peu brusque et manque de souplesse, mais quand quelque chose lui tient à cœur, il fait tout pour l'obtenir. Mais dis-moi, comment ça se passe à l'intérieur ? me demande-t-elle en caressant mon bras.

Elle me sourit, mais son regard ne me trompe pas. C'est celui qu'elle avait quand la grippe me clouait au lit et que la fièvre persistait malgré les médicaments. C'est celui qu'elle avait quand j'ai quitté la maison pour aller étudier à Paris. C'est celui qu'elle avait quand elle est venue me voir après ce qu'elle a appelé mon burn-out... Celui d'une mère rongée par l'inquiétude et l'incapacité de venir en aide à sa fille. Celui que j'aurais pu avoir si j'avais fait d'autres choix... qui ne se représenteront sans doute plus. Mais, comme une mère que je ne serai jamais, je peux essayer de protéger celle qui compte le plus pour moi.

— Ça peut aller. Ça va aller. Ne t'en fais pas. Il faut que je m'y fasse, c'est tout.

— Et je suppose que tu n'acceptes toujours pas que nous payions ta caution ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je suis convaincue que je ne vais pas rester longtemps ici.

— Tu sais ce que j’en pense... C’est complètement absurde ! Mais je sais qu’il ne sert à rien d’insister avec toi. C’est ton choix. Mais tu n’as qu’un mot à dire pour que je sorte mon chéquier.

Je lui souris. Mais au fond de mon cœur, je pleure de devoir lui infliger toute cette douleur qu’elle tente de me cacher.

— Tu iras voir Max, maman ? Il a besoin de compagnie, lui aussi.

— Évidemment. Je vais demander à Bradley de me déposer à l’hôpital en repartant.

— Dis-lui que... je l’aime.

Ma mère reste encore quelques minutes jusqu’à ce qu’on nous indique que notre temps est écoulé. Je l’embrasse et la serre très fort dans mes bras en lui chuchotant « *pardonne-moi* », sous l’œil réprobateur du gardien. Puis je retourne dans ma cellule, en essayant de ne pas me perdre entre tous ces étages et ces coursives. Je sens des regards posés sur moi, même si je garde la tête baissée. Je ne vois que les pieds des personnes que je croise, les baskets et sandales des détenues, les chaussures noires des gardiens. Je me sens toujours aussi terrifiée dans cet endroit où je crains de faire un faux pas, où je crains pour ma sécurité, pour ma vie. Mais aussi, sans que je ne me l’explique, j’ai l’intuition que ma place est ici, pour l’instant en tout cas. Peut-être est-ce la raison de la disparition de mes tremblements depuis ce matin ?

Dans un couloir, je retrouve Ama qui discute avec une autre femme que je n’ai encore jamais vue.

— Alice, voici Shannon. Elle anime un atelier théâtre deux fois par semaine. Ça te brancherait d’y participer ?

— Hum... je ne sais pas, Ama. C’est gentil de me le proposer, mais je ne suis pas vraiment d’humeur, aujourd’hui, tu comprends ?

— Bien sûr, je comprends, mais ici, tu seras jamais d’humeur ! On est en prison, ma belle, pour un temps plus ou moins long. Alors on a deux solutions : soit on pleurniche toute la journée sur son sort, soit on se bouge les fesses pour améliorer les choses. La prison est autour de nous, mais pas

dans notre tête, OK ? On peut rester libre dans notre tête, avec notre imagination et notre volonté, si on le décide. On a toujours le choix, même ici. Avec le théâtre, tu peux sortir de ta cellule, oublier tout ça, et jouer à être qui tu veux pendant une heure. Après, c'est toi qui vois. Je veux pas te forcer.

Je laisse ses mots s'imprégner en moi. La prison est seulement autour de nous, mais nous restons libres. On a toujours le choix. On a toujours le choix. Je n'en suis pas si sûre. Mais je comprends ce qu'elle veut dire. Shannon intervient.

— Tu n'es pas obligée de participer, la première fois. Tu peux juste regarder, me dit-elle.

Je me demande ce qu'elle a pu faire pour être incarcérée. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession.

— Ok, je viens mais je ne participe pas.

Nous descendons deux étages et nous retrouvons dans une petite pièce sans ouverture qui sent le moisi. Quelques femmes discutent entre elles, assises sur des tabourets en plastique. Elles se retournent à notre arrivée et me dévisagent. Ama me présente et s'assoit à côté de moi. Shannon se place devant l'assemblée.

— Bon, aujourd'hui, Kelly est malade et Lucinda est au trou, on ne va pas pouvoir avancer dans les répétitions. Je vous propose donc de travailler sur l'expression de nos émotions. On va constituer deux groupes. Les quatre filles du dernier rang, vous vous installez au fond de la salle, et celles de devant viennent sur scène.

Ama se lève et me fait signe de la suivre.

— Mais, je ne veux pas participer, Ama.

— Je sais. Mais laisse-toi faire, Blondie. Ce sera plus fun que de nous regarder. Et puis, on peut faire cet exercice qu'à quatre.

Shannon nous demande de nous placer en carré et nous explique que celui-ci est divisé en quatre parties qui représentent quatre émotions - la peur, la tristesse, la colère et la joie - que nous devons exprimer l'une après

l'autre. Au bout d'une minute, Shannon claquera dans ses mains et nous devrons nous déplacer d'une case pour exprimer le sentiment suivant. Au lycée, notre professeur de théâtre nous a fait travailler nos émotions sur des textes, en improvisation, ou encore sur des chansons, mais jamais de cette façon et je me demande comment je vais pouvoir m'y prendre.

Je suis debout sur le carré de la peur. J'aurais préféré commencer par la joie, même si, à la réflexion j'aurais eu plus de mal à la ressentir en ce moment même... Je ferme les yeux et essaie d'oublier les femmes qui se trouvent à mes côtés et Shannon qui nous observe. L'émotion doit monter progressivement en nous. La peur... peur de ce qui va m'arriver... dans cette prison... et de l'après. Peur d'être condamnée. Peur de ne plus jamais entendre le rire de Max. Je me recroqueville sur moi-même, et resserre mes bras autour de mes jambes. J'entends un gémissement sortir de ma gorge. Je sens mon ventre se contracter, mes poils se hérissier sur mes bras, mon souffle s'accélérer.

— C'est bon, on tourne, nous annonce Shannon.

J'ouvre les yeux et essaie de revenir à la réalité. Sans un mot, nous nous déplaçons sur la case suivante de notre carré imaginaire. C'est la colère que je dois ressentir à présent. Pas si simple, j'essaie depuis des années de la refréner. Mais au bout de quelques secondes, je la sens remonter en moi, comme un volcan qui se réveille sans prévenir. Je ne devrais pas être ici, enfermée dans cette prison, loin de mon mari que je ne peux plus serrer dans mes bras. Je suis peut-être responsable de ce qui lui est arrivé mais pas coupable. Pas vraiment. Je suis en colère contre tous ceux qui sont les vrais coupables. Contre mon père qui ne m'a jamais comprise, et qui m'a poussée à quitter mon foyer, contre ma mère qui ne m'a pas retenue, malgré lui, malgré moi. Colère contre tous les autres, tous ceux qui m'ont fait du mal, sans s'en apercevoir, sans même le savoir. Et même, une colère contre Max qui m'abandonne au moment où j'ai le plus besoin de lui. À côté de moi, Ama, bienheureuse dans sa case de la joie, éclate d'un rire sonore, mais ça ne m'amuse pas. Pas du tout. J'ai l'impression qu'elle se moque de moi, et ma colère s'en trouve décuplée. Les yeux toujours fermés, dans un état second, je me jette sur la provenance de ces rires, sur Ama, et je la frappe en criant comme une démente. Je sens alors ses grands bras se refermer sur

moi et elle me berce, comme si je n'étais qu'une enfant. J'ouvre alors les yeux, surprise de me retrouver là.

— Je... qu'est-ce que ? balbutié-je.

— Tout va bien, Blondie, me répond-elle.

Je comprends alors ce qui vient de se passer. Toutes les autres femmes ont arrêté leur exercice et m'observent d'un air étrange. L'une d'elle se met à rire et une autre glousse. Elles doivent me prendre pour une folle. Je sens mes joues s'empourprer et mes jambes m'entraîner vers la sortie. Je cours jusqu'à ma cellule, en priant pour qu'Ama me laisse tranquille quelques minutes. Je ne peux pas lui parler, lui expliquer ce qui m'est passé par la tête. Je n'en ai aucune idée et j'ai trop honte.

Quand j'ouvre les yeux à nouveau, l'obscurité commence à envahir la pièce. Ama n'est toujours pas là. Le souvenir de ces dernières heures s'impose à moi. Je ne soupçonnais pas une colère aussi violente en moi. Mais maintenant que je l'ai laissée s'exprimer, je la sens moins puissante. Je me sens libérée. Et je laisse mes larmes laver ses dernières traces.

Plus tard, je rejoins le réfectoire pour le dîner. Je croise Ama qui m'adresse un clin d'œil et un sourire encourageant. Mes yeux sont encore rouges et gonflés mais ça m'est égal. J'ai compris que c'est le lot de chacune d'entre nous, de craquer par moments, même si nous essayons toutes de le cacher. Nous mangeons l'une en face de l'autre, en silence, à écouter les discussions animées des autres détenues.

L'une des femmes que j'ai croisée à l'atelier théâtre passe devant notre table, son plateau à la main. Elle me reconnaît et s'arrête devant moi, en restant de l'autre côté de la table.

— Tiens, mais c'est la Française hystérique, ma parole !

Je baisse le nez sur mon bol de soupe.

— Ferme-la, Cassie, fous le camp ! lui ordonne Ama, d'une voix implacable.

— Oh, c'est bon, Ama, arrête de la protéger ! C'est dans son pays pourri que mon grand-père est allé se faire tuer, alors faut pas qu'elle la ramène,

ok ? Et si elle est cinglée, j'ai le droit de le dire !

Ama se lève brusquement, saisit le cou de Cassie et la soulève imperceptiblement du sol. Son plateau tombe par terre.

— Dégage, maintenant. Et t'avise plus de l'emmerder, c'est bien clair ?

Elle la relâche sans ménagement. Cassie se frotte le cou en toussant et ramasse son plateau avant de s'éloigner. Je jette un œil au gardien. Il observe la scène sans sourciller. Ama se rassoit et finit sa soupe sans ajouter un mot. Je suis tellement troublée que je ne parviens plus à bouger. Je n'ai plus faim.

Plus tard, dans notre cellule, avant d'éteindre sa lumière, Ama se penche vers moi.

— La colère, c'est juste un signe. Ça nous montre ce qui ne va pas en nous, dans notre vie. Si quelque chose te met en colère, c'est souvent pour ton bien.

— Je ne crois pas, Ama, pas dans mon cas.

— Peut-être. Ou peut-être pas. T'as beaucoup de colère en toi, Blondie, contre toi. C'est pas bon. Elle va te ronger et te détruire. Et peut-être même détruire ceux que tu aimes.

Je la regarde avec un sourire. Comment peut-elle voir si clair en moi alors qu'elle ignore tout de ma vie ?

— Tu dois te pardonner. Le passé est le passé, OK ? Tu peux plus rien y faire ! Alors, regarde vers l'avenir et essaie de réparer tes erreurs, c'est tout ce qui compte.

— Oui, tu dois avoir raison, je vais y réfléchir... Ama... Je voulais te remercier, pour avoir pris ma défense... et pour tout le reste.

— Hum, c'est rien.

— Pour moi, c'est beaucoup. Je ne sais pas pourquoi tu fais ça mais... merci !

— Bonne nuit, Blondie, rétorque-t-elle en se retournant de l'autre côté, sans doute pour me faire comprendre qu'elle ne veut pas poursuivre cette

conversation.

Elle ne cesse de me surprendre. Comment cette femme, qui a tué un homme de sang-froid et qui serait capable d'étrangler une femme à mains nues, peut-elle être aussi bienveillante ?

Je m'allonge sur mon lit et éteins ma lampe de poche. Je repense à la théorie d'Ama sur la colère. La mienne ne m'apprend rien. Elle ne me sert à rien. J'essaie de l'observer sans la juger, sans la ressentir réellement. J'essaie de la comprendre. Je suis en colère car je me sens seule, incomprise et abandonnée de tous. Mais je réalise soudain, que celle qui m'a abandonnée, celle qui ne me comprend pas, celle qui s'est perdue en chemin, celle qui ne s'est jamais pardonné ses actes, c'est moi.

14 - Bradley

Je suis fou de rage ! Je n'en reviens toujours pas. Comment ont-ils pu me faire ça ?

Ce matin, Hugues Woolford, le grand patron du cabinet, nous a fait l'honneur de sa visite. Une visite improvisée dont il raffole. Il est arrivé sans saluer personne et a convoqué le staff en salle de briefing. Les associés ont commencé par lui présenter leurs dossiers en cours en mettant en avant les bénéfices que le cabinet pouvait en tirer, que ce soit en termes financiers ou d'image. Puis, suivant une pyramide hiérarchique immuable, ce fut au tour des avocats juniors, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas associés, même s'ils ont sept ans d'ancienneté, comme moi... Paul Smith, l'associé majoritaire, me fait miroiter une évolution depuis des mois et m'assure qu'il va en toucher deux mots à Woolford à la prochaine occasion. Je pensais que ce serait aujourd'hui...

Quand mon tour est arrivé, j'ai présenté le dossier Laugier, en expliquant les atouts dont nous disposions : l'absence de témoins, le casier vierge de la coupable présumée, les témoignages de respectabilité de son entourage et l'affaire des braqueurs du quartier qui n'était toujours pas élucidée. J'ai ensuite évoqué l'assurance vie d'un million de dollars et le témoignage du voisin sur les supposés accès de violence de ma cliente. Enfin, j'ai mis en avant les avantages de cette affaire pour notre cabinet. Il s'agit d'un cas impliquant deux Français sur notre sol et cela pouvait avoir des répercussions sur le plan diplomatique entre nos deux pays. Woolford m'a écouté sans m'interrompre puis m'a demandé pourquoi ma cliente était incarcérée et non libérée sous caution, comme c'était généralement le cas des clients de notre cabinet. J'ai alors expliqué que les capacités financières du couple étaient limitées, d'autant que la victime n'avait pas souscrit de mutuelle santé et que ses frais médicaux grevaient leur budget. J'ai également précisé que ma cliente n'avait pas voulu demander à ses parents de régler la caution à sa place. Woolford a froncé les sourcils et s'est gratté l'arête du nez. J'ai tout de suite su que la suite n'allait pas me plaire.

— Écoutez, Stevens, je ne le sens pas ce dossier. Elle ne me semble pas très nette, votre cliente. Et puis, vous connaissez les Français, vous savez comment ils sont, très impulsifs, très passionnels. Regardez leur homme politique, comment s'appelle-t-il déjà ? Ah oui, Strauss-Kahn, vous voyez où ça l'a mené, son tempérament de Français ? En prison, comme votre cliente !

Il a ri de bon cœur et l'assemblée l'a imité comme s'il avait dit la chose la plus drôle au monde. Pas moi.

— Non, sérieusement, Stevens, ça sent mauvais. Nos relations avec la France sont plutôt tendues ces derniers mois et je ne veux pas que nous nous retrouvions au milieu d'une affaire diplomatique, si le boulanger venait à rendre l'âme. Et puis, je ne suis pas sûr qu'elle puisse vous payer. Laissez tomber, ça vaut mieux.

— La laisser tomber, comme ça, en plein milieu, alors qu'elle n'a personne ici pour l'aider ?

— Ça, ce n'est vraiment pas notre problème. Prétendez un surcroît de travail. D'ailleurs, vous pourriez vous occuper du cas Dixon à la place, et ça, c'est du solide. Du genre à faire passer un junior au stade d'associé. Voyez ce que je veux dire, Stevens ?

J'ai ouvert la bouche pour rétorquer que cette façon de faire ne serait ni honnête, ni déontologique quand je croise le regard réprobateur de Paul.

— Je... Oui, c'est très clair, monsieur Woolford.

— Appelez-moi Hugues, Bradley.

La réunion terminée, j'ai foncé dans le bureau de Paul pour y déverser ma colère et mon humiliation d'avoir été ainsi dévalorisé et manipulé par cet homme.

— Écoute, Brad. Woolford a raison. Cette affaire ne peut nous apporter que des emmerdements. Tu perds ton temps. Et puis, tu m'as bassiné pendant des semaines avec tes désirs d'évolution et maintenant que le boss te le propose, tu joues à la mijaurée qui crie son indignation parce qu'on lui demande de prendre une plus grosse affaire. C'est un cabinet d'avocat, ici, Brad, pas l'Armée du Salut. Mais enfin, reviens sur Terre ! Quand tu es

arrivé ici, tu avais les dents qui rayaient le parquet et maintenant... Qu'est-ce qui t'arrive, enfin ? Tu veux te taper ta frenchie ou quoi ? Remarque, il paraît qu'elles sont plutôt...

Il n'a pas eu le temps de finir sa phrase, je suis sorti en claquant la porte, faisant ainsi trembler toutes les cloisons du cabinet. C'était ça ou je lui en collais une. J'avais déjà eu du mal à me contenir face à Woolford, mais là, devant ce petit con prétentieux de Smith, je n'ai pas pu garder mon sang-froid.

Au lieu de retourner dans mon bureau, je suis passé devant Connie, ma secrétaire, et lui ai annoncé que je serais absent pour le reste de la journée. Je suis sorti du cabinet comme si j'avais le diable aux fesses, ce qui n'était sans doute pas loin de la vérité. J'ai remonté la V^e avenue, en bousculant les masses de touristes qui bavaient devant les vitrines des boutiques de luxe, une glace à la main, je suis descendu du trottoir pour avancer plus vite et j'ai manqué de me faire renverser par une ambulance qui déboulait en contresens, je me suis alors mis à courir et les gens se sont écartés sur mon passage. Je suis arrivé sur Columbus Circle et j'ai traversé la grande avenue, toujours en courant, sans me soucier du regard des gens qui devaient se demander quelles raisons pouvaient pousser un homme en costume Armani à cavalier ainsi. Je suis entré dans Central Park et petit à petit, j'ai emprunté volontairement les allées de plus en plus étroites, celles qui n'apparaissent pas sur les plans officiels du parc, celles où j'aime me perdre. J'ai ralenti le pas. Mon banc était là, tout seul parmi les écureuils et les châtaigniers. J'ai toujours aimé cet endroit dissimulé d'où je peux voir les autres sans qu'ils sachent que je les observe.

À présent, mon cœur tambourine dans ma poitrine, comme les mots de Smith dans ma tête. « *Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu veux te taper ta frenchie ou quoi ?* » Ce mec est répugnant. Je le savais borné mais pas aussi vulgaire. Est-ce qu'il a toujours été aussi crétin ou est-ce qu'il l'est devenu en passant associé ? Si c'est le cas, je crois que je préfère rester junior. D'ailleurs, la perspective de devenir associé n'a soudain plus beaucoup de sens à mes yeux. Moi, non plus, je ne sais pas ce qui m'arrive... La seule chose que je sache, c'est que je ne peux pas laisser tomber Alice. Je ne peux pas et je ne le veux pas. Quelles que soient les conséquences. Je tente de me

calmer et de reprendre mon souffle. Une idée s'impose à moi. Une idée que j'aurais eu beaucoup de mal à cautionner si un ami me l'avait soumise, mais c'est la seule qui me convienne.

Je prends un mouchoir dans ma poche et essuie mon front. Quand je me relève, ma décision est prise.

Un peu plus tard, je dépose les parents d'Alice devant l'entrée de l'hôpital et je pars garer ma voiture un peu plus loin. Quand j'arrive à l'étage des soins intensifs, je ne les vois pas et je suppose qu'ils sont déjà dans la chambre de Maxime. J'ouvre la porte et découvre une femme brune aux yeux noirs assise à côté du lit. En me voyant, elle se lève précipitamment et s'approche de la porte.

— Oh, excusez-moi, lui dis-je, je ne savais pas que monsieur Laugier avait de la visite. Je vais vous laisser...

— Non... je... je me suis trompée de chambre. Pardon, bredouille-t-elle avant de sortir précipitamment.

Cette femme, j'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part mais je ne parviens pas à me rappeler où. Peut-être a-t-elle un proche dans cet hôpital ? Les parents d'Alice entrent dans la chambre. Ils discutaient avec le docteur de Maxime et celui-ci ne s'est pas montré optimiste. Il leur a expliqué que lorsqu'un coma se prolongeait au-delà de deux semaines, les chances que le patient en sorte spontanément étaient de plus en plus minces. La mère d'Alice a les yeux rouges. Elle doit s'inquiéter autant de l'évolution de l'état de son gendre que des conséquences que cela pourrait avoir sur le sort de sa fille. Elle s'assoit à côté du lit et prend sa main dans la sienne. Maxime a bien changé depuis la dernière fois que je suis venu le voir. J'ai même du mal à reconnaître l'homme souriant et au visage poupon qui me proposait parfois de goûter à l'une de ses créations. Ses joues se sont creusées et son teint est particulièrement cireux. Des tuyaux lui sortent du nez et de la bouche et le relient à un respirateur artificiel. Catherine m'indique que le médecin l'a branché ce matin car son rythme cardiaque était devenu irrégulier. Sa voix tremble et elle détourne le regard. Son mari reste en retrait, debout devant la fenêtre, comme si la situation ne le

concernait pas. Pourtant, à le voir tourner et retourner sa gourmette sur son poignet, sa tension est palpable.

— Je vais rester avec lui, nous annonce Catherine au bout d'un moment de silence écrasant. Vous devriez aller à l'ambassade, tous les deux, vous y serez plus utiles.

Je sors de la chambre avec Robert Derennes et nous nous rendons à pied à l'ambassade de France, située à cinq cents mètres du Lenox Hospital, le long de Central Park. Le consul nous reçoit assez rapidement. Dès le début de l'entretien, Robert, qui était resté muet toute la matinée, s'est écrié que c'était scandaleux que sa fille soit incarcérée alors même qu'il n'y avait pas eu de procès, que c'était du racisme anti-Français, qu'il allait faire intervenir ses relations et avertir la presse de tels agissements. Le consul l'a laissé vociférer jusqu'à ce qu'il ait épuisé son lot de récriminations et s'est ensuite adressé à moi pour que je lui explique les éléments du dossier. Il a pris des notes, en intimant à monsieur Derennes de rester silencieux d'un simple regard. Il m'a posé beaucoup de questions, notamment sur l'assurance vie contractée par monsieur Laugier. Il a eu du mal à comprendre pourquoi Alice ne voulait que sa caution soit payée. Il a même laissé entendre que cela pouvait laisser croire à sa culpabilité. Nous avons tenté de lui expliquer ses raisons mais nous ne les comprenions pas vraiment nous-mêmes. Il a ensuite conclu l'entretien en nous avouant que ce ne serait pas simple mais qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire pour accélérer sa libération en attendant son procès.

Une heure plus tard, je gare ma voiture devant *La Baguette enchantée*. Je remarque immédiatement qu'un tag a été peint sur la vitrine « The French killer ». Robert Derennes en descend le premier, allume rageusement une cigarette et sort un mouchoir de sa poche pour effacer l'inscription. En vain. Catherine reste un moment assise à mes côtés.

— Je n'en peux plus Bradley, c'est trop dur. J'ai tellement peur pour ma fille. Que risque-t-elle si Maxime... enfin s'il...

— S'il ne se réveille pas ? Tout dépend de la décision des jurés. S'ils estiment qu'il s'agissait d'un acte volontaire ou pas. Cela peut aller de dix

ans de prison à... perpétuité, dans le pire des scénarios. Mais cette sentence est rarement prononcée.

— Et vous, que croyez-vous ? La croyez-vous coupable ou innocente ?

C'est étrange. Elle me pose la même question que son mari. Comme si tous les deux doutaient de son innocence. Sa question me met mal à l'aise. J'avoue que si j'ai d'abord cru en elle, il m'est parfois arrivé de douter. Mais au fond de moi, je ne peux l'imaginer fracasser le crâne de son mari.

— Je crois qu'elle est innocente, madame Derennes. Mais je crois aussi qu'elle nous cache quelque chose.

En rentrant chez moi, ce soir-là, je me sens mal à l'aise, comme si je n'avais pas fait ce qu'il fallait. Je rallume mon téléphone. Paul Smith a essayé de me joindre six fois. Je n'ai pas envie de le rappeler, de lui parler. Pas ce soir. Je l'éteins et le jette sur mon canapé. C'est alors que je me souviens que j'avais promis à Alice de l'appeler quand je serais auprès de Max pour qu'elle puisse lui parler, lui faire entendre le son de sa voix, ses mots d'amour. Et j'ai oublié. Un simple oubli qui a dû ruiner sa journée. Ou un acte manqué ? Je trouverais bien une excuse...

— Il y a deux théories pour argumenter avec une femme ; aucune ne marche.

— Oh, c'est bon, ferme-la, papa !

15 - Maxime

Ça passe du gris au noir, parfois un peu de rouge. Mais le rouge fait mal, alors je repars me cacher en moi-même.

Je ne sais pas où je suis, ni pourquoi j'y suis. Mais je sais que je ne suis pas chez moi. Ce n'est pas mon environnement. Pas les mêmes bruits, pas les mêmes odeurs. Je suis ailleurs, dans un endroit complètement inconnu et angoissant. Je sens parfois des présences, une vague sensation de toucher quelque part sur mon corps, un murmure trop ténu pour que je puisse en comprendre le sens. Et puis plus rien. Le gris, le noir et le rouge.

Quand le noir s'installe, je fais en sorte de le dissiper, il me fait trop peur, il ressemble trop à la couleur de la mort. Alors, j'essaie de le remplacer par autre chose, par des images, des souvenirs. J'y arrive parfois, mais je ne parviens pas à ne sélectionner que les bons.

Orphelinat de Créteil. Je suis couché dans mon lit avec Philéas, mon doudou, bien caché sous la couverture trop légère. J'ai froid. Un peu faim aussi. Mais surtout j'ai peur. Est-ce qu'il dort ? Je n'entends pas son ronflement habituel alors que je reconnais les respirations de tous ceux qui m'entourent. Que fait-il ? Et s'il revenait, ce soir encore ? Personne ne m'entendrait. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Avant, il m'embêtait en pleine journée, me forçant à lui donner mon assiette et à prétexter que je n'avais plus faim, il s'amusait à pisser dans mon lit quand je me lavais pour faire croire aux autres que j'avais sali mes draps, il leur disait que je leur piquais leurs affaires, il me tabassait derrière le réfectoire en faisant attention à ne pas me faire saigner du nez pour que ça ne se voie pas. Jusque-là, ça allait, j'avais pris l'habitude. Je n'ai jamais rien dit à personne, je ne suis pas une balance. Mais on l'a vu me frapper, une fois. Il s'est pris trois jours d'isolement. Bien fait pour lui. Il m'a laissé tranquille une semaine après ça. Jusqu'à hier où il a attendu que tout le monde s'endorme pour venir me casser la gueule, en me collant mon oreiller sur la tête pour qu'on ne m'entende pas. Je n'ai rien pu faire. En même temps, il doit faire dix kilos et 20 centimètres de plus que moi. Je ne sais plus quoi faire... Peut-être devrais-je sauter par la fenêtre de la salle polyvalente, mais je ne suis pas

sûr qu'elle soit assez haute pour que j'en meure. J'entends quelqu'un bouger dans son lit. Je retiens ma respiration. Et glisse Philéas sous mon pyjama, sans faire le moindre bruit. Je ferme les yeux très fort, espérant qu'on me croie endormi. Mon lit se met à vibrer. Quelqu'un donne des coups sur les pieds de mon lit.

— Tu dors, Maximette ?

Mon cœur s'arrête de battre. Une main énorme s'abat sur mon épaule, me faisant tomber à moitié par terre. Je me redresse en vitesse, espérant... je ne sais quoi. En finir au plus vite sans doute. Il me fait face de toute sa taille. La faible lueur de la pièce n'éclaire pas son visage mais je discerne l'éclat de ses dents et de ses yeux de fous. Je sens alors quelque chose glisser sur mes pieds. Quelque chose de doux. Philéas. Je me baisse pour le ramasser mais je suis moins rapide que lui. Il l'attrape et ricane.

— C'est quoi, ça, ma chérie ? me chuchote-t-il à l'oreille. Ton doudou ? À ton âge ? T'es vraiment qu'une fiotte, ma parole. À ton âge, voilà ce qu'on devrait faire !

Il écarte l'élastique de son pantalon de pyjama et tout doucement, sans me lâcher du regard, introduit Philéas à l'intérieur, contre son sexe, et se met à se caresser en poussant de petits gémissements.

Je saute alors sur mon lit et me jette littéralement sur lui, enserrant son cou entre mes bras, le plus fort possible.

— Salaud, lâche-le tout de suite ! Tu m'entends, gros pervers !

Il tombe sur le sol et je récupère Philéas que je glisse sous mon oreiller, tout en continuant à le frapper, dans le noir, sans savoir ce que je touche avec mes pieds et mes poings.

Mes cris réveillent les enfants et le veilleur de nuit qui allume la lumière. Tout le monde me voit alors déchaîné sur celui qui me pourrit la vie depuis si longtemps. Du sang coule de son nez et de sa bouche et il peine à reprendre son souffle.

Là encore, je n'ai rien dit, je ne suis pas une balance. On m'a mis à l'isolement pendant trois jours. Avec Philéas caché sous mes vêtements.

Mon vieux doudou qui part en lambeau. Le seul objet que ma vraie mère m'ait laissé avant de m'abandonner.

Quand je suis ressorti, j'ai compris la leçon. Ici, c'était la loi du plus fort qui maintenait en vie. J'ai jeté Philéas à la poubelle et je suis devenu un petit dur, plein de violence et d'agressivité pour cacher celui qui se terrait à l'intérieur de moi.

Une étrange sensation, un souffle, quelqu'un qui pleure.

Ma mère. Annie. Elle me regarde en souriant. J'ai fait un trou dans la porte du couloir avec mon poing, de colère. Je pensais qu'elle en aurait assez, qu'elle comprendrait qu'elle et moi, ça ne pourrait jamais coller. Je me pointe devant elle, avec mon air de caïd, fier de ma connerie, prêt à entendre sa colère, ses blâmes, son rejet. Je n'attends que ça. Mais Annie s'approche de moi, tout doucement, en me parlant calmement. Elle pose sa main sur mon bras.

— Je ressens ce que tu ressens, Maxime. Ce n'est pas de la colère, mon grand. C'est de la tristesse, de la peur, de l'angoisse même. Un trou dans une porte, ça se rebouche. Ce n'est pas grave. Mais un trou comme celui que je ressens dans ton cœur, ça ne se répare pas comme ça, il faut du temps et de l'amour.

— De l'amour ? M'en fous, moi...

Elle m'attire contre elle. Je veux me dégager, elle resserre son étreinte. Je me débats, je crie, je l'insulte, je suis rouge de colère. Elle me serre dans ses bras, de toutes ses forces. Mes larmes débordent. Je ne comprends rien. C'est trop bizarre ici. Je n'ai plus de repères. Je veux repartir, retrouver mes marques. Retrouver mon univers, froid et dur, celui auquel je me suis habitué ces cinq dernières années.

— Vas-y, pleure, crie, fais ce que tu veux. Ça ne changera rien, Maxime. Nous t'avons choisi pour être notre fils et nous t'aimons comme notre fils. Quoi que tu dises ou que tu fasses. Nous serons toujours là pour toi.

Mes pleurs de rage se tarissent pour laisser la place à des sanglots de souffrance, de détresse et, quelque part, de soulagement. Alors, je lâche prise, et m'abandonne moi-même à la douceur de celle qui ne m'a pas donné la vie mais qui m'a appris à l'aimer. Ça compte double.

Des pas. Du gris. Une pression sur ma main. Un parfum d'homme. Des pas. Qui est-ce ? Une drôle d'impression. Un doute. Une incompréhension.

C'est l'été. Alice monte sur l'escalier pour accrocher des ampoules colorées dans les arbres. Léo la rejoint. Il est tellement grand qu'il peut les installer juste en levant les bras. Ça fait rire Alice. Je les rejoins pour leur donner un coup de main. Alice lui demande s'il a des projets pour le week-end. Non, il n'a rien prévu. Il va sans doute aller au cinéma ou se promener. Elle lui dit qu'il devrait se trouver une copine. Il rigole, dit que ça ne l'intéresse pas. Pas pour le moment. Il est particulier, quand même. Un peu timide, un peu taciturne, parfois. Voire tourmenté. Je ne parviens pas toujours à le cerner mais j'ai comme l'impression qu'il en a bavé lui aussi dans sa jeunesse... J'ai envie de l'aider, de le soutenir.

— On pourrait aller se faire une partie de basket, si tu veux ? lui dis-je.

— Oui, pourquoi pas. Ce serait sympa.

Alice rentre pour chercher des fanions et nous discutons avec Léo de la commande qu'un restaurateur vient de nous passer. Alice revient avec son panier rempli de bouts de tissus multicolores en chantant des paroles très approximatives de la Lambada. En arrivant à ma hauteur, elle tend le panier à Léo et m'embarque dans une danse chaloupée, comme ça, en pleine rue. Je tourne avec elle, collée contre moi, et surprends un regard que je ne parviens pas à interpréter. Celui de Léo. Ses yeux bleus ne sourient pas, malgré son sourire. Ils ne me regardent pas. Ils sont fixés sur Alice qui virevolte, insouciant, dans sa petite robe rouge. Et ils ne s'en détachent que quand elle rentre à nouveau dans la boulangerie pour aller nous chercher des sodas.

Une main sur la mienne. Douce. Un parfum capiteux. Du gris, du rouge. Ça fait mal. Je veux repartir dans le noir. Mais la main insiste. Elle me parle, de très loin. Je ne l'entends pas. Le son est couvert par des bourdonnements.

Et puis des images arrivent enfin. Alice. Ses absences, ses sautes d'humeur, ses crises de larmes, ses angoisses qu'elle essaie de me cacher ou de minimiser, les mettant sur le compte de ses migraines ou de ses crises de spasmophilie. Les expressions que trahit son visage. Les non-dits, les secrets.

Et une phrase, au milieu de ce brouillard.

— Méfie-toi d'elle, Maxime.

Un bruit, la main douce qui s'en va, des voix, des pas. Et puis le noir.

16 - Alice

Je marche dans la nuit, au milieu des canaux et des nappes de brumes qui recouvrent le sol. Il fait froid et je resserre ma cape autour de moi. Mon loup restreint mon champ de vision mais je ne peux pas l'ôter. Je scrute le moindre recoin, la moindre pénombre d'une porte cochère, et arpente ce dédale de ruelles de plus en plus étroites, de plus en plus vite. Il n'est pas là, il n'est nulle part. Je crie son nom mais seul le silence me répond. Je suis seule dans ce quartier que la foule a déserté. Où peut-il être ? Pourquoi ne me répond-il pas ? Je cours dans une obscurité totale et mon pied heurte quelque chose. Je tombe lourdement par terre et me relève pour tenter de voir ce qui m'a fait trébucher. La lune sort de sa cachette nuageuse à cet instant précis. Je distingue une jambe, inerte, allongée sur les pavés luisants d'humidité. Je remonte le long de ce corps d'homme inanimé et découvre un visage dissimulé derrière un masque vénitien. J'approche une main tremblante et le soulève délicatement. Son visage est d'un blanc laiteux et sa joue est striée d'une larme de sang. Mes doigts caressent sa bouche et je m'approche pour glisser quelques mots dans son oreille : « *Pardonne-moi, Max* ». Il ouvre alors les yeux, brutalement, et me regarde fixement. « *Max, tu es là, enfin ! Je pensais t'avoir perdu...* » Il repousse ma main. « *Qui êtes-vous ?* » Il se redresse tout à fait et replace son masque sur son visage, avant de s'éloigner dans les ténèbres.

— Maaaaaax ! Maaax !

— Eh oh, Blondie, tout doux. Tout va bien. Réveille-toi.

J'ouvre les yeux. Ama est devant moi et me regarde avec une expression que je ne parviens pas à déchiffrer. L'aurai-je réveillée ?

— Un mauvais rêve, c'est ça ? me demande-t-elle.

— Oui, je suppose... Même s'il ressemblait étrangement à la réalité. Mais ça va mieux.

Je n'ai pas envie de lui en dire plus. Pas encore. Je n'ai pas envie de lui raconter que je suis déjà allée à Venise avec Max. Que nous adorions nous y promener en pleine nuit, quand la ville endormie n'offrait ses décors

somptueux qu'à nous. Que nous nous amusions à essayer les masques vénitiens les plus extravagants et à mimer les personnages de la commedia dell'arte qu'ils représentaient. Que nous y avons passé des journées merveilleuses et des nuits éblouissantes. Et que je ne comprends pas que cette ville féerique puisse accueillir l'un des pires cauchemars que je puisse imaginer.

Comment réagirais-je si Max sortait de son coma en ayant oublié qui je suis ? Ou qui il est. Je sais que cela peut arriver dans certains cas de traumatismes crâniens. Je ne crois pas que je m'en remettrais, que je me le pardonnerais. Mais au moins, il serait vivant, à mes côtés, et je l'aiderais de toutes mes forces à retrouver la mémoire et sa vie d'avant. Je le verrais sourire à nouveau et peut-être même rire, je fondrais de plaisir quand ses mains s'égareraient sur mon corps, je frémirais en entendant sa voix dans le creux de mon oreille, je goûterais chaque centimètre de sa peau sucrée, en m'enivrant de son parfum...

— Tu devrais aller te doucher, Blondie. J'y suis déjà allée.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ?

— Pour une fois que tu dormais...

Je prends mes affaires de toilette et me dirige dans la salle de bains collective. C'est ma cinquième douche ici mais je ne m'habitue toujours pas à me dénuder devant les autres femmes. Je m'exécute le plus rapidement possible et me cache derrière le rideau bringuebalant. L'eau n'est déjà plus très chaude mais elle me réconforte. J'ouvre la bouteille de gel douche à la lavande que ma mère m'a rapportée, je me savonne et je laisse couler l'eau quelques instants sur ma tête, tout en sachant que je ne dois pas m'éterniser si je ne veux pas m'attirer de reproches. En fermant les yeux, je pourrais presque me croire chez moi, dans ma salle de bains. Dire que je pourrais y être si j'acceptais que mes parents paient ma caution... Mais ce serait trop difficile. Ils me poseraient trop de questions, ils s'inquiéteraient pour moi, ils me rendraient folle, malgré leurs bonnes intentions. Ici, je suis préservée de tout ça, d'une certaine façon, même si la pression que j'y découvre est toute autre.

Je coupe le robinet et me sèche dans ma serviette humide qui ne parvient pas à sécher correctement dans ma cellule. Je m'approche du miroir embué et passe une main à la surface pour voir mon reflet. J'ai du mal à me reconnaître. J'ai une tête à faire peur et je crois que j'ai perdu du poids, ce qui ne serait pas étonnant vu le peu d'aliments que j'arrive à ingurgiter. Seulement cinq jours et je ressemble déjà à un zombie. Max ne me reconnaîtrait sans doute pas et me demanderait sans doute qui je suis. Comme dans mon rêve...

— Alors, la Frenchie, tu fais plus ta maligne, toute seule, hein ?

Je me retourne sur Cassie, complètement nue devant moi, un peigne à la main. Elle l'approche de mon visage et je distingue une lame de rasoir fixée sur celui-ci.

— Tu sais pas parler, la Frenchie ?

— Écoute Cassie, je... je ne cherche pas la bagarre. Laisse-moi tranquille, OK ?

— Oh, écoutez-moi cette petite bourgeoise. Je ne cherche pas la bagarre, comme c'est mignon. Je ne cherche pas la bagarre, je veux juste te massacrer !

Les autres femmes se regroupent autour de nous et forment un cercle vociférant. Certaines lui crient de me saigner et d'autres de me fracasser le crâne. Cassie s'approche et attrape mes cheveux qu'elle tire violemment en arrière. Je cherche à lui faire lâcher prise mais elle est trop forte. Elle a un regard de démente qui s'envenime à mesure que les cris des détenues s'intensifient. J'aimerais parler, hurler, mais aucun son ne sort de ma bouche. Mes mains se mettent à trembler et je sens la serviette qui enserrait ma poitrine tomber le long de mes jambes. Ma vue commence à se troubler mais je parviens quand même à voir le peigne s'approcher beaucoup trop près de ma joue. Et puis plus rien.

Quand j'ouvre les yeux à nouveau, un affreux mal de tête m'assaille et brouille ma vue. Je ne reconnais pas la pièce où je suis allongée, dans un lit en fer qui grince quand je bouge. Je suis seule. Je place ma main sur mon front pour calmer la douleur et mes doigts frôlent un tissu rugueux. Un large pansement derrière lequel je sens une plaie sensible. Je préfère garder les yeux fermés pour ne plus voir la lumière qui jaillit des néons. Au bout de quelques minutes, j'entends une porte s'ouvrir et des pas venir dans ma direction, puis s'arrêter à côté de mon lit. J'ai peur sans même savoir pourquoi. La dernière image qui remonte à ma mémoire est celle de Cassie qui s'approche de moi dans la salle de bains. Et si c'était elle qui revenait pour me faire la peau ? N'y tenant plus je rouvre les yeux, et découvre une petite femme à la peau noire d'un certain âge, en blouse blanche.

— Ah, je savais bien que tu étais réveillée. Je l'ai remarqué à ta respiration saccadée. C'est qu'on ne la fait pas, à la vieille Molly. Et puis, tu n'es pas la première à me faire le coup, tu sais... Comment te sens-tu ?

— Hum... j'ai mal à la tête.

— Ah, ce n'est pas étonnant ! Avec la blessure sur ton front et les trois points de suture que j'ai dû faire pour la refermer, tu dois certainement le sentir. D'autant que je n'ai plus d'anesthésique. Heureusement que tu étais dans les vapes pendant l'intervention. Je vais quand même te donner un antalgique, il m'en reste quelques-uns.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

— Tu ne t'en souviens pas ? Je ne peux pas te le dire non plus, on t'a retrouvée par terre, inconsciente, dans la salle de bains. Tu as dû te cogner la tête en tombant. J'ai vu dans ton dossier que tu faisais souvent des crises de tétanie, c'est ça ?

— Oui. Mais... et Cassie ?

— Cassie ? C'est elle qui est venue nous prévenir. Elle nous a dit qu'elle t'avait découverte comme ça.

— Et les autres femmes, qu'est-ce qu'elles ont dit ?

— Quelles autres femmes ? Il n’y avait personne à ce moment-là, dans la salle de bains. Elles étaient toutes au réfectoire. Tu peux remercier Cassie qui est passée par là, par hasard. Tu veux manger un morceau ?

J’ai trop mal au crâne pour lui expliquer que c’est Cassie qui m’a agressée et que c’est à cause d’elle que j’ai perdu connaissance. Effectivement, j’ai dû faire une crise. Une crise... devant cette bande de femmes hostiles et déchaînées. Elles ont dû apprécier le spectacle. Oh mon Dieu, je voudrais rentrer dans un trou de souris et ne plus en sortir. Je suis partagée entre un sentiment de honte et la colère liée à l’agression mais surtout à l’injustice de la situation. Cassie passe pour ma sauveuse alors que c’est elle qui m’a attaquée !

Dans l’après-midi, Molly estime qu’il est temps pour moi de regagner ma cellule, même si je lui répète que je me sens encore un peu vaseuse, dans l’espoir de rester dans cette bulle protectrice encore un peu. Mais elle me rétorque que c’est le règlement. Elle n’a pas le droit de garder une personne plus de six heures à l’infirmerie, sauf cas exceptionnels.

Je me relève et ma tête menace d’exploser. Je prends tout mon temps pour me déplacer, en me tenant aux parois des coursives. Dans ma cellule, Ama n’est pas là. Je me demande si elle n’assiste pas au cours de théâtre. Je m’assois sur mon lit et regarde le bout de ciel bleu qui s’insinue dans la lucarne. Un bout de ciel que j’ai bien failli ne plus jamais revoir. Cassie aurait aussi bien pu me tuer, d’une manière ou d’une autre, sans même que j’en connaisse le motif. Quelle mort stupide ! Max se serait réveillé un jour et aurait appris que j’avais été assassinée en prison. Ou pire, on lui aurait dit que j’avais bêtement perdu connaissance et que je m’étais ouvert le crâne en tombant sur une lame de rasoir égarée qui m’avait entaillé la jugulaire...

Je me lève vers la petite table en bois et ouvre le tiroir. À l’intérieur, un bloc de feuilles jaunes et un vieux crayon gris à la mine émoussée. Ça fera l’affaire. Je m’allonge à même le sol, faute de chaise.

« *Mon amour,*

Si tu lis cette lettre, c’est que tu es sorti du coma, mais que j’y suis entrée, ou pire encore. Et je ne peux me résoudre à te laisser seul avec tes interrogations auxquelles je ne pourrai jamais répondre. Avant tout, je veux

que tu saches que je t'aime, depuis le premier jour, depuis que je t'ai entendu chanter si faux, depuis que ton sourire a illuminé ma vie. Je ne veux pas que tu en doutes. Jamais ! Même après ce que je vais te révéler. Une dernière chose, avant que tu ne lises la suite... Tu es le seul à me connaître vraiment, à connaître celle que je suis, au fond de mon cœur. Alors, même si tu ignores certains épisodes de mon passé, je te demande de ne pas me juger trop sévèrement. Ce que j'ai fait ne change en rien celle que je suis, ce que je ressens pour toi et tout ce qui nous unit depuis si longtemps. Je ne vais pas te dire qu'il s'agit d'un simple détail, d'une broutille dont j'ai oublié de te parler. C'est plus que ça, évidemment, quand la vie d'une personne est en jeu. Mais il s'agissait aussi de la mienne. J'ai dû faire un choix. Un choix qui me révoltait, contraire à tous mes principes, à toutes mes valeurs. »

Je relève la tête un instant pour essuyer mes larmes avant qu'elles ne tombent sur la lettre et noient mes pattes de mouche. Je dois trouver la force de continuer, de tout lui avouer. Mes mains commencent à trembler et j'ai le vertige. Comme avant de sauter sans parachute dans un gouffre dont on ne connaît pas le fond. Je prends mon élan, et saisis mon crayon.

« À cette époque, je n'ai pas vu d'autres solutions. Mais pour certains, je ne suis qu'une criminelle... »

— Qu'est-ce que tu fais par terre, tu te sens mal, Blondie ?

Je n'avais pas entendu Ama entrer. Elle me regarde, l'air visiblement inquiet.

17 - Bradley

J'ai appelé Connie pour lui annoncer que je prenais quelques jours de congé, prétextant un grand-oncle mourant dont je devais m'occuper. Personne ne sera dupe, mais je m'en fiche. Je suis allé à la bibliothèque, la Public Library, sur le V^e avenue, en priant pour ne pas rencontrer Paul Smith qui habite un peu plus bas. J'ai repassé mes notes en revue, relu les témoignages que j'avais recueillis, effectué des recherches dans les archives de la presse locale et nationale et rédigé des fiches sur les coupables potentiels. Parmi ceux-ci, j'en ai identifié deux. Il y a d'abord le gang des braqueurs, comme la presse l'a surnommé, qui aurait dévalisé un drugstore du quartier lundi dernier. Le seul problème, dans le cas de ma cliente, c'est que la caisse de la boulangerie est restée intacte. Mais je peux jouer sur le fait qu'ils ont été dérangés pendant leur braquage par l'arrivée d'Alice. Ce ne serait pas la première fois. Un scénario analogue s'est déroulé dans une bijouterie de Midtown. Le patron a été frappé par-derrière à la tête et il a perdu connaissance. Son vendeur, qui était sorti s'acheter un sandwich, est alors rentré et a surpris les voleurs qui se sont enfuis par la porte de service, d'après un article du New York Times.

Ma deuxième piste, c'est ce vieux Perkins. Je ne le sens pas, depuis le début. J'ai retrouvé un article sur lui dans les archives de The Newsday. Il a été interrogé dans l'affaire du décès de son associé, dans les années quatre-vingt-dix. Celui-ci, un certain Mike Thorne, a été retrouvé pendu dans son appartement, ainsi qu'une lettre expliquant les raisons de son geste – un banal chagrin d'amour. Ce qui a surpris sa fille, c'est que la lettre ne comportait aucune faute d'orthographe ou de syntaxe, alors que son père, un self-made-man qui n'avait pas fréquenté les bancs de l'école, aurait été incapable d'écrire aussi correctement. La police a enquêté et interrogé ses proches, dont Perkins. Mais celui-ci avait un alibi à l'heure du décès. Il avait été vu dans un Starbucks par l'un des employés. Il avait été mis hors de cause mais sa fille laissait entendre dans la presse qu'il était mêlé d'une façon ou d'une autre à sa disparition. Quelques mois plus tard, il est devenu l'unique propriétaire de la librairie... J'ai également retrouvé un article sur une pétition qui avait été remise au maire Rudolph Giuliani, pour interdire

les concerts et autres manifestations musicales en plein air dans Greenwich Village, à partir de 21 h 30. Et devinez qui en était l'instigateur ? Ce vieux Perkins ! Un charmant personnage, dont l'honnêteté me semblait douteuse. Mais pourquoi aurait-il voulu tuer Maxime ? Parce que lui et sa femme se disputaient trop à son goût ? Parce qu'il les suspectait d'avoir tué son chat ? Parce qu'ils organisaient régulièrement des bals devant la boulangerie ? Parce qu'il n'aimait pas les Français ? Ou la baguette ? Je ne parviens pas à trouver une réponse plausible et ça m'agace. C'est pourtant à cause de lui qu'Alice est en prison. C'est lui qui l'a balancée à la police et il devait avoir une sacrée bonne raison pour ça !

Je sens mon portable sonner dans ma poche de pantalon. J'ai oublié de le mettre sur vibreur. Je jette un œil à l'identité de l'appelant, coupe la sonnerie et descends précipitamment les escaliers de marbre de la bibliothèque. Je m'assieds sur l'une des chaises en métal du snack installé sur le parvis. Il paraît minuscule à côté des lions de pierre qui le jouxtent fièrement. Je compose le numéro qui apparaît en appels manqués.

— Bonjour Catherine, c'est Bradley. Vous avez cherché à me joindre mais je ne pouvais pas vous répondre. Comment allez-vous ?

— Mal, je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai repensé à ce que vous m'avez dit l'autre jour. Vous pensiez qu'Alice vous cachait quelque chose. Eh bien, je me suis fait cette même réflexion à son sujet, mais cela remonte à plusieurs années à présent. Vous vous souvenez de cet épisode que je vous ai raconté, lorsque Alice était lycéenne et qu'elle ne m'a pas donné signe de vie pendant quelques jours ? Je vous avais confié que j'avais eu un mauvais pressentiment à ce moment-là, que j'avais eu l'impression qu'elle ne m'avait pas tout dit. Cette histoire ne cesse de me revenir en mémoire et je ne sais pas pourquoi. Alors, évidemment, cela n'a sans doute aucun rapport avec l'accident de Max mais... voilà, je voulais vous en parler, au cas où ça pourrait aider Alice, d'une façon ou d'une autre.

— Effectivement, je ne suis pas sûr que cela ait un rapport, ça remonte à une vingtaine d'années à présent... Et puis, comment en savoir plus ? Si Alice ne vous a rien dit à l'époque, je doute qu'elle vous en parle aujourd'hui, non ?

— Oui, vous avez peut-être raison... Mais j'ai toujours cru qu'Elise, sa colocataire de l'époque, en savait plus que ce qu'elle m'en a dit à ce moment-là. Il se trouve que j'ai croisé sa mère le mois dernier, en allant faire des courses. Nous avons découvert que nous étions toutes les deux passionnées de littérature et je l'ai invitée à rejoindre mon club de lecture. Bref, j'ai son numéro de portable et je viens de la contacter pour lui demander celui de sa fille, en prétextant qu'Alice aimerait bien renouer le contact. Vous accepteriez de lui parler ? Je suis sûre qu'elle se confierait plus facilement à un avocat qu'à la mère de son amie si jamais elle avait fait... quelque chose de grave.

— Écoutez, je veux bien l'appeler mais je crains que cela ne nous apprenne rien d'utile pour notre enquête. Ne vous faites pas trop d'illusions, d'accord ?

— Entendu. Mais c'est la seule piste que j'aie trouvée. La seule qui me fasse espérer. J'ai peur, vous savez.

— Je sais, Catherine. Mais j'ai moi aussi quelques pistes creuser, ne vous en faites pas. J'appelle cette Elise dès que possible et je vous tiens au courant.

— Ah, j'allais oublier, ne dites rien à Alice. Je ne suis pas sûre qu'elle apprécierait que l'on cherche à fouiller dans son passé, même si c'est pour la bonne cause.

Je note le numéro de portable d'Elise et raccroche, passablement ennuyé par cette demande dont je sais pertinemment qu'elle ne me conduira nulle part, mais aussi touché par la détresse de cette mère qui essaye par tous les moyens de sauver sa fille, même malgré elle.

Il doit être seize heures en France. C'est à cette heure-là que nous appelions ma grand-mère, quand j'étais plus jeune. Tout juste entre sa sieste et son émission *Questions pour un champion*, si ma mémoire est fidèle. Je ne sais pas pourquoi ce souvenir resurgit en cet instant. Peut-être que ma famille me manque. Peut-être que je regrette ces moments de douceur dans lesquels je baignais quand je me retrouvais pour deux mois de vacances dans le mas familial, en Provence, entouré des bras de ma mère et de ma grand-mère qui rivalisaient d'ingéniosité pour trouver l'activité ou le gâteau

qui me feraient le plus plaisir. Tout cela a disparu depuis longtemps. Elles ont disparu depuis trop longtemps. Elles ne sont plus là pour m'écouter, me rassurer, m'aider à y voir plus clair. Je ressens soudain un vide amer au fond de moi, un vide que je n'avais pas perçu jusque-là, ou plutôt un vide que je nie depuis longtemps, parce qu'un homme n'éprouve pas ce genre de choses, parce qu'un homme fait face et ne se plaint pas, comme l'aurait dit mon cow-boy de père. Je n'ai personne à qui me confier. Je n'ai plus eu de relation stable depuis plusieurs mois, juste quelques liaisons passagères et décevantes. J'ai bien quelques amis avocats, des amis de l'école de la magistrature, mais nous parlons surtout boulot et pas vraiment de nos états d'âme. La seule avec laquelle j'avais pris l'habitude de parler, de tout, de rien, de ce que j'aimais, de mes projets d'avenir, de mes souvenirs d'enfance, c'était Alice. Mais tout a changé... Et je me retrouve encore plus seul que jamais. Je dois la faire sortir de prison, pour elle, mais aussi pour moi, pour la confidente que j'aimerais retrouver.

Je commande un café au snack et retourne m'asseoir avant de composer le numéro d'Elise. Elle décroche au bout d'un temps interminable, juste avant que je ne raccroche.

— Bonjour, vous êtes bien Elise Colin ?

— Oui, qui est-ce ?

— Je suis Bradley Stevens, avocat à New York. L'une de mes clientes est votre ancienne colocataire, Alice Laugier.

— Vous voulez parler d'Alice Derennes ?

— Oui, c'est ça, c'est son nom de jeune fille, en effet. Vous vous souvenez bien d'elle ?

— Évidemment, nous avons partagé un studio dans la résidence Sainte Catherine quand nous étions au lycée. Mais que lui arrive-t-il ? Que fait-elle à New York ? Pourquoi a-t-elle besoin d'un avocat ?

— Je suis désolée, mais je ne peux pas vous répondre, secret professionnel. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis en train de monter un dossier de... hum... respectabilité sur ma cliente et pour y

parvenir, je recherche des témoignages de personnes qui la connaissent ou qui l'ont connue. Vous seriez d'accord pour me parler d'elle ?

— Oui, si ça peut l'aider. Alice était une fille très sympa, enjouée, serviable, une bonne copine, quoi.

— Était-elle une élève sérieuse ?

— À vrai dire, en seconde et au début de la première, ce n'était pas vraiment le cas. Mais ensuite, oui, elle était très assidue et ses notes ont grimpé en flèche.

— Quand vous dites que ce n'était pas le cas, au début de sa scolarité, qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, Alice aimait profiter de sa liberté et sortir avec sa bande d'amis et il lui arrivait de sécher certains cours de maths qu'elle détestait. Il faut dire que ses copains ne montraient pas vraiment le bon exemple. Ils ne venaient pour ainsi dire qu'au cours de théâtre.

— Vous les fréquentiez, vous-même, ces copains ?

— Il m'est arrivé de boire un verre avec eux après les cours à l'occasion, mais je ne les appréciais pas vraiment. Un peu trop exubérants à mon goût. Le genre de fils de riches qui se croient tout permis et qui aiment se donner en spectacle, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, parfaitement. Et savez-vous ce qui a fait changer Alice dans son attitude à l'école ?

— Je suppose qu'elle a pris conscience de l'intérêt de se mettre à travailler si elle voulait avoir son bac.

— Se confiait-elle à vous ?

— Parfois oui, surtout au début. Mais après, elle est devenue très secrète, toujours le nez dans ses livres.

— Comment expliquez-vous ce changement ?

— Je... je ne sais pas, pas vraiment.

— J'ai quand même l'impression que vous avez votre petite idée, je me trompe ?

— Écoutez, je ne suis sûre de rien et puis, je ne vous connais pas et même si vous me dites que vous essayez d'aider Alice, je ne sais pas si...

— Si vous pouvez me faire confiance, c'est ça ?

— Oui.

— Je comprends. Et je le respecte. Mais je dois tout de même vous dire qu'Alice risque de passer plusieurs années en prison, pour quelque chose qu'elle n'a vraisemblablement pas commis. Je ne dispose que de peu d'éléments pour assurer sa défense, alors la moindre information sur elle, sur son passé, peut faire une grande différence.

— Oui, mais dans ce cas précis, je ne suis pas sûre que ça joue en sa faveur, alors...

— Alors laissez-moi en juger. Si ce que vous allez me confier lui porte préjudice, je n'en parlerai à personne, vous avez ma parole.

— Bien. Comme je vous l'ai dit, quand nous étions en première, Alice a subitement changé. Je l'entendais pleurer dans sa chambre, jeter des choses par terre, et même crier dans son oreiller. Elle ne mangeait presque plus, elle avait un teint affreux et a séché les cours pendant plusieurs jours. Je lui posais des questions mais elle ne voulait rien me dire, ou plutôt, elle me répondait que c'était le stress du bac de français, ce que je ne croyais pas du tout, évidemment. Et puis, sans prévenir personne, elle est partie du jour au lendemain, en n'emportant qu'un petit sac de voyage. Je ne savais pas où elle était, ni sa mère, qui était folle d'inquiétude. Je sais qu'Alice a fini par l'appeler et la rassurer en lui faisant croire qu'elle se reposait chez une amie. Elle est restée absente pendant plus de deux semaines. Et elle est revenue, comme si de rien n'était.

— Elle ne vous a pas expliqué son absence ?

— Non, elle restait très évasive et détournait la conversation. La vie a repris comme avant, ou à peu près, si ce n'est qu'elle ne sortait plus et qu'elle passait ses journées à étudier. Un jour, je suis allée boire un café au bar du lycée et j'ai croisé sa bande de copains. Je me suis assise avec eux et nous avons discuté. Ils m'ont appris que leur ami Alex avait disparu depuis plusieurs semaines et qu'ils étaient très inquiets.

— La police a ouvert une enquête ?

— Non, Alex était déjà majeur à l'époque. Et apparemment, il lui arrivait souvent de fuguer de chez lui, mais pas plus d'un jour ou deux. Et il appelait souvent ses amis pour les tenir informés. Mais là, depuis trois semaines, personne n'avait eu de nouvelles de lui, ni ses amis, ni ses parents. En rentrant, j'en ai parlé à Alice, mais elle n'a pas semblé particulièrement affectée par cette nouvelle, comme si ça ne la concernait pas. J'ai trouvé ça très bizarre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est sortie avec Alex pendant plus d'un an et qu'elle était très amoureuse de lui. Ils venaient de rompre, mais quand même...

— Vous savez pourquoi ils se sont séparés ?

— Alice m'a dit qu'elle le trouvait trop immature.

— Et cet Alex a-t-il disparu au même moment qu'Alice ?

— Oui, je crois.

— Et quand a-t-il réapparu ?

— Jamais. On ne l'a jamais revu. Ses parents ont déménagé peu après et ses amis n'ont plus eu de nouvelles de lui.

— Hum, c'est étrange en effet. En avez-vous discuté avec Alice ?

— Elle n'aimait pas que j'aborde ce sujet et il lui arrivait même de se mettre en colère. Elle disait qu'ils n'étaient plus ensemble et que la vie d'Alex ne la concernait plus. Alors j'ai arrêté de lui en parler.

— Donc vous ne savez toujours pas ce qu'il est devenu, cet Alex ?

— Non, pour moi, il a disparu, purement et simplement.

— Vous pensez qu'Alice est liée à sa disparition ?

— Eh bien... J'avoue que je me suis toujours posé la question.

18 - Alice

Ce matin, je me lève avec une migraine effroyable, certainement consécutive à ma blessure à la tête. Je me rends à l'infirmerie pour demander des antalgiques supplémentaires mais l'infirmière est absente. J'entends alors la sonnerie annonçant les messages d'information générale.

« Aujourd'hui, le cours de yoga est déplacé exceptionnellement dans la salle Ivoire, même heure que d'habitude. L'agent Williams accompagnera le groupe. Une recrudescence de cafards a été constatée. Nous rappelons que la nourriture est strictement interdite dans les cellules. Ce soir, projection du film West side Story dans la salle polyvalente à 21 heures Bonne journée. »

Ces messages finissent par m'amuser. On pourrait se croire sur un paquebot de croisière, dans lequel Gopher, le trublion de la Croisière s'amuse, annoncerait le programme des réjouissances de la journée. Un Gopher neurasthénique, au bord du suicide, qui annoncerait son texte d'une voix atone, comme s'il s'agissait d'une lettre d'adieu. Cette évocation de l'une des séries dont ma mère ne ratait aucun épisode, quand j'étais petite, me réconforte et m'arrache un sourire.

La sonnerie retentit à nouveau.

« Carlson, Ming, Dos Santos, Minguez, Daniels et Laugier au parloir. »

Qui peut bien venir me voir ? Ma mère est venue il y a deux jours, et j'ai vu Léo hier matin... Ce doit être Bradley. J'espère qu'il a de bonnes nouvelles.

En arrivant dans la salle des visites, je reste un instant figée sur place. Ce n'est pas Brad. Charles et Annie Laugier sont assis face à moi. Je ne sais quelle réaction adopter. Nos relations ont toujours été très chaleureuses mais là, ils viennent rendre visite à la personne suspectée d'avoir tenté de tuer leur fils...

Les parents de Max sont des personnes exceptionnelles que j'admire énormément. Ils n'ont jamais voulu avoir d'enfants biologiques. Ils

estiment qu'il y a bien trop d'enfants malheureux qui méritent d'être aimés et protégés et ils ont fait le choix de leur consacrer tout leur temps et leur amour. Quand Max est arrivé dans leur famille, à l'âge de douze ans, ils avaient déjà adopté trois autres enfants, tous abîmés par la vie. Une petite Lina abusée par son propre père, un Clarence poly handicapé et une Kayla rejetée par ses parents suite à une excision « maison » qui s'était infectée et transformée en septicémie. Max a débarqué dans cette famille débordante d'amour, au milieu de parents attentionnés et d'une fratrie atypique qui l'a accueillie tout naturellement comme l'un des leurs.

Je les apprécie beaucoup, ces gens qui accueillent les étrangers comme des amis, qui ne jugent en aucune circonstance et qui voient le meilleur en chacun de nous. Je les avais appelés quand Max avait été hospitalisé et s'ils étaient inquiets, ils ont tout fait pour me rassurer, me faire croire qu'il s'en sortirait. Mais ça, c'était avant que je ne me retrouve ici...

Je me masse les tempes pour tenter d'apaiser ma céphalée, en vain, et m'approche d'eux. Ils se lèvent en me voyant et Annie ouvre grand ses bras. J'aimerais m'y blottir, c'est ce que je désire de toute mon âme, ce réconfort inattendu, mais je sais désormais aussi que les rapprochements ne sont pas bien vus ici.

— Bonjour Annie, fais-je en lui faisant la bise. Bonjour Charles, je suis tellement heureuse de vous voir, tous les deux, vous n'imaginez pas à quel point.

— Bonjour Alice, comment vas-tu ? Ce n'est pas trop dur, de séjourner ici ? On a appris la nouvelle en allant rendre visite à Max à l'hôpital et ça me révolte qu'on puisse croire que tu l'aies frappé volontairement. Comment est-ce possible ?

Je souris malgré moi. Annie n'a pas changé depuis la dernière fois que je l'ai vue, il y a deux ans. Elle est très volubile et pose souvent plusieurs questions en même temps.

— Ça peut aller, ne vous en faites pas. Et si je suis ici, c'est qu'ils n'arrivent pas à trouver de coupable, alors dans ces cas-là, c'est souvent l'épouse que l'on accuse. Ils se sont basés sur un seul élément à charge, le

fait que Max ait souscrit un contrat d'assurance vie il y a quelques semaines.

— Oui, je sais, c'est nous qui l'avons dit à ce Lieutenant quand il nous a appelés. Mais jamais nous n'aurions imaginé que cela te cause un tel préjudice. Je maîtrise mal l'anglais et... je n'ai pas bien compris le sens de sa question. Je suis désolée.

— Ne le soyez pas, Annie. Il l'aurait découvert d'une manière ou d'une autre. Vous êtes arrivés aujourd'hui ?

— Nous avons atterri la nuit dernière et je ne me suis pas encore remise du décalage horaire, je le crains. À moins que ce ne soit toutes ces émotions...

— Nous serions bien venus plus vite, comme nous te l'avions annoncé au téléphone, m'explique Charles, mais Clarence a eu des soucis de santé et nous avons dû le faire opérer en urgence. Sa convalescence a été plus longue que prévu et nous sommes restés avec lui le temps nécessaire. Et puis au fond de nous...

— Nous étions persuadés que Max allait bien et qu'il se réveillerait bientôt, termine Annie, comme elle le fait si souvent avec son mari. Je ne peux t'expliquer pourquoi mais j'ai la conviction que tout va bien se finir. Il va s'en sortir et toi aussi. Tu verras. Tu sais que j'ai toujours eu des dons de voyance, n'est-ce pas ? ajoute-t-elle en souriant.

Je lui rends son sourire, en la remerciant silencieusement d'être là et de dégager autant de joie de vivre.

— Je suis sérieuse, Alice. Je sais me connecter à son âme, comme à celle de tous mes enfants d'ailleurs. C'est un don que j'ai ou plutôt une faculté.

— Vous plaisantez ?

— Non, je t'assure, me répond-elle en riant.

Charles intervient.

— Annie a toujours eu une perception extrêmement fine et elle parvient à voir au-delà de ce que nous voyons. Ça a toujours été le cas. Quand les enfants étaient plus petits et que je ne savais pas où ils se trouvaient, je le

demandais à Annie qui l'ignorait également. Alors, elle s'asseyait, respirait calmement en fermant les yeux et au bout de quelques secondes, elle me répondait qu'ils étaient sous le lit ou au fond du jardin. C'était... magique !

— C'est hallucinant. Mais vous pouvez également voir l'avenir ?

— Ah non, je n'y suis jamais arrivée, malheureusement. Ou heureusement, c'est sans doute mieux comme ça, tu sais. Mais je peux te dire ce que Max ressent en ce moment même. Tu aimerais le savoir ?

— Évidemment

— Attends un moment...

Je ne sais à quoi m'attendre. Peut-être à une scène digne de Ghost quand Woopie Goldberg enchaîne les grimaces et autres simagrées pour faire croire à ses clients qu'elle entre en relation avec leurs défunts. Charles reste impassible mais je vois un léger sourire se dessiner sur ses lèvres quand il reporte son regard vers son épouse. Annie respire de plus en plus calmement, très profondément, tout en fermant les yeux. La scène dure quelques minutes et j'attends avec de plus en plus d'anxiété qu'elle finisse par me dire ce qu'elle ressent avant que l'heure de la fin des visites ne sonne. Elle se met à sourire et caresse sa main droite avec la gauche, comme si elle voulait cajoler un enfant, son enfant sans doute. Puis son front se crispe, de plus en plus, et une ride vient se creuser entre ses deux sourcils. Elle porte alors sa main droite sur sa poitrine, du côté gauche, avec une douleur apparente.

— Nooon ! s'écrie-t-elle soudain.

— Hé, calmez-vous, là-bas, lui intime l'officier de faction. Plus que deux minutes.

Annie rouvre alors les yeux. Des yeux emplis d'effroi.

— Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous vu ?

— C'est Max, il va mal. Très mal. Nous devons aller auprès de lui pour savoir ce qui se passe. Nous te tiendrons au courant, Alice, ne t'en fais pas, me répond-elle en se levant précipitamment.

— Mais... vous êtes sûre ?

— J'ai un mauvais pressentiment et je veux en avoir le cœur net. J'espère me tromper. Viens, Michel, allons-y. On te tient au courant, Alice.

Je les regarde s'éloigner, partagée entre la peur panique de savoir Max en danger et l'incrédulité. Annie a-t-elle réellement la capacité de se connecter ainsi à ses enfants ? A-t-elle des dons de voyance ? Max ne m'en a jamais parlé. Je sais qu'elle peut passer pour une excentrique, si l'on se fie à son style de vie ou ses tenues vestimentaires, je sais aussi qu'elle est une croyante fervente, mais je ne savais pas qu'elle donnait dans les sciences occultes. Je suis assez cartésienne, en général, et j'ai du mal à croire à la scène à laquelle j'ai assisté. Pourtant, elle avait l'air tellement sûre d'elle... Je ne sais plus quoi penser. J'espère en avoir bientôt le cœur net.

À peine ai-je regagné ma cellule que la sonnerie retentit à nouveau.

« *Laugier, téléphone* »

C'est à mon tour d'avoir un mauvais pressentiment. Mes jambes se mettent à trembler et je dois m'appuyer sur le mur pour ne pas tomber. Ama s'approche de moi et m'aide à me relever. Un marteau se met à cogner contre les parois de mon crâne.

— Viens, Blondie, je t'accompagne.

Elle passe un bras solide autour de moi et me soulève presque du sol. Elle m'aide à avancer jusqu'au téléphone accroché au mur qui clignote. Je ne veux pas décrocher. J'ai peur. Tellement peur. Une larme dévale sur ma joue. Je lève une main hésitante vers le combiné mais je ne parviens pas à le soulever. C'est Ama qui finit par le faire et qui me tend l'appareil.

— Je suis là, juste à côté, si t'as besoin de moi, OK ?

Je hoche la tête, bêtement. Une voix parle dans le téléphone.

— Alice ? Alice ?

C'est Bradley.

— Oui, Brad, je suis là. Que se passe-t-il ?

— Je viens de recevoir un appel de l'hôpital. Max est... il a...

— Il a quoi ?

Mes jambes me lâchent et je me laisse glisser sur le sol, le long du mur.

— Il a fait un malaise cardiaque. En l'auscultant, les médecins ont identifié une malformation congénitale, si j'ai bien compris, et ils ont dû l'opérer sur le champ.

— Une opération du cœur ? Mais c'est grave ?

— Eh bien, les médecins ne m'en ont pas dit plus. Il est toujours au bloc. Depuis presque une heure. Vous ne saviez pas qu'il avait des problèmes cardiaques ?

— Non, je l'ignorais... Brad, je veux être auprès de lui, maintenant. Je veux être là si... s'il lui arrive quelque chose. Demandez à mes parents de payer ma caution. Faites vite. S'il vous plaît.

— Très bien. Je m'en occupe immédiatement mais ça risque de prendre quelques heures malgré tout. Je vous tiens au courant.

— Faites au plus vite, Brad. Je vous en supplie.

Il raccroche et je m'effondre. Ama s'approche de moi et me caresse les cheveux. Je ne sais pas combien de temps je reste ici, sur ce sol dur et froid à sangloter comme une enfant terrorisée, une enfant perdue, une enfant désespérée. Si Max... je crois que je n'aurais pas le courage de continuer à vivre. C'est inenvisageable. Cette douleur est inhumaine. Et je ne peux même pas être avec lui. Je me retrouve là, enfermée dans cette prison, alors que j'aurais pu être à ses côtés, juste avant. Mais non, j'ai préféré me réfugier ici, pour fuir mes parents, fuir la vérité, fuir mon sentiment de culpabilité, fuir mes remords. En vain. Ils ne m'ont pas quittée une seconde. Je me souviens alors d'une phrase d'Ama « *ta colère va te ronger et te détruire. Et peut-être même détruire ceux que tu aimes.* » C'était prémonitoire.

19 - Bradley

Quand je monte les marches du poste de police, en compagnie des parents d'Alice, je croise le lieutenant Edgecombe qui les descend en courant.

— Ah Stevens, vous êtes déjà au courant ? me demande-t-il ?

— Au courant de quoi ? De l'opération de Laugier ?

— Non... de l'arrestation du gang des braqueurs.

— Pas du tout. Vous avez du nouveau ?

— Hum... Allons dans mon bureau, je dois vous parler. Mais je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer.

Il nous devance dans les couloirs dans lesquels nous croisons, comme à l'accoutumée, une foule de personnes hautes en couleur. Il ouvre la porte de son bureau et demande aux Derennes de m'attendre à l'extérieur.

— Écoutez Stevens, commence-t-il en se grattant le nez et en bombant le torse, lors de la perquisition au QG des braqueurs, nous avons retrouvé une liste des commerces qu'ils ont dévalisés et une autre de ceux qu'ils prévoient de visiter. La boulangerie des Laugier fait partie de la première.

— Ah ! Cela prouve donc l'innocence de ma cliente !

— Ne vous emballez pas, me répond-il, l'air suffisant. Cela veut dire que sa culpabilité supposée est remise en cause mais pas complètement écartée. Nous devons poursuivre notre enquête.

— Mais vous allez la libérer ?

— Je vous l'ai dit, nous devons poursuivre notre enquête et ça peut prendre du temps. Et ensuite, dans l'hypothèse où elle serait mise hors de cause, il faudra convaincre les juges et vous savez comment ils sont...

— Oh oui ! Mais les Derennes sont justement venus pour payer la caution de ma cliente.

— Je croyais qu'elle ne voulait pas que...

— Elle a changé d’avis. Son mari se retrouve entre la vie et la mort.

— Je comprends.

— Vu les nouveaux éléments dont vous disposez, vous pourriez quand même faire en sorte d’accélérer sa libération, non ?

— Je vais voir ce que je peux faire...

Vu la vitesse à laquelle il se déplace pour aller dans le bureau d’à-côté, je ne le sens pas très motivé à la faire sortir rapidement. Je ne comprends pas pourquoi il semble avoir un a priori négatif sur Alice depuis le premier jour.

Pour passer le temps, je consulte mes messages sur mon téléphone. Trois messages de Paul, six de Connie, et un de Mia. Je supprime ce dernier sans même l’écouter. Je ne veux pas savoir pourquoi elle m’appelle. Je pensais qu’elle avait compris. J’ai pourtant été très clair avec elle. Mais non, même après tout ce temps, il faut qu’elle se manifeste à nouveau, alors que tout va bien dans ma vie. Sa seule évocation a le pouvoir de me mettre en colère, même après trois ans. Et ma propre réaction me plonge dans une colère encore plus forte. Mince ! Je devrais y être insensible, enfin ! Comment puis-je être encore touché à ce point par une femme qui a piétiné mon cœur, le sourire aux lèvres ? Je suis définitivement trop stupide. Pourquoi m’a-t-elle appelé ? Que voulait-elle me dire ? Je ne le saurai jamais... Quel idiot !

Autant penser à autre chose. J’ouvre le dossier images de mon téléphone et tombe sur un cliché d’Alice. Une photo prise lors de l’une de ses soirées guinguette. Elle porte une robe de style années cinquante, resserrée à la taille et légèrement bouffante en dessous, des fleurs dans ses cheveux ramenés en chignon mais dont plusieurs mèches blondes s’échappent allègrement. Son visage souriant est éclairé par les guirlandes multicolores et les bougies des photophores, l’auréolant d’une lumière orangée. Elle est resplendissante. Tellement différente de celle que j’ai vue en prison il y a deux jours, blafarde, un gros pansement sur le front, terrorisée par son agression. Comment tout cela a-t-il pu se produire ? Comment en est-elle arrivée là ? Sa vie si parfaite a basculé dans un cauchemar sans nom.

Je suis heureux qu’elle ait accepté d’être libérée sous caution. Elle n’est pas de taille à survivre en prison. Elle n’a rien à y faire. Je suis heureux, mais aussi vaguement inquiet. Une fois chez elle, surtout si elle est

innocentée par la justice, je n'aurais plus de raisons valables d'aller la voir. Même pas en tant qu'ami. Je lui rappellerai trop cette histoire sordide et elle préférera m'éviter. À moins que Maxime ne meure ? Elle serait certes anéantie, mais je serais là pour elle. Je ne devrais pas avoir ce genre de pensées, ce genre d'espoirs...

Je sors pour rejoindre les Derennes à l'extérieur. Robert est sorti fumer et Catherine lit sur sa liseuse qu'elle éteint prestement en me voyant arriver.

— Alors, vous avez du nouveau, Bradley ?

— Pas encore, mais l'inspecteur m'a assuré qu'il faisait son possible pour la libérer au plus vite. Votre mari a bien réglé la caution ?

— Oui, c'est fait. Il est tellement content qu'elle ait pris cette décision. C'est comme si elle acceptait une aide de sa part, ce qui ne lui était pas arrivé depuis une vingtaine d'années. Il a l'impression qu'elle lui a tout pardonné, que tout va redevenir comme avant, qu'il va retrouver sa fille unique. Je sais que tout n'est pas si simple, qu'il s'illusionne. Mais je ne lui dis pas. Il est plus heureux qu'il ne l'a été depuis... depuis bien longtemps. J'aimerais le protéger, protéger ma fille, mais aussi protéger Max car je sais que le bonheur de ma fille dépend de sa survie. J'aimerais les protéger tous mais...

— Et qui vous protège, vous, Catherine ?

Elle cligne des yeux à plusieurs reprises, comme si ma question était complètement absurde.

— Moi ? Je n'ai pas besoin d'être protégée ! Je vais bien, me répond-elle avec une voix tremblotante.

La même voix que celle de ma mère, quand elle me ressassait qu'elle allait bien, qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Le parallèle est évident... Je pressens alors toute la solitude de Catherine, son sentiment de ne pas être considérée à sa juste valeur, l'amertume de n'avoir pas réalisé ses rêves pour aider une autre personne à réaliser les siens. Comme ma mère l'a fait avec moi.

— Je n'en suis pas si sûr, Catherine. Vous devriez penser un peu plus à vous... Vous avez le droit d'être heureuse.

Elle ne répond rien mais une larme coule sur sa joue.

— Excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris de vous dire ça. C'est déplacé et...

Elle pose sa main sur la mienne et la serre un peu plus fort en me souriant imperceptiblement.

— Stevens !

Edgecombe m'interpelle de l'autre bout du couloir, la main sur son arme de service. Il me fait penser à un cow-boy ringard qui chercherait à provoquer son ennemi en duel, dans la rue principale de la ville. Il est pathétique. Je suis sûr que mon père l'aurait massacré...

— Elle peut sortir d'ici une heure. Je les ai prévenus que vous iriez la chercher vous-même. Un conseil, Stevens, gardez-la à l'œil. Je ne la sens pas, cette histoire.

Je ne prends pas la peine de lui répondre, lui arrache l'ordre de libération des mains et m'éloigne d'ici au plus vite. Une heure plus tard, je gare ma voiture devant la prison flottante. Les parents d'Alice semblent à la fois anxieux, satisfaits et impatients de revoir leur fille en liberté. Nous attendons une trentaine de minutes dans le bureau de l'administration avant qu'une porte ne s'ouvre et qu'Alice n'apparaisse enfin. Elle porte la même tenue que celle qu'elle avait en arrivant ici mais elle semble flotter à l'intérieur. Elle se jette dans les bras de sa mère en larmes qui la retient un petit moment contre elle. Son père pose ses deux mains sur ses épaules et prend le temps de l'observer, l'œil humide, et le sourire aux lèvres. Puis, presque timidement, il lui fait la bise. Elle vient alors vers moi et me prend dans ses bras dans une accolade un peu trop brève, une accolade amicale.

— Vous avez de ses nouvelles ? me demande-t-elle.

— J'ai appelé l'hôpital en arrivant. Il est toujours au bloc, d'après les infirmières.

— Encore ! Mais il est toujours en vie ?

— Je n'en sais pas plus. Je suis désolé.

— Allons-y vite.

Le Lenox Hospital est à une trentaine de minutes de la prison mais à cette heure de pointe, les routes sont complètement embouteillées. Alice trépigne sur son siège et invective ceux qui n'avancent pas assez rapidement à son goût. Au bout d'un moment, je m'arrête à un feu rouge et Alice explose.

— C'est trop long, j'y vais à pied, rejoignez-moi là-bas !

Elle sort de la voiture en claquant la portière et s'élance en courant sur Park Avenue. Dix minutes plus tard, nous arrivons enfin au Lenox Hospital. Alice n'est pas dans la chambre de Max,. Je demande aux infirmières si elles l'ont vue et l'une d'elles m'indique qu'Alice est descendue à l'étage des blocs opératoires. Je me retourne vers les Derennes. Catherine devient livide. Son mari ne semble rien remarquer.

— Écoutez, je vous propose de nous attendre au self où vous pourrez vous reposer. Je pars aux nouvelles et je vous tiens au courant, d'accord ?

Je retrouve Alice, faisant les cent pas devant les portes battantes menant aux salles d'opération.

— Vous avez du nouveau, Alice ?

— Non, je n'ai vu personne, me répond-elle d'une voix blanche.

— Venez, allons nous asseoir juste là. Si un médecin sort du bloc, nous le verrons passer.

Elle me suit comme à regret et se laisse tomber sur le fauteuil en plastique.

— Que vais-je devenir Brad ? Je veux dire... s'il ne survit pas. Une opération du cœur, vous vous rendez compte ? Quels sont les chances de survie pour ce genre d'opérations, vous le savez ? Et même s'il s'en sort, aura-t-il des séquelles ? Je ne connais personne qui ait été opéré du cœur. Ah si, le père d'une copine de classe et... il est mort. Mais ça remonte à longtemps, les techniques ont sans doute évolué, vous ne croyez pas ? Oui, je suis sûre que oui. Et puis, on est à New York quand même, pas au fin fond du Bengladesh, les médecins doivent être à la pointe du progrès, n'est-ce pas ? Oui, ils doivent s'y connaître. Il le faut. Il faut qu'il le sauve, Brad. Ils n'ont pas le choix. Sinon, sinon...

Elle interrompt son monologue, et passe son doigt derrière son oreille gauche comme elle le fait souvent quand elle est stressée. Elle me regarde, complètement hébétée. Je lui ouvre les bras et elle s'y blottit en sanglotant. Je lui caresse les cheveux en répétant des « *ssshh, ça va aller* », comme si je m'adressais à une enfant.

— Je ne veux pas penser au pire, murmure-t-elle en gardant son visage contre mon torse, car il n'y aura pas de pire. Il va s'en sortir. Je le sais. Je le sens au plus profond de mon cœur.

Je ne réponds rien mais je prie pour qu'elle ait raison, malgré moi, car sa douleur m'est insupportable.

La porte de l'ascenseur s'ouvre et deux personnes en descendent. Alice se précipite vers elles.

— Annie, vous avez des nouvelles ?

— Oui, j'étais là quand ils l'ont emmené au bloc, lui répond la dame. Il aurait une malformation cardiaque appelée communication interauriculaire ou quelque chose comme ça. Il devait être opéré en urgence car son cœur ne fonctionnait plus.

— Mais que vont-ils lui faire ?

— Ils ne me l'ont pas dit.

— Se sont-ils montrés confiants, rassurants ?

— Heu... non, pas vraiment, Alice, répond-elle en tentant de réprimer un sanglot. Le docteur m'a conseillé de nous « préparer » et...

Elle ne peut finir sa phrase. Alice est allongée sur le sol, secouée de tremblements, avant de perdre connaissance.

20 - Alice

Quand j'ouvre les yeux, je ne reconnais pas le décor de ma cellule.

— Comment tu vas, ma chérie ?

Je tourne la tête et regarde ma mère, assise sur un fauteuil à côté de mon lit. Elle a l'air passablement inquiet.

— Où suis-je ?

— Tu es à l'hôpital, tu ne t'en souviens pas ? Tu as fait un malaise tout à l'heure quand Annie...

Ça y est. Je revois la scène, celle où ma belle-mère m'annonçait que nous devions nous préparer à ce que Max...

— Et Max ? Est-il... ?

Je n'ose pas la regarder en posant cette question qui me terrifie. Mes yeux se posent sur mon bras, recouvert d'un petit pansement.

— Il est vivant, oui. L'opération a duré sept heures mais elle s'est bien passée, apparemment. Il est sorti du bloc mais il est toujours en salle de réveil.

— Ah, alors il est vivant ? Tu es sûre ? Il va bien ?

— Le docteur s'est montré assez réservé sur la suite. C'est une opération très délicate, pendant laquelle ils ont dû arrêter le fonctionnement normal de son cœur, si j'ai bien compris.

— Quoi ? Arrêter son cœur ? Oh mon Dieu !

Je sens le mien se fendiller instantanément. Comment est-ce possible ? L'image de son cœur, si aimant, si tendre, si doux, et pourtant inanimé, me donne la chair de poule.

— Mais tout s'est bien passé, ils ont réussi à le relancer, me rassure ma mère.

— Alors, c'est bon il est guéri ?

— Oui, enfin je crois. Tu sais, le docteur n'est pas resté longtemps et on n'a pas pu lui poser toutes nos questions.

— Son pauvre cœur malade... Je lui donnerais bien le mien si ça pouvait le sauver...

— Oh, ne dis pas ça, Alice, allons...

Ma mère me caresse le front et je me laisse faire. Je me sens soudain tellement fragile, tellement faible.

— Je suis heureuse de voir que tu reprends des couleurs, ajoute ma mère, sans doute pour changer de sujet.

— Oui, ça va mieux. J'aimerais aller dans sa chambre, à présent, en attendant qu'il revienne.

— Il ne va pas revenir dans sa chambre avant plusieurs jours, ma chérie. Il va d'abord aller en réanimation, en chambre stérile. Et puis, le docteur préfère que tu attendes ici, pour que l'on reprenne ta tension. Elle était très basse, tout à l'heure et tu es restée inconsciente un bon moment... Et puis, tes crises de tétanie à répétition sont assez inquiétantes, d'après lui.

Je me lève et ma tête tourne un peu. Je me retiens au bord de la tablette mais continue à avancer. Si Max a survécu à une opération du cœur, je peux bien faire quelques pas avec une tension basse. Ma mère vient placer son bras sous le mien et me conduit jusqu'au bureau des infirmières. Je leur demande à quel endroit se trouvent les salles de réanimation et nous nous y rendons, à l'étage inférieur. Mon père et mes beaux-parents sont déjà là, tous trois silencieux. Cela ne m'étonne pas vraiment. Mon père s'est toujours montré hautain envers eux et malgré leur tentative pour se montrer aimables, il les a toujours snobés. Mais dans les circonstances actuelles, j'estime qu'il pourrait faire un effort... En me voyant arriver, Annie vient à ma rencontre.

— Ah, vous voyez, Robert ! Je savais qu'elle allait vite se remettre sur pied, je vous l'avais dit. Elle est solide, notre Alice ! s'exclame-t-elle avec entrain, comme pour dissimuler sa propre inquiétude envers son fils.

— Oui, vous avez raison, Annie. Tu vas mieux ? me demande mon père.

— Ça peut aller. Pas de nouvelles de Max ?

— Il est en soins intensifs mais une infirmière nous a avertis qu'on ne pourrait pas aller le voir aujourd'hui, me répond Annie.

Bradley arrive vers moi et me tend un café fumant.

— Ça devrait vous faire du bien, je crois.

— Oh oui, merci !

Mes parents et ceux de Max discutent entre eux comme s'ils étaient amis depuis longtemps. C'est à n'y rien comprendre. Ils parlent de tout et de rien, pour ne pas penser à ce que Max vient de vivre, je suppose. Au bout d'un moment, ils décident de rentrer pour se reposer, en me faisant promettre de les appeler si j'avais du nouveau.

Je reste seule, avec Bradley, à attendre devant la porte fermée. Quand elle s'ouvre, le cardiologue qui l'a opéré en sort et vient vers moi.

— Vous êtes madame Laugier ? me demande-t-il, avec chaleur.

— Oui. Alors, comment va-t-il ?

— Ça peut aller. L'opération était très complexe.

— Que s'est-il passé exactement ? Que lui avez-vous fait ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Oui, je veux tout savoir.

— Bien. Je lui ai injecté du potassium car nous avons dû stopper son cœur, ce qui l'a mis en état de mort artificielle, et...

— De... mort artificielle ?

— Oui, mais pendant ce temps son corps continuait à être alimenté grâce à une circulation extracorporelle. Ainsi, nous avons pu suturer le trou entre les deux oreillettes de son cœur, pour qu'il n'y ait plus de mélange entre le sang oxygéné et le sang non-oxygéné, puis nous avons relancé son cœur et l'avons remis en place.

Une nausée s'empare de moi et mes jambes menacent de me lâcher. Brad doit le pressentir car il s'approche et passe son bras autour de moi.

— Mais, ça va maintenant ? Il est tiré d'affaires ? je demande au docteur.

— Pour l'instant, ça va. Mais il reste encore de multiples inconnues. Outre son opération du cœur et ses suites, il doit encore sortir du coma pour que nous sachions s'il gardera des séquelles de son trauma crânien ou pas.

— Mais quand va-t-il se réveiller ?

— Je l'ignore, madame Laugier.

— Pourrais-je le voir ?

— Je préférerais que vous le voyiez demain...

— Ça fait près d'une semaine que je ne l'ai pas vu, docteur. S'il vous plaît...

— D'accord, mais pas plus de quinze minutes.

Bradley propose de m'accompagner mais je veux y aller seule. Il semble hésiter un moment et se décide à s'en aller.

Je rentre dans la chambre stérile. J'ai besoin d'être là, avec Max, de le voir respirer. Une infirmière me fait mettre une blouse, des surchaussures et un masque jetable devant la bouche. Je m'approche de Max, sur la pointe des pieds, comme si j'avais peur de le réveiller alors que je n'attends que ça. Son visage est si blanc qu'il me fait frémir. Je décolle quelques mèches de cheveux collées sur son front et caresse sa joue râpeuse. Je m'approche tout près de son oreille, en essayant de contenir mes larmes.

— Mon ange, je suis si fière de toi. Tu t'es bien battu, mon chéri. Tu as survécu à cette terrible opération. Mais ton combat n'est pas terminé. Tu dois encore te battre, récupérer des forces pour sortir de ce coma et revenir à la vie. Tu ne dois pas baisser les bras. Je suis là à présent, et je ne te quitterai plus. Plus jamais. Tu comprends ? Je sais que tu m'entends. Et je me battraï avec toi, main dans la main, je te donnerai mon souffle s'il le faut pour que tu respires, et je te donnerai mon cœur s'il t'en faut un nouveau, je te donnerai ma vie pour que tu continues à vivre. Tu es l'être le plus pur que je connaisse et tu mérites ta place sur cette Terre, certainement plus que moi. Mais pour l'instant, il faut que tu te reposes. Quand tu iras mieux,

vraiment mieux, nous parlerons tous les deux et je te confierai ce qui me consume à petit feu.

Quelques minutes plus tard, une infirmière vient me signifier que mon temps de visite est écoulé. Je la supplie de m'accorder encore quelques secondes. Elle hoche la tête avec un léger sourire et forme un deux avec ses doigts.

Ma main survole son torse, son cœur qui a tellement souffert ces dernières heures. Mais qui a tenu bon. J'aimerais lui transmettre mon énergie, mon amour et toute ma douceur. Je concentre mon attention, mon âme dans ce simple geste en espérant qu'il provoque je ne sais quel prodige. Ce faisant, je ressens une chaleur intense émaner de ma main et j'aime y voir un signe, le signe d'une communion entre nous, d'un lien invisible mais extrêmement puissant. La sensation est tellement forte que mes mains, mes bras se mettent à trembler. Je les soulève et recule d'un pas, essayant de comprendre ce qui se passe.

Je lui murmure « *réveille-toi, mon ange, ouvre les yeux* ». J'attends quelques secondes, le cœur battant, mais rien ne se produit. Alors, je dépose un baiser sur son front et sors de la chambre, encore toute retournée par ce que je viens de vivre. Ou ce que j'ai cru vivre...

21 - Maxime

Le froid. Un goût métallique, une sensation pâteuse dans la bouche. Une douleur dans le thorax. La tempête sous mon crâne. Les oreilles qui bourdonnent. Les orteils qui picotent. L'envie de bouger. Les membres incrustés dans le matelas. L'impression d'être paralysé. Paralysé ? Le cœur qui s'affole. L'impossibilité d'agir, de savoir, de comprendre. Je suis enfermé en moi-même, prisonnier de mon corps et esclave de peurs qui m'envahissent.

Je force mon inspiration. J'ai mal. Mon cœur me fait mal. Ma poitrine me fait mal. Mon corps me fait mal. Je m'en fiche. Je dois savoir, dépasser ma douleur. Sortir de moi-même. Je reprends ma respiration forcée. Des tuyaux me sortent du nez. J'entends des sons stridents, répétitifs. Des pas. Des voix. Des ombres.

Réveille-toi, mon ange.

Qui me parle ? Je connais cette voix. Alice. Alice, ma tulipe. Où es-tu ?

Ouvre les yeux.

J'essaie, Alice, mais c'est tellement douloureux... Je contracte les muscles de mon visage, de mon front, de mes yeux mais la lumière qui s'insinue entre mes cils est trop violente.

Tu dois te battre.

Je recommence et soulève mes paupières un peu plus que la première fois. Autour de moi, tout est blanc et flou. Mon regard ne parvient pas à se fixer et mes repères visuels s'amusent à danser devant moi, à m'échapper. Je me concentre pour garder les yeux ouverts malgré mon épuisement et la nausée qui s'installe. J'essaie de bouger mes doigts, mais ils pèsent une tonne. J'ouvre la bouche pour prendre un peu plus d'air mais je m'étouffe à moitié.

— Doucement, doucement.

Un visage apparaît dans mon champ de vision. Alice ?

— Vous êtes enfin réveillé. Tout va bien. Ne bougez pas, je reviens dans un instant.

Je ne vois vraiment pas où je pourrais aller... Je ferme les yeux, éreinté.

Je l'entends revenir un instant plus tard.

— Je vais retirer le tuyau qui se trouve dans votre gorge, monsieur Laugier. Cela peut être inconfortable, voire désagréable. Mais restez tranquille, ça ne durera pas longtemps.

Elle a raison, c'est très désagréable mais je peux maintenant respirer plus facilement et ça me fait un bien fou. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches.

— Vous voulez boire un petit peu d'eau ? me demande-t-elle.

Je hoche la tête, imperceptiblement. Elle apporte alors une pipette remplie d'eau qu'elle vide dans ma bouche, tout doucement. C'est tellement agréable. Je lui demande du regard de m'en donner deux fois de suite avant de me renfoncer dans mon oreiller.

— Comment vous sentez-vous ? Si vous ne pouvez pas parler, exprimez-vous par des gestes, je comprendrai.

Parler, faire des gestes... Je m'en sens incapable. Alors je me contente d'esquisser un semblant de sourire.

— Bien, je vais prévenir le docteur. En attendant, reposez-vous, tout va bien à présent.

Je lui obéis bien volontiers, je me sens vidé de toute mon énergie. Une minute plus tard, ou peut-être une heure, j'entends une voix d'homme à côté de moi et j'entrouvre les yeux.

— Monsieur Laugier, heureux de vous voir enfin avec les yeux ouverts. Vous nous avez fait une belle peur ce matin. Mais tout s'est bien passé rassurez-vous.

J'ignore totalement ce dont il parle mais je n'ai pas le courage de le lui demander. Je ne sais pas non plus pourquoi je suis ici, mais là, tout de suite, ça m'est égal. Je veux juste savoir où est Alice.

— Alice...

Ce n'est pas réellement le mot qui est sorti de ma bouche, mais un son beaucoup plus guttural qui me fait tousser.

— N'allez pas trop vite. Vous allez avoir du mal à parler dans les prochaines heures. Essayez de chuchoter, me conseille-t-il avant de braquer le faisceau d'une lampe dans mes yeux.

Aurait-il utilisé un poignard que la douleur n'aurait pas été plus forte... Il mesure ma tension et tout un tas d'autres paramètres dont je ne me soucie pas. Je veux voir Alice.

— Alice, je murmure, assez fort pour qu'il m'entende.

— Alice ? Votre femme ?

— Oui. Où est-elle ?

— Je crois qu'elle est partie. Je vais aller demander. Mais je dois d'abord vérifier certaines choses auparavant.

Il soulève très délicatement le drap qui recouvre mon buste et soulève les pans de ma blouse en papier. Je me demande pourquoi il fait cela et suit son regard. Un pansement blanc recouvre une bonne partie de mon torse. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Mon visage doit trahir mes interrogations car le docteur y répond sans que je les formule.

— Vous avez été opéré du cœur. Vous aviez une malformation congénitale qui n'avait vraisemblablement pas été diagnostiquée jusqu'ici. Il s'agit d'une sorte de trou entre les deux oreillettes du cœur qui occasionne un mélange entre le sang oxygéné et le sang non oxygéné. Nous n'avons pas pu attendre, nous avons dû intervenir, même si vous étiez encore dans le coma.

— Le coma ?

— Oui. Vous ne vous souvenez pas ? Savez-vous comment vous vous appelez ?

— Maxime Laugier.

— Et en quelle année sommes-nous ?

— 2017

— Parfait. En ce qui concerne votre coma, il a été provoqué par une commotion cérébrale, un coup porté à votre tête si vous préférez. Vous vous le rappelez ?

— Non.

— Bon, ce n'est pas très important pour l'instant. Ne vous inquiétez pas. Vous devez vous concentrer sur votre guérison. Vos constantes sont bonnes, c'est encourageant. Nous verrons demain pour effectuer d'autres analyses mais pour l'instant, je vous laisse tranquille.

— Et Alice ?

— Ah oui... Je vais demander à l'infirmière de la trouver et de la prévenir de votre réveil. Mais en tout état de cause, je n'autorise plus de visite avant demain matin. Vous êtes encore trop faible. Essayez de vous rendormir et... ne vous inquiétez pas trop.

Il esquisse un sourire qui sonne faux. Ses yeux ne sourient pas. Ses yeux sont graves, inquiets. Que me cache-t-il ? D'où vient cette commotion cérébrale ? Et cette malformation cardiaque, que je n'ai jamais suspectée. J'ai toujours cru que je m'essoufflais un peu plus vite que les autres parce que je n'étais pas assez sportif mais je n'aurais pas pensé que c'était mon cœur qui fonctionnait mal. Et Alice ? Pourquoi n'est-elle pas à mon chevet ? Comment va-t-elle ? Mal sans doute, sinon, elle aurait été là, à mes côtés, je le sais. Le docteur avait l'air mal à l'aise en parlant d'elle. Est-ce que ce qui a provoqué mon coup à la tête pourrait avoir blessé Alice également ? Est-elle... vivante au moins ?

Ces questions sans réponse m'épuisent et je sombre dans le sommeil sans m'en apercevoir.

Quand je me réveille, je me sens un peu ragaillardi. Mon mal de tête a disparu et j'ai les idées plus claires. Ma douleur se rappelle à mon bon souvenir, plus intense, et à de multiples endroits de mon corps. L'infirmière injecte l'antalgique dans ma perfusion, mais il tarde à agir. Je parviens à me redresser en partie et à boire de l'eau dans un verre, mais cette position assise me donne le tournis. Des infirmières, des médecins, entrent et sortent

de la salle de réanimation qui compte plusieurs boxes séparés par des cloisons transparentes. Mais aucun visiteur n'est encore apparu. L'antidouleur commence à faire effet et me permet de somnoler un moment. Un rêve peuplé d'ombres, de cris, de pleurs. Un rêve terrifiant. Où Alice était présente mais avec un autre visage, un visage décharné, les yeux caverneux, le visage d'une morte. Et une phrase qui tourne en boucle : *Méfie-toi d'elle, Maxime.*

— Max ? Max, tu m'entends ?

J'ouvre les yeux. Alice est là.

— Alice !

— Oh, mon Dieu, Max, j'ai eu si peur, si peur, tu ne peux pas imaginer.

Ses larmes coulent abondamment et elle ne fait rien pour les retenir.

— J'ai prié, tu sais, prié tellement fort. Et ça a marché. On m'a entendue. Oh Max.

Elle se penche vers moi pour me prendre dans ses bras, mais elle interrompt son mouvement, craignant sans doute de me faire mal. C'était un geste anodin. Qui me donne une sensation de déjà-vu. Ma vision se trouble, mon pouls s'accélère. J'entends des cris. J'entends Alice : « *Max ne doit pas savoir !* ». Une dispute. Je tombe. Une douleur à l'arrière de la tête d'une violence inouïe. Je la vois se précipiter sur moi. Et puis, plus rien.

— Max, ça ne va pas, tu as mal ? Tu veux que j'appelle l'infirmière ?

— Je... non, ça va.

Je la regarde intensément, sans comprendre cette voix dans ma tête qui ne cesse de crier. *Méfie-toi d'elle, Maxime.*

Je ne reconnais pas la femme qui me fait face. C'est Alice en apparence. Mais à l'intérieur, ce n'est plus la même. Ce n'est plus ma Tulipe. C'est une inconnue. Une inconnue qui a cherché à me faire mal, à me faire taire. Une inconnue qui me fait peur. Et dont je dois me méfier.

— Je veux dormir un peu. Excuse-moi, lui dis-je dans un souffle.

Elle comprend, bien sûr, elle va me laisser me reposer et elle reviendra plus tard, me dit-elle, avant de sortir, visiblement troublée.

Je la regarde s'éloigner, partagé entre l'embarras de l'avoir ainsi chassée, le soulagement de la savoir loin de moi, et l'incompréhension la plus totale.

Quand je me réveille le lendemain, j'ai cru avoir fait un cauchemar. Un cauchemar qui se prolonge même maintenant alors que mes douleurs dans la poitrine me font comprendre que je suis bel et bien éveillé. Comment Alice, ma petite Tulipe, mon seul amour, a-t-elle pu me faire ça ? C'est complètement absurde. Et pourtant, tous mes sens sont en alerte et une boule d'angoisse grandit de minute en minute dans mon ventre. Je ressens un besoin viscéral de me protéger, de m'éloigner d'elle, de m'enfuir au plus vite.

Quand l'infirmière arrive dans mon box, elle me trouve en larmes.

— Vous avez mal ? Je vais vous ajouter de la morphine...

Je n'ai pas le courage de lui répondre que cette douleur-là, aucune morphine ne saura l'apaiser.

22 - Alice

Déjà sept jours. Sept jours que Maxime est sorti de son coma. Sept jours qu'il est à nouveau en vie. Sept jours que je suis folle de joie. Ou que je devrais l'être. Mais ce n'est pas le cas.

Le docteur nous a expliqué que le taux de réussite de ce genre d'opération est généralement de 80 %. Il est donc possible que Max doive se faire réopérer à nouveau dans quelques années, mais cette fois, il devrait se faire implanter un cœur artificiel... Pourtant, le docteur s'est montré optimiste. Maxime est jeune et en bonne santé, il a toutes les chances de faire partie de ces 80 %. Je prie pour qu'il ait raison.

Max est sorti des soins intensifs et a regagné sa chambre au bout de quatre jours. Il mange normalement, reprend du poids progressivement et il retrouve ses joues rosées. Il lui arrive de plaisanter avec ses parents. Je l'ai même entendu rire avec son père hier. À l'extérieur, il est le même qu'avant. Mais à l'intérieur, celui pour lequel j'aurais donné ma vie n'existe plus. Je ne vois plus les étoiles dans ses yeux, je n'y vois plus tout l'amour qui s'y distillait, je ne vois plus sa joie quand j'entre dans la pièce, je n'entends plus la douceur dans sa voix, je ne sens plus le parfum sucré de sa peau, je ne perçois plus rien de ce qu'était mon Max.

Son cœur a été réparé mais c'est le mien qui saigne. Son cœur a été réparé mais il ne fonctionne plus comme avant, comme si le petit supplément d'âme qui l'innervait s'était tari quand le chirurgien a rebouché le trou qui aurait pu le tuer. Aujourd'hui, quand je regarde Maxime, je ne vois que ce trou, ce fossé entre lui et moi, un fossé abyssal, ténébreux, glacé, terrifiant.

Je ne comprends même pas quelle en est l'origine... Nous nous retrouvons rarement seuls tous les deux. Ses parents passent leurs journées à l'hôpital et quand ils consentent à partir et que je me retrouve en tête à tête avec lui, il me pose des questions sur le paiement de ses soins médicaux, sur les commandes de marchandises qu'il me demande de passer dès maintenant, sur la pluie et le beau temps. Puis il prétexte un soudain

mal de tête ou une fatigue irrépressible pour me signifier qu'il est l'heure de partir. Il y a deux jours, j'ai fini par lui poser la question qui me consumait de l'intérieur.

— Quelque chose ne va pas, Max ? Je veux dire, je te trouve différent avec moi, presque distant.

— Non, je ne vois pas de quoi tu parles. Je suis juste fatigué. Laisse-moi le temps de me rétablir.

— Ce n'est que ça ? Rien n'a changé entre nous ?

— Mais non, que vas-tu imaginer ?

Il s'est efforcé de sourire, mais ses yeux sont restés de marbre. Quand je me suis penchée pour l'embrasser, j'ai nettement perçu son mouvement de recul. J'ai fait comme si je n'avais rien vu, comme si je croyais ses mensonges, comme si cela ne m'atteignait pas, car je ne voulais pas aggraver la situation. Je suis partie aussi dignement que possible, essayant en vain de calmer les tressautements de mon menton et d'endiguer mes larmes. Mon « *à demain* » n'était qu'un murmure plaintif.

Sept jours qu'il est réveillé. Sept jours que je ne dors plus.

Ce matin, j'ai appelé Annie pour lui faire part de mes doutes et de mes interrogations, au cas où son fils se serait confié à elle. Elle a reconnu qu'elle trouvait également Max plus « réservé » avec moi mais elle mettait cette attitude sur le compte de sa convalescence, de tous les bouleversements qu'il avait vécus ces dernières semaines, mais aussi de son inquiétude légitime sur l'avenir de la boulangerie. Elle a tenté de me rassurer comme elle a pu. Sans y parvenir tout à fait.

Mais tout va changer. Aujourd'hui, Max rentre à la maison. Nous allons nous retrouver seuls, tous les deux, comme avant. Il ne peut pas reprendre le travail avant une bonne semaine. Je vais pouvoir lui parler, lui expliquer. Regagner son amour, si tant est que je l'aie perdu. Si tant est qu'il ait survécu.

Quand j'arrive dans sa chambre, Charles et Annie sont déjà là. Ils prennent l'avion dans la soirée pour retrouver leurs autres enfants, ceux qui

ont désormais plus besoin de leur soutien que Max. Annie est penchée sur son fils et le serre dans ses bras, aussi fort que cela lui est permis.

— Prends bien soin de toi, Maxou, ménage-toi. Et si tu as besoin de plus de temps avant de reprendre le travail, eh bien, tu le prends, tes clients t'attendront. C'est promis ?

— Mais oui, maman, ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Et puis Léo va venir m'aider. C'est lui qui portera les sacs de farine et qui s'occupera du pétrin. Je ne ferai rien de fatigant.

Son père s'approche à son tour.

— Je ne sais pas si tu vas pouvoir rester aussi inactif que ça. Mais je compte sur toi, Alice, pour le surveiller de près.

— Je le surveillerai comme si j'étais un gardien de prison, comptez sur moi !

Ma repartie jette un froid dans la pièce. Qu'est-ce qui m'a pris de sortir cet exemple stupide ? Pourquoi suis-je si mal à l'aise en présence de mon mari ?

— Bon, allez, on doit y aller, si on ne veut pas courir dans cet aéroport atrocement grand, enchaîne Annie. À bientôt mon chéri. On t'appelle en arrivant. Oh, Alice, tu veux bien nous accompagner jusqu'à la sortie, on se perd une fois sur deux, dans ces couloirs...

— Bien sûr...

Ils embrassent leur fils et sortent de la chambre. J'adresse un sourire à Max avant de sortir à mon tour mais il ne me le rend pas. Je referme la porte derrière moi et Annie s'agrippe à mon bras pour me parler tout bas.

— Alice, ma chérie... Sois patiente avec Maxime. Il est encore tout chamboulé, il a perdu tous ses repères. Et quand Max est perdu, il réagit de manière disproportionnée. Tu sais, quand il est arrivé chez nous, dans les premiers temps, on aurait dit un petit chien battu. Il se renfermait en lui-même et ne nous laissait jamais l'approcher. Et quand on essayait, on avait parfois l'impression qu'il aurait pu nous mordre. C'est une façon de parler, bien sûr, mais pas si éloignée de la vérité. Il nous rejetait comme il avait

toujours été rejeté jusque-là. C'était son mode de fonctionnement. Mais avec de l'amour et beaucoup de patience, il s'est laissé prendre dans nos filets. Il nous a accordé sa confiance puis son amour.

— Que voulez-vous me dire, Annie ?

— Qu'il faut lui laisser du temps, Alice. Max en a besoin. Mais je suis convaincue qu'avec du temps et beaucoup d'amour, tout rentrera dans l'ordre, une fois encore...

— Max vous a dit quelque chose ?

— Non, pas vraiment, mais je le connais...

— Annie, nous devons y aller, ma chérie, intervient Charles.

— Oui, oui, tu as raison. Bon, je te laisse Alice, on t'appelle quand on arrive. Et sois forte, d'accord ?

Je l'embrasse sans bien comprendre ce qui se cache derrière ses paroles. Mais je pressens que je ne vais pas tarder à le découvrir.

— Tu as besoin de quelque chose, Max ?

— Non, ça va, merci.

Une fois encore, il referme la porte de la communication que j'avais tenté d'ouvrir. Il est rentré à la maison depuis cinq jours. Et depuis, nous cohabitons, comme deux étrangers vivant sous le même toit. Avant, nous passions tout notre temps libre ensemble, on attendait que l'autre se réveille pour prendre notre petit-déjeuner, on étendait le linge mouillé ensemble, on cuisinait ensemble, on regardait nos séries préférées ensemble, tout en parlant, en nous embrassant, en nous chatouillant, en riant ensemble. Le contraste est saisissant. Il n'ouvre presque plus la bouche, n'a pas souri depuis son retour, et ne me touche pas. Quand sa main effleure la mienne par inadvertance, il l'écarte instantanément comme si ce contact lui brûlait la peau.

Ce midi, alors que nous finissions de déjeuner, il a eu ce même réflexe quand ma main a touché la sienne. J'ai décidé de crever l'abcès.

— Max, là tu ne peux pas faire comme s'il ne s'était rien passé. Pourquoi ne veux-tu plus me toucher ? Je te répugne à ce point ?

— Pas du tout, mais...

— Mais quoi, dis-moi ! Parle-moi ! Qu'est-ce qui se passe ? Même si tu m'en veux, au nom de tout ce qu'on a partagé tous les deux, tu me dois la vérité.

— Je ne sais même pas moi-même ce qui se passe, Alice. Je ne comprends pas. C'est juste que je ressens le besoin de me recentrer, de me...

— De te protéger, c'est ça ?

— Oui.

— Te protéger de moi ? Tu crois que je pourrais te faire du mal ?

— Je ne sais pas.

— Mais enfin, c'est complètement absurde, Max. Je ne veux que ton bonheur. Je ne t'ai jamais fait de mal et je ne t'en ferai jamais !

Ma voix est partie dans les aigus et mon regard s'est noyé dans mes larmes. Il a levé les yeux vers moi, avec une expression perplexe dans le regard. Comme s'il doutait de la sincérité de mes propos. Et alors, j'ai compris.

— Tu crois que c'est moi qui t'ai frappé ? Que c'est moi qui t'ai plongé dans le coma ?

Il ne me répond pas et continue à me fixer en silence.

— Max, c'est moi ! Alice ! Tu ne comprends pas qui je suis ? Celle que tu as épousée, celle qui donnerait sa vie pour toi, celle qui a retenu son souffle pendant toute la durée de ton coma, celle qui pourrait tuer si on te faisait du mal... Comment peux-tu imaginer que, moi, j'aurais pu te blesser volontairement ?

Il reste silencieux et baisse le regard dans son assiette de spaghetti. J'attrape sa main dans la mienne, sans me soucier de sa réaction.

— Maintenant, tu vas m'écouter Max. Je vais tout t'expliquer. Voilà, tout a commencé il y a vingt et un ans et...

Max se lève subitement de sa chaise. Il semble à la fois bouleversé, furieux, peut-être même effrayé. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Jamais. Même dans nos disputes les plus intenses. Celles qui duraient presque une heure.

— Alice, je ne veux pas me disputer avec toi. Mais je ne peux plus rester là, à te regarder, à t'écouter me raconter des choses qui sonnent faux à mes oreilles. Je n'y comprends rien. Mais mon instinct m'ordonne de m'éloigner de toi. Laissons-nous du temps et j'espère qu'un jour, tout redeviendra... comme avant.

Je reste assise sur ma chaise. Je suis incapable de me lever. Mes jambes flageolent et mes mains tremblent. Je ne peux pas les en empêcher. Des larmes coulent sur mon pantalon et j'étouffe un cri de douleur dans mon poing serré. Max, qui reconnaît mes symptômes s'approche de moi, par habitude, et lève son bras pour entourer mes épaules, comme il le faisait avant. Mais il interrompt son geste à quelques centimètres de moi.

— Je... je suis désolé, Alice, murmure-t-il avant de sortir de la pièce, de l'appartement, et peut-être de ma vie.

Je devrais lui courir après, le forcer à m'écouter coûte que coûte, lui hurler que je l'aime jusqu'à ce qu'il en soit persuadé. Mais je ne peux pas. Une chape de béton vient de s'effondrer sur moi. Une chape de culpabilité mortifère. Il a raison. Il doit fuir, s'éloigner de moi, pour sauver sa vie. Je ne suis pas digne de rester avec lui. Suis-je seulement digne de vivre ? Après ce que j'ai fait. Ce que je lui ai fait. Tout ce qui arrive est ma faute et je dois en assumer les conséquences. Quelles qu'elles soient. Je dois le laisser partir s'il croit qu'il sera plus heureux sans moi. Je l'aime tellement que je dois lui laisser sa liberté de vivre loin de moi.

Même si je sens mon cœur s'éteindre.

Et je reste seule dans cette cuisine, seule au monde. Mes parents sont repartis, mes amis ne sont plus là et ceux qui restent me regardent bizarrement... Il n'y a qu'une seule personne qui pourrait m'aider. Mais elle est en prison. Je repense aux paroles d'Ama : « *Tu dois te pardonner. Le passé est le passé, OK ? Alors, regarde vers l'avenir et essaie de réparer tes erreurs.* » C'est trop tard, Ama.

J'avale mes comprimés pour me calmer. Ce n'est pas à Max de partir, c'est à moi. Cinq minutes plus tard, je quitte l'appartement en laissant mes clés sur le comptoir de la boulangerie.

23 - Bradley

Quand elle a tapé à la porte, j'ai cru que c'était Mia. Elle ne cesse de me harceler depuis plusieurs jours. Elle m'a expliqué qu'elle avait rompu avec son copain quand elle avait su qu'il la trompait avec sa meilleure amie. Je lui ai répondu que c'était un juste retour des choses puisqu'elle avait agi de la même manière avec moi, sauf que c'était moi le cocu et que j'avais perdu mon meilleur pote dans cette histoire sordide. Remuer ces anciens souvenirs devrait m'énervier mais je trouve cela tellement pathétique que ça m'amuse. Alors j'ai décidé de m'amuser avec Mia. Un peu comme un chat avec une souris. Je lui ai fait croire que j'étais intéressé, qu'un avenir entre nous était envisageable. Je l'ai même invitée à dîner dans un restaurant romantique, aux chandelles, et au moment où elle m'a susurré qu'elle me raccompagnerait bien chez moi, je l'ai embrassée avant de lui dire que je devais me lever tôt pour plaider le lendemain. Elle a fait une de ses têtes, c'était à mourir de rire. En plus, c'était totalement faux, vu que je ne travaille plus depuis quinze jours. Paul me laisse, lui aussi, des messages sur mon répondeur, me demandant si je vais mieux et quand je reviendrais. Je n'ai pas encore réussi à lui répondre que je ne reviendrai pas. Je ne veux plus de cette vie de compromissions et d'hypocrisie. Je ne sais pas encore le sens que je vais lui donner mais je compte bien sur le destin pour me faire un signe, comme le répétait souvent ma mère.

Et le signe est arrivé, alors que je ne m'y attendais plus. Il a frappé à ma porte, tout simplement. Ou plutôt, elle. Fragile, tremblante, larmoyante. Elle aurait pu aller n'importe où, mais elle est venue à moi, chez moi, de son plein gré. Qu'y voir d'autre qu'un signe du destin ? Un signe qu'il faut néanmoins considérer avec délicatesse, subtilité et patience. Je suis resté dans mon rôle d'avocat, mais aussi de confident, voire d'ami. Chaque chose en son temps. Ne pas la brusquer, ne pas lui faire peur, ne pas la faire fuir. Je lui ai ouvert les portes de mon appartement et mes bras compatissants. Mon cœur patientera encore. J'ai respecté son silence, ses crises de larmes, son regard errant. Je lui ai offert du mauvais cappuccino instantané, des gâteaux secs et ma douceur.

Elle m'a demandé si elle pouvait rester là quelques jours. J'ai eu envie de répondre « *toute la vie, si vous voulez* » mais je me suis retenu à temps. « *Autant que vous le voudrez, Alice* ». Je ne cherche pas à en savoir plus, à comprendre ce qui l'amène ici, ce qui lui brise le cœur, ce n'est pas le plus important. L'important, c'est qu'elle soit là.

Je ne l'avais pas revue depuis une semaine, un peu avant que Maxime ne sorte de l'hôpital. J'avais compris qu'il n'y avait pas de place pour moi, à ce moment-là, ni auprès d'elle, ni dans sa tête qui lui rappelait les jours sombres qu'elle venait de vivre en prison, ni dans son cœur qui ne me voyait même pas.

Je lui ai dit que le gang des braqueurs avait été incarcéré... En omettant de préciser qu'ils avaient reconnu tous les cambriolages, sauf celui de la boulangerie. J'ai pensé que ce n'était pas le moment pour elle, d'entendre ça. J'ai voulu la protéger, même si cela allait à l'encontre de mon rôle d'avocat.

De toute manière, Maxime n'a pas voulu porter plainte. Contre quiconque. L'affaire va donc certainement être classée sans suite.

Je propose à Alice d'aller nous promener dans Central Park pour lui changer les idées. À cette heure-là, la chaleur est clémente et la foule des touristes est moins dense. Elle accepte, sans conviction. Je lui propose d'emprunter le vélo de ma voisine qui le prêtait bien volontiers à Mia, avant, et j'enfourche le mien. Nous remontons lentement le long de la 8^e avenue, moins encombrée que les autres, et je jette de fréquents regards derrière moi pour m'assurer qu'elle est toujours là, qu'elle n'a pas changé d'avis, qu'elle n'est pas repartie. Mais elle est là, avec son air triste et résigné.

Nous descendons de vélo pour traverser Columbus Circle et attendons au passage piéton que le panneau « walk » s'allume. Un taxi jaune passe devant nous et ralentit à notre hauteur. À l'intérieur, deux passagers, un homme et une femme. Je n'y prête pas attention mais je vois Alice se pencher pour les observer. Je l'imites et reconnais alors Maxime. Il sourit à cette femme brune aux yeux noirs que j'ai déjà vue quelque part. Dans sa chambre d'hôpital. Le taxi accélère et s'engage sur Broadway, dans

l'indifférence de ses passagers, toujours concentrés l'un sur l'autre. Alice est blême. Elle traverse le passage piéton comme un automate vidé de toute énergie. Nous marchons en silence sur les sentiers du parc, sans nous attarder devant les chanteurs de rue, les canards du lac et les écureuils qui trottaient devant nous. Elle se laisse tomber sur un banc en face du Lake et regarde passer les barques transportant des couples collés l'un à l'autre.

— Vous croyez au destin, Brad ?

— Oui, j'y crois.

— Vous pensez que nous finissons toujours par payer pour nos erreurs ?

— Là, je ne sais pas. C'est un principe très judéo-chrétien, en tout cas. Je crois que ça rassure les gens qui traversent un malheur, ils ont l'impression de réparer une mauvaise action, comme s'ils se fustigeaient en espérant que cela les rapprocherait du paradis, en effaçant l'ardoise de leur très grande faute. Les moines se donnaient cent coups de fouet, jadis, pour expier leurs péchés.

— Je devrais peut-être faire ça, ce serait moins douloureux...

Elle tourne son regard vers moi pour guetter ma réaction, perplexe, et se met à rire. Un rire nerveux, qui se termine dans un sanglot. Je passe un bras autour de ses épaules et la rapproche de moi.

— Je crois que ce sentiment de culpabilité est l'un des pires que nous ayons à éprouver. Ma mère est morte il y a deux ans. Rupture d'anévrisme. Elle habitait dans le Bronx et je n'allais la voir qu'une fois par mois, voire tous les deux mois, alors que nous habitions dans la même ville. Elle aurait très bien pu retourner vivre en France, dans notre maison familiale, mais elle répétait à tout le monde qu'elle préférait rester près de moi, ici à New York. Près de moi, qui n'allais jamais la voir. Croyez-moi, Alice, la culpabilité, je sais ce que c'est.

— Vous aviez de bonnes raisons, non ? Vous veniez d'intégrer votre cabinet d'avocats, vous deviez faire des sacrifices pour y arriver et...

— On a toujours de bonnes raisons de faire ce que l'on fait, sinon, on ne le ferait pas. C'est juste qu'à ces moments-là, on préfère ne pas écouter notre conscience qui nous rappelle ce qui est vraiment important.

— Et qu'est-ce que c'est, à votre avis ?

— Ce n'est pas notre vie qui devrait nous importer le plus, mais ce que nous en faisons pour venir en aide à ceux que nous aimons.

Alice tourne son visage vers le lac, pensive.

— Vous avez peut-être raison... Je ne vous savais pas si philosophe, Brad.

— Je tiens ça de ma mère. Mais je dois vous avouer que ce sont les canards qui me rendent sages, ils m'apaisent...

Alice sourit. C'est déjà ça.

— Qu'est-ce qui m'arrive, Brad ? Ma vie explose littéralement et je n'y comprends rien. J'ai toujours tout contrôlé dans ma vie, dans ses moindres aspects, et même mes rêves. Mais là, je perds pied, littéralement. J'ai l'impression de me retrouver dans l'œil du cyclone et de m'y enfoncer, tout doucement, mais sûrement.

— Tous les cyclones finissent par perdre en intensité et par s'évanouir complètement. Ça va s'arranger, Alice. Et puis, je suis là...

Elle ne répond pas tout de suite. Je suis peut-être allé trop loin ?

— Oui, vous êtes là, heureusement. Vous êtes le seul à ne pas me tourner le dos. Mes parents sont repartis et pour une fois, j'aurais aimé qu'ils restent près de moi. Et Célia est partie en voyage en Chine, avec Brian. Quant à Max...

— Oui ?

— Max est devenu très bizarre depuis son réveil. Comme s'il ne me reconnaissait plus, comme s'il ne...

— Comme s'il ne vous aimait plus, c'est ça ?

Elle ne me répond pas, mais ses larmes le font à sa place.

— Là aussi, c'est sans doute passager. Laissez-lui du temps, soyez patiente. Il ne vous en reviendra que plus vite. Les hommes sont comme ça, vous savez.

— Pas tous. Enfin, c'est ce que je pensais avant. À présent, je ne le reconnais plus. Je ne sais plus qui il est, ce qu'il pense, ce qu'il croit. Et même qui il fréquente. Vous l'avez vu, vous aussi, avec cette femme dans le taxi, tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Heu... oui. Vous savez qui elle est ?

— Non, je ne l'ai jamais vue. Enfin, je ne crois pas. Mais elle nous tournait le dos, alors...

J'ai peut-être tort de lui mentir. Je devrais lui avouer que je l'ai déjà vue, et dans la boulangerie et dans la chambre de Max quand il était dans le coma. Cela accélérerait peut-être les choses entre nous ? Chaque chose en son temps...

— C'est peut-être juste une femme qui partage ce taxi avec lui et avec laquelle il discutait. N'allez pas vous faire des idées.

— Ah oui, je n'y avais pas pensé. Vous avez sans doute raison. Vous me rassurez...

— Vous avez froid ? Vous tremblez.

— Un peu. Je préférerais rentrer, je suis épuisée.

Le soir, je lui propose de se détendre dans un bain, pendant que je prépare le repas, un gratin dauphinois que j'ai acheté hier dans une épicerie fine, sans savoir qu'il me serait très utile aujourd'hui. J'ai mis une musique jazzy, ni trop triste, ni trop exubérante, j'ai baissé l'intensité des lumières, allumé quelques bougies et rangé l'appartement. Ça sent la soirée romantique à plein nez, mais je m'en fiche. Si elle tique, je lui dirai que je voulais créer une ambiance confortable, rassurante. Mon téléphone vibre. Encore Mia ? Cette fois, je vais être direct avec elle, je sais maintenant qu'il ne peut plus rien se passer entre nous. Mais ce n'est pas le mien, c'est celui d'Alice, qu'elle a laissé sur la console de l'entrée. J'entends l'eau couler dans la salle de bains... Je déverrouille son téléphone, comme je l'ai si souvent vue faire dans l'après-midi, et je lis le texto qu'elle vient de recevoir.

Max : « *Où es-tu ? Je suis inquiet pour toi. Rentre. Il faut qu'on parle. Je suis prêt à t'écouter.* »

Je réfléchis un instant. L'eau s'est arrêtée de couler. Je prends le téléphone avec moi dans les toilettes et m'enferme à l'intérieur. Je tape sur le clavier tactile.

Alice : « *Tu avais raison. Tu as besoin de temps, mais moi aussi. Je reviendrai plus tard, quand je serai prête. En attendant, laisse-moi tranquille.* »

Je relis plusieurs fois le message que j'ai rédigé en français, comme l'était celui de Max, en espérant ne pas y avoir fait de fautes. J'ai toujours été mauvais en orthographe française, au collège. Je rajoute un « s » au verbe avoir et j'appuie sur "*Envoyer*". Puis, je supprime ces deux derniers échanges. Sans le moindre scrupule. Et j'essaie d'effacer mon sourire avant de sortir des toilettes...

Alice habite chez moi depuis six jours, à présent. Six jours fabuleux. Pour moi. Pour elle, c'est plus dur, évidemment. Elle passe beaucoup de temps à pleurer, à se demander pourquoi, à tourner en rond. Mais de plus en plus, je parviens à la dérider. Elle a même ri à l'une de mes plaisanteries hier. Je connais ses habitudes – du pain frais (que je vais chercher à dix minutes de métro dans une autre boulangerie française) avec du beurre et du miel, un café sans sucre et une orange, chaque matin –, et ses petites manies – se passer de la crème sur les mains après qu'elle les ait lavées. Elle n'a pas appelé Max ces six derniers jours, en tout cas, à ma connaissance. Je crois qu'elle respecte son silence et attend qu'il la contacte quand il le jugera utile. Mais je sais aussi que tous les soirs, elle passe un long moment en face de leur appartement, à l'observer, cachée derrière un arbre, de l'autre côté de la route. C'est son moyen de rester en contact avec lui, apparemment. Il n'a toujours pas repris le travail alors qu'il aurait pu le faire, d'après ce qu'avait estimé le docteur. Elle se demande s'il va bien. Si elle lui manque. Combien de temps il va lui falloir pour prendre son temps... Mais elle patiente, obstinément.

En six jours de colocation, notre proximité a fait évoluer notre relation en amitié, inévitablement. Je reste attentif à ne pas aller trop vite, à garder pour moi les mots équivoques ou trop explicites de mes sentiments. Mais si je peux contrôler ma bouche, j'ai plus de mal avec mes mains qui s'attardent un peu trop sur les siennes, quand elles les frôlent par « inadvertance », ou avec mes yeux qui s'éternisent sur ses courbes plus ou moins dénudées quand elle s'endort sur le canapé.

Je lui ai fait croire que j'étais en vacances pour quelques jours et j'en profite pour lui faire visiter des musées qu'elle ne connaissait pas, admirer les œuvres de street art à Brooklyn, découvrir la cuisine du monde dans des restaurants atypiques et faire des tours de calèches à la belle étoile. Son enthousiasme n'est pas toujours au rendez-vous mais elle se plie de bon cœur à mes propositions.

L'un des premiers clients que j'avais sorti de prison, alors que j'étais commis d'office, m'a donné une astuce pour recevoir les sms qui lui étaient adressés. Il m'a suffi de bidouiller son téléphone pendant qu'elle dormait. Je sais que Max ne lui a pas envoyé de nouveaux messages depuis l'autre jour. Elle en a seulement reçu deux de ses parents qui lui demandaient des nouvelles de la santé de Max. Ils n'étaient vraisemblablement pas au courant de leur séparation.

Ce soir, elle a décidé qu'elle allait lui parler. Qu'elle avait trop attendu. Qu'il fallait qu'il l'écoute, qu'ils trouvent une solution. Elle se prépare dans la salle de bains depuis vingt bonnes minutes, avec un bonheur évident. Elle se plante devant moi, avec sa petite robe légère, ses talons hauts, ses cheveux bouclés lâchés sur ses épaules. Elle est tout simplement irrésistible et je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas la prendre dans mes bras et l'embrasser.

— Tu penses que... qu'il va aimer ?

— Sans aucun doute.

J'aimerais lui conseiller de se changer, de ne pas faire trop d'efforts pour un homme qui ne la mérite pas, de lui laisser encore plus de temps, mais quand je vois le sourire qui l'illumine, je me dis que je n'ai pas le droit de gâcher son bonheur. Même si elle risque effectivement de souffrir.

— Je vais chercher une veste et j’y vais !

Mon téléphone vibre dans ma poche. Un message de Max pour Alice.

Max : « *Suis à JFK. Je rentre en France pour quelques jours, chez mes parents, histoire de me reposer. Appelle-moi, si tu veux me parler. Bisous* »

Message supprimé. De mon téléphone, mais aussi de celui d’Alice. C’est l’avantage de ce système.

— Tout va bien ? Tu as l’air soucieux, Brad.

— Non, c’est le boulot. Ils ont besoin d’un renseignement pour un client. Rien de grave.

— Ok. Souhaite-moi bonne chance !

— Bonne chance, Alice.

Mes mots sonnent atrocement faux, mais elle ne s’en rend pas compte, toute à sa joie de parler à Max. Et je la laisse partir, sans lui avouer qu’il ne sera plus là pour l’écouter.

24 - Maxime

Le croissant est un peu trop cuit et il manque de beurre, mais il est toujours meilleur que ceux que l'on trouve à New York. Assis en terrasse du bar PMU de mon village natal, je regarde les passants déambuler dans la rue, comme s'ils avaient toute la vie devant eux. Ils prennent le temps de se saluer, de demander des nouvelles du petit dernier, de la belle-mère qui a été hospitalisée. Moi aussi, ce matin, j'ai envie de prendre mon temps. De me retrouver seul avec moi-même, pour une fois. J'apprécie de vivre auprès de mes parents, l'ambiance y est toujours aussi joyeuse et animée, mais ne me permet pas de me reposer.

Je termine mon café et laisse une pièce dans la coupelle. Je sors du café et me dirige vers l'église dans laquelle j'accompagnais ma mère quand j'étais plus jeune. Je ne croyais pas en Dieu, pas vraiment, mais j'aimais me retrouver parmi des gens qui y croyaient de tout leur cœur et qui chantaient ensemble avec une telle ferveur que ça me transportait. L'église est déserte à cette heure-ci. Je m'assois tout devant pour respirer l'odeur de l'encens qui finit de se consumer dans un coin.

Lynsay avait raison. Ce retour aux sources me fait du bien. J'avais besoin de sortir de la confusion de mes souvenirs, de m'éloigner tout ce qui me rappelait ma vie avec Alice, d'effacer la douleur de son absence dans notre quotidien. Je ne sais plus où j'en suis... Je ne sais plus si je dois me fier aux images d'Alice qui me reviennent en mémoire, ces images où elle a une expression que je ne lui connais pas, un visage froid et dur, celui d'une inconnue, et une violence dont je la pensais dépourvue. Une violence que je cherche à fuir depuis si longtemps... Pourquoi ces images me terrifient-elles à ce point ? Ces images reflètent-elles la réalité ? Si oui, pourquoi sont-elles si différentes de la réalité d'avant mon accident ? Aurais-je enregistré pendant mon coma des informations, des indices prouvant que tout ce que je croyais réel n'était qu'un leurre ? Qu'Alice n'a jamais été celle que je croyais connaître ?

D'ailleurs, le silence d'Alice est éloquent. Je lui ai tendu la main, je lui ai dit que j'étais prêt à discuter avec elle, à dénouer cette situation. Mais elle

ne m'a même pas répondu. Même pas un « *bon voyage* » ou un « *OK, salut !* » ou même un « *je m'en fous !* » Rien. De l'indifférence. L'Alice que je connaissais n'aurait jamais réagi ainsi.

Et pourtant l'Alice que je connaissais me manque. Énormément. Quand elle a quitté notre appartement, j'ai regardé les fichiers photos sur notre ordinateur. Celles qu'Alice adorait prendre, à chaque occasion, et même sans aucune occasion, « *pour immortaliser notre bonheur* », comme elle disait. Celles qui contrastent tellement avec les images qui me hantent.

Je suis perdu.

Je rentre à la maison. Ma mère est sur la terrasse, à écosser les petits pois. Je lui jette un regard interrogatif et elle me répond non de la tête. Non, elle n'a toujours pas appelé. Et non, je ne l'appellerai pas. Elle veut prendre du temps pour elle, pour réfléchir. Je dois le respecter.

Je sens le parfum de Lynsay avant de la voir. Elle est dans le salon, avec Clarence. Elle discute avec lui de ses angoisses quand il se retrouve seul quelque part.

— Je vais te révéler un tour de magie, lui dit-elle, en glissant une longue mèche de cheveux bruns derrière son oreille. Quand ça t'arrive, essaie de faire descendre ta peur dans ton ventre, par ton esprit. Et respire, le plus doucement possible, en gonflant ton ventre. Tu comptes jusqu'à dix et ton souffle va... comment dit-on... balayer ta peur, comme par magie. Quand ça arrivera, tu crieras « *abracadabra !* » et ce sera fini. Tu n'auras plus peur. Tu as compris ?

— Oui, d'accord, lui répond Clarence. Mais ne le dis pas à maman, je lui ferai la surprise, d'accord ?

— C'est promis, Clarence. Juré, craché.

— Non, faut pas cracher, c'est pas poli, hein !

Il a cinq ans de moins que moi mais l'apparence et le discours d'un petit garçon. Il n'a pas vraiment grandi dans son corps non plus. Et il a gardé le cœur pur et impulsif d'un enfant. Il se jette toujours dans nos bras en criant « *je t'aime !* », comme ça, sans raison apparente. Clarence, c'est un puits d'amour, avec une âme d'enfant, dans un corps d'adulte. Notre petit trésor à

nous. Un trésor qui a aussi ses failles, ses doutes, ses peurs. Quand nous sommes arrivés, il y a cinq jours, Clarence était très intimidé par Lynsay, comme il l'est avec chaque nouvelle personne qu'il rencontre. Mais le lendemain, il l'avait déjà adoptée. Il lui a demandé si elle était ma nouvelle femme. Ça l'a fait rire.

Lynsay a vraiment le cœur sur la main et je sais qu'elle cherche sincèrement à m'aider. Hier matin, nous nous sommes assis sur le banc abrité par le faux poivrier, au fond du jardin.

— Alors, comment te sens-tu aujourd'hui ? m'a-t-elle demandé.

J'ai pris un moment pour lui répondre.

— Je ne sais pas, je suis partagé. J'aimerais comprendre ce qui se passe, comment on a pu en arriver là. Et en même temps, j'ai peur de connaître la réponse.

— Je comprends, c'est normal. Mais tu n'auras peut-être jamais la réponse, tu sais...

— Alice pourrait me la donner...

— Alice te donnera sa version des faits, sa vérité, certainement pas la vérité.

— Mais jusqu'à présent, j'ai toujours pu lui faire confiance.

— Comme tu le dis, jusqu'à présent. Mais les choses ont changé, Max. Si ton inconscient t'a envoyé ces images, celles où Alice est violente envers toi, ce n'est pas pour rien. Il cherche à te protéger, à te mettre en garde, c'est son boulot après tout et tu peux lui faire confiance, car lui, il sait.

— Je sais, tu me l'as déjà dit, mais... pourquoi ? Pourquoi m'aurait-elle fait ça ? Je la connais par cœur et jamais je ne l'aurais crue capable de violence.

— Tu croyais la connaître par cœur, nuance. On ne connaît jamais les gens par cœur, c'est un leurre. Et dans certaines circonstances, ils se révèlent sous leur vrai jour. Alice a un passé dont tu ne connais pas toutes les facettes, elle a sa part d'ombre.

— Comme nous tous, non ?

— Oui, comme nous tous. Mais j’ai le pressentiment que la sienne est un peu plus trouble que chez la plupart des gens.

— Peut-être. Je ne sais plus. J’aimerais quand même l’appeler pour qu’elle me donne son explication.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Tu lui as proposé de te contacter et elle ne l’a pas fait. Je crois qu’elle a quelque chose à se reprocher et ne veut vraisemblablement pas te l’avouer. Et je doute qu’elle le veuille un jour, d’ailleurs...

— Alors que me conseilles-tu ? De l’oublier, comme ça, comme si elle n’avait jamais existé ?

J’ai élevé la voix sans m’en rendre compte. Ma mère, qui étendait le linge à quelques mètres de nous, s’est retournée et m’a regardé d’un air triste avant de rentrer à l’intérieur.

Lynsay s’aperçoit de ma présence et se redresse pour venir vers moi.

— Tout va bien, Max ?

— Ça va. Tu as été formidable avec Clarence. Ce que tu lui as appris peut beaucoup l’aider.

— Et toi aussi, je peux beaucoup t’aider, si tu me laisses faire...

Je lui souris et dépose un baiser sur sa joue. Tout est tellement simple avec elle. Elle me fait du bien et apaise mes angoisses. Tout ce dont j’ai besoin à présent.

Je ne sais pas quand je repartirai à New York. Ni même si je repartirai. Mais je n’ose en parler. Même pas à Lynsay. Je préfère ne pas trop y penser pour le moment. Me laisser guider par mes intuitions.

Cet après-midi, ma mère doit aller faire des courses à Paris, à une heure de route, et elle a proposé à Lynsay de l’accompagner. Cette dernière m’a supplié de les accompagner, mais les magasins parisiens, très peu pour moi.

Je vais rester là et aider mon père à retaper sa vieille Coccinelle, sa Choupette.

Glissé sous la voiture, j'entends la clochette du portail retentir.

— Papa, il y a quelqu'un au portail ! lui crié-je.

Pas de réponse. La clochette retentit à nouveau.

— Papa !

Silence. Il n'est plus là. Il a dû aller boire une bière dans la cuisine. Je me relève et essuie mes mains pleines de cambouis sur le bleu de travail qu'il m'a prêté et beaucoup trop grand pour moi. Je descends les quelques marches qui descendent jusqu'au portillon en fer forgé. La clochette s'agite une fois encore.

— Oui, oui, j'arrive !

Le portail grince sur ses gonds en s'ouvrant. Alice est là. Devant moi.

25 - Alice

— Bonjour, lui dis-je, gauchement.

— Alice ? Je ne m'attendais pas à te voir ici... me répond Max.

— Je ne te dérange pas ?

— Non, pas vraiment, je bricolais, mais j'ai bien besoin d'une pause. Tu entres ? Ma mère a préparé du thé glacé...

Je le suis à travers le jardin, un peu fébrile, comme si nous venions de nous rencontrer, comme si nous ne nous connaissions pas. Et c'est bien le sentiment que j'ai ressenti ces dernières semaines. Quand j'ai compris qu'il était parti pour un bon moment, j'ai d'abord été inquiète et j'ai appelé tous les hôpitaux de New York pour savoir s'il n'avait pas rechuté. Et même les morgues, au cas où... Puis, j'ai ressenti une tristesse infinie quand il s'est avéré qu'il était juste parti de chez lui, parti quelque part, sans prendre la peine de me dire où, à moi, sa femme. Comme si cela n'était pas important, comme si nos vies étaient irrémédiablement désunies et qu'il pouvait faire ce qu'il voulait sans me tenir informée. Cette tristesse s'est rapidement muée en colère. Et en incompréhension. Jusqu'à ce que sa mère m'appelle.

— Alice, je sais que je ne devrais pas t'appeler et d'ailleurs Max me tuerait s'il savait que je l'ai fait, mais je sens que je dois intervenir, malgré tout...

— Où est-il, Annie ?

— Il est ici, à la maison. Tu l'ignoris ?

— Chez vous, en France ? Mais oui, je l'ignoris ! Il ne m'a rien dit, j'étais folle d'inquiétude.

— Il m'a juste dit qu'il t'avait envoyé un texto pour t'en informer. Et qu'il te proposait de l'appeler si tu voulais lui parler.

— Je ne l'ai jamais reçu, ce texto, jamais. Et j'ai essayé de l'appeler mille fois sur son portable mais je tombe toujours sur sa messagerie. Pourquoi ne répond-il pas ?

— Il s’est fait voler son portable dans le métro, à son arrivée en France. Il espérait que tu penserais à appeler à la maison...

— Je n’en savais rien... Comment va-t-il ? Il ne s’est pas fait agresser, au moins ?

— Non, c’était apparemment un pickpocket, il ne s’est rendu compte de rien. Et il va plutôt bien, il a repris des forces, tout doucement.

— Ah, tant mieux. Vous pensez qu’il accepterait de me parler par téléphone ?

— J’ai une meilleure idée. Viens. Dès que tu peux.

— Vous croyez ?

— J’en suis sûre. Mais Alice, je dois te prévenir. Max n’est pas venu seul. Alice ? Tu es toujours là ?

— Il est avec une femme, c’est ça ?

— Viens vite.

J’ai réservé le premier vol pour Paris sur le site d’American Airlines, fourré quelques affaires dans mon sac de voyages et je suis partie, sans prévenir Brad qui était parti courir. Je lui ai laissé un message sur un bout de papier : « *Merci pour tout* ». Je ne lui ai pas indiqué où j’allais. Je n’étais pas très sûre d’être autorisée à quitter le pays et si ce n’était pas le cas, je ne voulais pas qu’il se retrouve dans une position délicate.

Max me propose de m’asseoir sur la terrasse pendant qu’il va chercher la boisson et les verres. Je scrute mes mains. Elles ne tremblent pas, malgré la nervosité que je m’étais attendue à ressentir. Je me sens étrangement calme, sereine, à ma place. Max s’assoit face à moi et nous échangeons un regard interminable. Je me noie dans ses yeux. Ses yeux fourmillant d’étoiles, ceux qu’il avait avant, ceux qui appartenaient à celui que j’aimais tant, avant son accident, pas ceux de l’homme qui est sorti du coma et que je ne parvenais pas à reconnaître. Nous n’osons pas bouger, de crainte de briser la magie de cet instant. Je me demande si son cœur bat aussi vite que le mien, et si c’est le cas, j’ai peur qu’il ne tienne pas le coup...

— Max, il faut que je te dise...

— Non, Alice, ne dis rien. Faisons comme si tout cela ne s’était jamais produit, tu veux bien ?

— C’est impossible. J’ai vécu dans le silence, dans les secrets et même dans les mensonges pendant trop longtemps et c’est ce qui nous a séparés. Je dois tout te raconter, depuis le début. Et ce que je vais te dire va certainement être difficile à entendre pour toi. Quand j’aurais terminé, je sais que tu auras une image très différente de moi, de celle que tu avais jusque-là. Je sais aussi que je risque de te perdre en t’avouant tout cela. Mais je ne veux plus vivre avec cette ombre au-dessus de nous.

J’ai parlé très vite, pour être sûre de ne pas pouvoir reculer.

— Je te demande de me pardonner et surtout de garder en mémoire que je t’aime, depuis toujours.

— Alice, tu me fais peur, là. Vas-y, parle !

— Voilà... Je te demande juste de me laisser m’exprimer sans m’interrompre, d’accord ? Tout ça remonte à bien longtemps. J’avais seize ans, j’étais en première. Je partageais un petit logement avec ma copine Elise, dans une résidence pour jeunes filles tenue par des bonnes sœurs. J’avais quitté mes parents, et notamment mon père, parce que j’étouffais à la maison, il ne me laissait rien faire. Enfin, tu connais l’histoire... Et en arrivant à Paris, j’ai profité de ma liberté pour faire ce que je voulais. Je sortais souvent avec une bande de copains qui étaient dans le même lycée que le mien. Parmi eux, il y avait Alex, le fils d’un homme politique. Un genre bad boy ténébreux qui m’intriguait. On est sorti ensemble pendant plusieurs mois. Je suis tombée raide dingue de lui. J’imaginais déjà qu’on allait poursuivre nos études dans la même fac, qu’on s’installerait ensemble et tout le cinéma. Une vraie midinette, quoi. J’étais complètement accro à ce type. Je sentais bien qu’il m’échappait par moments, mais cela ne me le rendait que plus attirant. Et puis un jour, je me suis rendu compte que je n’avais pas été réglée depuis plusieurs mois. J’ai fait un test... J’étais enceinte. Mais je ne savais pas depuis quand. J’étais paniquée. Tétanisée. Effondrée. Je ne pouvais en parler ni à ma mère qui aurait fait une crise cardiaque en l’apprenant, ni à Elise, beaucoup trop prude pour pouvoir m’aider, ni à Alex car je redoutais sa réaction. Il aurait cru que j’avais voulu

lui faire un enfant dans le dos pour le retenir auprès de moi. J'ai attendu. Longtemps. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus. Je me disais que peut-être, le bébé comprendrait de lui-même qu'il valait mieux qu'il parte... Un jour, Aurélie, la religieuse avec laquelle je m'entendais le mieux, m'a trouvée toute seule dans le réfectoire, en pleine nuit. Je lui ai fait croire que j'étais inquiète pour l'une de mes amies d'école qui se retrouvait enceinte et qui ne savait pas quoi faire. J'ai évoqué le sujet de l'avortement. Elle m'a répondu que pour elle, ce n'était pas la bonne solution, et que si Dieu avait offert cet enfant à cette jeune femme, c'est qu'il avait un projet pour lui, quel qu'il soit. Et que ce serait lui faire offense que de s'opposer à ce projet. Ce serait un péché mortel. Il vaudrait mieux que mon amie en parle avec le père de cet enfant. Sœur Aurélie était si douce, si gentille. Ses mots m'ont marquée. Le lendemain, j'ai avoué la vérité à Alex. Il m'a demandé comment je pouvais être sûre qu'il était bien le père de mon enfant. Et il a conclu en disant qu'il ne le reconnaîtrait jamais, qu'il avait la vie devant lui et qu'il ne voulait pas s'encombrer d'un rejeton. J'étais anéantie. Je ne m'attendais pas à une réaction aussi extrême. Alors, je suis devenue hystérique. Je l'ai menacé de tout raconter à ses potes, à sa famille de riches, au proviseur, à tout le monde. Il a pris peur et il s'est enfui. Je n'ai jamais su où il est allé. Je n'ai plus eu de ses nouvelles.

J'avale le verre d'eau que me tend Maxime d'une traite et poursuis mon récit.

— C'est à ce moment que j'ai senti mon bébé bouger pour la première fois. Ça m'a fait peur. J'ai compris que le temps m'était compté. Moi aussi, j'ai voulu m'enfuir, n'importe où. Le jour même, j'ai pris le premier train. Il allait en Bretagne. J'avais envie de prendre le temps de réfléchir, au calme. Je me suis endormie sur la plage, en plein hiver. Je me suis retrouvée aux urgences, en hypothermie. Ils m'ont auscultée et expliqué que j'étais enceinte de huit mois. J'étais plutôt ronde à l'époque et ça ne sautait pas aux yeux. Ça a été un vrai choc pour moi. Je leur ai dit que je n'avais nulle part où aller, ils m'ont gardée à l'hôpital. On m'a mise en contact avec une psychologue, des associations qui me promettaient de m'aider à élever cet enfant. Je ne m'en sentais pas capable, je n'étais moi-même qu'une enfant ! Et quelle vie aurais-je eu à lui offrir, à ce pauvre petit bébé ? Mon père n'aurait jamais accepté de le prendre en charge. J'aurais dû arrêter l'école,

trouver un travail pour essayer de survivre, avec cet enfant qui méritait bien mieux que cette existence-là... Et la mienne, celle dont je rêvais, se serait envolée au même moment. Quand j'ai ressenti les premières contractions, j'ai pris ma décision. Et j'ai décidé de vivre. Et de le laisser vivre. De respecter le projet que Dieu avait pour lui. De lui offrir une vie heureuse, épanouie, une vie où toutes les opportunités s'offriraient à lui, même si c'était loin de moi... J'ai décidé de le faire adopter. L'accouchement a été une véritable torture. Je le sentais bouger à l'intérieur et essayer de se frayer un chemin vers la vie. J'étais partagée entre l'impatience de voir son visage, mue par cette espèce de vanité de vouloir retrouver un peu de moi en lui, et la conviction qu'il ne fallait pas que je le regarde car je savais que je m'y attacherais instantanément et que je ne pourrais pas respecter ma décision. La décision que je savais être la meilleure pour nous deux. Enfin, c'est ce dont j'essayais de me convaincre... Et j'essaye toujours d'ailleurs.

Je m'interromps un moment pour attraper un mouchoir dans mon sac à main et essuyer mes yeux. Je m'aperçois alors que Max pleure également. À quoi pense-t-il ? Commence-t-il à comprendre quelle horrible personne je suis ?

— Quand le bébé est sorti, j'ai entendu la sage-femme s'écrier que c'était un beau garçon. Je lui ai répondu que je ne voulais pas le voir et j'ai fermé les yeux de toutes mes forces. J'ai même remonté le drap sur mon visage pour me protéger, pour ne pas être confrontée à l'acte terrible que je venais de commettre et que je ne parvenais pas à me pardonner. Elle l'a emmené dans une pièce à côté et m'a demandé une fois encore si j'étais sûre de ma décision. Je n'ai pas descendu le drap pour lui répondre que j'étais sûre de moi. Je ne voulais pas qu'elle lise toute la honte sur mon visage. Cette nuit-là, je suis allée à la pouponnière où plusieurs nouveau-nés dormaient. Je ne savais pas lequel était le mien. Je les ai tous observés, à travers la vitre, et j'en ai trouvé un avec lequel j'ai trouvé une vague ressemblance avec moi. Je... je lui ai demandé de me pardonner, de me comprendre. Je lui ai souhaité d'avoir une vie merveilleuse, de devenir un être extraordinaire, un homme fort qui réaliserait tous ses rêves. Je m'imaginais dans le rôle de la bonne fée au-dessus du berceau de Cendrillon. Quand je te disais que je n'étais qu'une gamine ! Cendrillon, je l'avais vue seulement six ans auparavant ! En rentrant dans ma chambre, je lui ai écrit une lettre où je lui

disais que je l'aimais. J'ai demandé une enveloppe aux infirmières et j'ai écrit sur celle-ci « *à ouvrir quand mon fils aura 18 ans.* » Le lendemain, j'ai signé tous les papiers de l'adoption et j'ai demandé à ajouter ma lettre au dossier. Et je suis partie. Je l'ai laissé là. Sans savoir ce qu'il adviendrait de lui...

Je ne peux plus retenir mes sanglots plus longtemps. Max m'observe silencieusement, les yeux écarquillés. Puis il se lève et vient m'enlacer. Il me caresse les cheveux et me chuchote « *ça va aller, je suis là* ». Sentir son odeur, la douceur de sa main sur mon visage me donne des frissons et réchauffe mon cœur desséché. C'est si bon de le retrouver. Mais tout n'est pas encore gagné. Il ne sait pas tout.

— Quelques jours après, je me suis fait faire un tatouage.

Je soulève une mèche de mes cheveux que je place en arrière avant de décoller mon oreille gauche. Max se rapproche et lit l'inscription que j'ai fait tatouer sur l'endroit le plus secret de mon corps, il y a 21 ans : 25 04 1996. Sa date de naissance.

Max est visiblement surpris. Il n'avait jamais vu ce tatouage que j'ai toujours pris soin de dissimuler sous mes cheveux.

— Et depuis ? Tu sais ce qu'il est devenu ?

Je ne sais comment continuer. Je ne trouve plus les mots.

— Oui, elle le sait.

Ce n'est pas moi qui lui ai répondu. C'est mon fils.

26 - Léo

— Léo ? Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande Maxime.

Alice se tourne vers moi et se lève pour me rejoindre.

— Max, je te présente mon fils, Léo.

— Quoi ? Comment est-ce... ?

— Bonjour Maxime, lui dis-je enfin. Désolé d'être entré comme ça, sans sonner mais...

— C'est moi qui lui ai demandé de venir, Max, pour que tu comprennes tout, toute la vérité. Viens t'asseoir avec nous, Léo.

Je prends une chaise et m'assois à côté de ma mère. Maxime me regarde comme si j'étais un fantôme.

— Je n'y comprends rien, murmure Maxime.

— Je sais, tout cela a l'air complètement fou. Je vais t'expliquer depuis le début, lui dis-je. J'ai été élevé par des parents géniaux, Sophie et Richard. Quand je suis arrivé chez eux, ils avaient une quarantaine d'années. Ils avaient essayé par tous les moyens d'avoir un enfant, de manière naturelle ou assistée, mais ils n'y sont pas arrivés. L'adoption était leur dernier recours. Autant dire que quand ils ont su qu'on leur confiait un nouveau-né, ils étaient fous de joie. Ils m'ont élevé comme un petit prince, en essayant de me faire plaisir de toutes les façons possibles, tout en me transmettant leurs valeurs. Ils ne m'ont jamais caché que je n'étais pas leur fils naturel et ça ne me posait pas de problème, pas à l'époque. Ils me disaient que j'étais leur plus beau cadeau, celui que ma vraie mère leur avait fait. Je n'ai pas cherché à en savoir plus. J'étais très bien comme ça. Et puis, quand je lisais les commentaires, sur les groupes Facebook, d'enfants adoptés qui cherchaient désespérément, et parfois en vain, à renouer le contact avec leurs parents biologiques, je n'étais pas tenté de le faire à mon tour. Le jour de mes 18 ans, Sophie m'a annoncé que ma mère avait laissé un courrier pour moi. J'ai mis presque deux mois avant de l'ouvrir. Cette lettre me faisait peur. Je savais qu'elle allait bouleverser ma petite vie tranquille. Je

venais d'entrer en Bac Pro boulangerie-pâtisserie, j'avais une copine, un patron qui me donnait mon premier salaire d'apprenti, des parents plutôt cool... Je n'avais pas envie de tout foutre en l'air. Mais cette lettre traînait là, fermée, sur ma table de nuit. Une nuit, j'ai fini par l'ouvrir.

Je me lève pour extirper une feuille pliée en quatre de ma poche arrière. Je la déplie, sous le regard de ma mère, et commence à la lire.

— « *Mon bébé, tu dois être un homme déjà, si tu lis cette lettre. Et moi, je n'ai même pas encore ton âge. J'ai 16 ans. Seulement seize ans. Je joue à la grande, à la jeune femme sûre d'elle, autonome, indépendante, mais je ne suis qu'une petite fille qui n'a même pas fini sa croissance. J'ai été très amoureuse de ton père, Alex. Je nous voyais déjà mariés, installés dans un petit appartement. Mais j'avais tort. Alex ne m'aimait pas autant que je l'espérais. Pas autant que moi. Lui aussi, ce n'est qu'un gosse immature qui ne peut s'imaginer devenir père. Je me suis donc retrouvée seule, avec toi qui poussais en moi. Et moi seule, j'allais devoir assumer le rôle de maman et de papa, m'occuper de toi, de ton éducation, te donner toutes les chances de réussir ta vie, là où moi j'ai échoué. Je ne m'en sens pas capable, mon bébé. Quelle mère pourrais-je être alors que je ne suis qu'une enfant ? Quelle vie puis-je t'offrir ? Quel avenir ? Je n'ai pas le droit de t'infliger ça. Tu mérites mieux que ça. Tu mérites d'être heureux, même si c'est sans moi. Je prie pour que tu trouves une famille aimante qui t'offrira le meilleur et qui t'aidera à réaliser le projet que Dieu a fait pour toi. J'espère que tu me pardonneras, un jour. J'espère que tu parviendras à croire que je t'aime et que je penserai toujours à toi. Alice Derennes. »*

Cette lettre, je l'ai lue si souvent qu'elle est tout usée là où les plis sont marqués. Ma mère prend ma main dans la sienne et y dépose un baiser. Max me regarde avec un mélange de sentiments que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Quelques semaines après, j'ai cherché une Alice Derennes dans la région de Vannes où je suis né. En vain. J'ai cherché sur les réseaux sociaux, sur internet. J'en ai bien trouvé quelques-unes mais le profil ne correspondait pas. Un jour, je suis tombé par hasard sur le site Copains d'avant et j'ai tapé ce nom dans le moteur de recherche et j'ai trouvé une réponse correspondante. Une Alice Derennes était mentionnée en commentaire d'un événement « Les 10 ans du Master de promo culturelle

de Paris II ». Une personne demandait si l'un des anciens de la promotion savait comment contacter Alice et une autre a répondu qu'elle avait entendu dire qu'elle s'était mariée avec un type dont elle ne se rappelait plus le nom, quelque chose comme Frogier ou Lausier, mais elle savait qu'il avait ouvert une boulangerie à Versailles. Ainsi, ma mère s'était mariée avec un boulanger, le métier que j'exerçais moi-même. J'y ai vu un premier signe du destin... J'ai alors pu remonter le fil de mes recherches, pour finalement apprendre que vous étiez partis aux Etats-Unis. J'ai alors perdu tout espoir de la retrouver. Et puis, un jour, j'ai reçu un appel du directeur de mon ancienne école m'annonçant qu'il avait reçu une offre d'emploi pour un poste d'apprenti à New York. Il pensait que ça pourrait m'intéresser car j'avais été l'un de ses meilleurs élèves et que je me débrouillais bien en anglais. Quand je lui ai demandé le nom de l'employeur, il m'a répondu que l'annonce émanait d'une certaine Alice Laugier. Quand je l'ai vue, à travers la webcam, je n'ai plus eu de doute. J'ai tout de suite su que c'était elle, mais aussi un deuxième signe du destin. La suite, vous la connaissez.

Max se lève et fait quelque pas vers la maison, puis revient vers nous, visiblement contrarié.

— Alors comme ça, vous vous êtes retrouvés, tous les deux, et vous m'avez caché la vérité pendant tout ce temps ?

— Non, ce n'est pas comme ça que ça s'est passé, lui dis-je. Alice n'était pas au courant. Tout ce que je voulais, c'était rencontrer ma mère, la découvrir dans sa vie de tous les jours, apprendre à la connaître, passer du temps avec elle. C'est tout. Je ne voulais pas m'imposer à elle, en tant que fils. Elle m'a donné la vie et je pensais que je devais lui laisser la sienne. J'ai déjà une mère qui m'apporte tout l'amour dont j'ai besoin, je n'ai pas besoin de plus. Mais j'avais besoin de la connaître pour mieux me connaître. Tout aurait pu continuer comme ça...

Alice me sourit et poursuit l'histoire.

— Mais un soir, en remontant à l'appartement, j'ai découvert Léo assis dans le salon, devant notre ordinateur allumé. Je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il était confus, paniqué même. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il a commencé à me dire que tu lui avais demandé de vérifier les

commandes, ce que je n'ai évidemment pas cru. Il a trouvé une autre excuse, aussi peu convaincante. Et puis, il s'est décomposé et s'est mis à pleurer, avant de m'avouer la vérité, comme il vient de le faire avec toi. En fait, il voulait savoir si j'avais gardé une photo de lui à sa naissance et c'est ce qu'il cherchait dans notre ordinateur. Tu imagines ma réaction ? La principale raison qui m'a incitée à venir m'installer à New York, c'était de fuir mon passé et tout ce qui s'y rattachait, même si, au moment où je lui ai écrit cette lettre, j'espérais secrètement qu'il retrouve ma trace. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai signé la lettre de mon vrai nom. Mais ma vie avait changé, j'étais heureuse avec toi, Max, et je craignais que ma nouvelle vie ne soit bouleversée par mon histoire. C'est pour ça que j'ai tant insisté pour venir vivre aux Etats-Unis. Mais malgré cela, elle a fini par me rattraper jusque-là. J'étais totalement abasourdie, incrédule, furieuse qu'il m'ait caché la vérité si longtemps mais en même temps heureuse de le voir, de faire sa connaissance, et terrifiée par ta réaction quand tu apprendrais tout ce que j'avais cherché à te cacher par tous les moyens.

— Je voulais venir te voir sur-le-champ, Maxime, pour tout te dire. Je ne voulais plus rester dans le mensonge et les non-dits. Mais Alice n'était pas d'accord. J'ai alors cru qu'elle ne voulait pas qu'on sache qui j'étais, qu'elle avait honte de moi. Qu'elle cherchait à m'abandonner une fois encore. On s'est disputés violemment et elle s'est enfermée dans sa chambre pour pleurer. Je suis alors descendu, avec la ferme intention de te parler. Et là...

— C'est toi qui m'as frappé, Léo ? s'exclame Maxime.

— Tu étais en train de cuisiner dans le labo et tu chantais « *Pour que tu m'aimes encore* » à tue-tête. Ça m'a fait sourire, malgré moi. J'ai été décontenancé. Je me suis dit que je n'avais pas le droit de t'infliger ça après tout ce que tu avais fait pour moi. En tout cas, pas de cette façon-là. Alors je suis sorti sans que tu m'entendes.

— C'est ce soir-là que tu t'es fait agresser, ajoute Alice. Pendant longtemps, j'ai cru que c'était Léo qui t'avait frappé... et lui croyait que c'était moi. Nous n'osions pas nous en parler, ni en parler à qui que ce soit, pour nous protéger mutuellement.

— Alice m’a appelé hier matin pour me dire qu’elle venait te rejoindre ici, en France. Nous avons discuté longuement et on a compris dans quel malentendu on s’était retrouvés. Alors elle m’a demandé de venir avec elle pour que nous t’avouions ensemble toute la vérité.

Max se rassoit et prend sa tête entre ses mains.

— Cette histoire est absolument dingue ! Je n’en reviens pas. Alors comme ça, tu es sa mère, demande-t-il à Alice. Tu es maman ?

— Oui... C’est aussi pour ça que je craignais ta réaction. Je savais que tu m’en voulais de ne pas vouloir d’enfants, même si tu essayais de me le cacher. Et je craignais que tu me comprennes encore moins en sachant que j’avais déjà eu un enfant. La vérité... c’est que je ne m’autorise pas à être mère une nouvelle fois alors que je n’ai pas été capable d’élever mon premier enfant. Ça ne serait pas juste. Je n’en ai pas le droit...

— Je comprends mieux mais...

— Que fait-elle ici ?

Nous tournons la tête tous les trois en même temps, vers une femme dont le visage m’est familier.

— Lynsay, tu es déjà revenue ? Alice et Léo sont venus me voir, comme tu vois, lui répond Max, visiblement gêné.

— Mais Max, tu ne peux pas la laisser revenir, comme ça, après tout ce qu’elle t’a fait subir, enfin ! J’espère que tu n’as pas cru ce qu’elle t’a raconté ! s’énervait-elle.

— Qui est-ce, Max ? lui demande Alice.

— C’est... une amie, Lynsay. Une cliente de la boulangerie et...

— Elle a l’air d’être plus que ça...

— C’est aussi ma psy, lui répond-il.

— Max, je ne suis pas seulement ta psy enfin ! Mais dis-lui, voyons ! s’écrie la dénommée Lynsay.

— Je n’ai rien à lui dire, Lynsay. Il n’y a rien d’autre entre nous. Écoute, si je t’ai laissé croire quoi que ce soit, j’en suis désolé.

— Tu es sérieux, là ? Mais comment as-tu pu ? Quand tu m’as demandé de venir avec toi en France, j’ai cru que...

— Je ne t’ai rien demandé, c’est toi qui as voulu venir.

— Ça ne va pas se passer comme ça, s’écrie-t-elle en s’élançant vers le portail, sous le regard surpris d’Annie qui vient de nous rejoindre.

Le soir, nous dînons sur la terrasse, en compagnie du frère et des parents de Maxime, qui font tout pour me mettre à l’aise. Lynsay est revenue une heure après sa sortie fracassante et elle est repartie quelques minutes plus tard, sa valise à la main, vers son taxi qui l’attendait dans la rue. Max nous a expliqué qu’il était allé la voir à quelques reprises, avant son agression, car il avait des réactions intempestives qu’il ne comprenait pas.

— Je ne sais pas comment c’est arrivé, ce qui a déclenché cet état. C’est revenu sans que je m’y attende, peut-être par hasard. Je sentais monter en moi de la colère, celle qui a saboté mon enfance et qui aurait pu me gâcher ma vie. Je m’agaçais pour des bêtises, je m’emportais contre les fournisseurs, je t’ai même engueulé, la fois où tu avais oublié de reboucher le dentifrice, dit-il à Alice. Un soir, j’ai surpris l’un des chats de Perkins en train de bouffer les lardons que j’avais posés sur la table. Je suis devenu fou, je l’ai attrapé par le cou pour le jeter dehors, mais la pression de ma main était trop forte et... ce pauvre chat n’a pas survécu. Je l’ai déposé sur le bord de la route pour faire croire qu’il s’était fait renverser... Je me suis fait peur. Je ne voulais pas redevenir ce mec violent que j’avais été. J’avais honte de moi, de ne pas pouvoir me contrôler davantage. Je ne t’ai rien dit, Alice, pour ne pas t’inquiéter, pour ne pas lire de la peur ou de la déception dans tes yeux. Je voulais me débrouiller tout seul pour régler ce problème qui n’aurait jamais dû en être un. Alors, je suis allé consulter. Lynsay était une cliente de la boulangerie qui m’avait laissé sa carte de visite, un jour où tu étais absente. Elle m’avait paru sympa, je n’ai pas cherché plus loin et je l’ai appelée.

Il nous explique ensuite que quand il est sorti du coma, elle l'avait contacté pour lui avouer qu'elle était souvent venue le voir et qu'elle avait passé beaucoup de temps à son chevet, pendant qu'il était inconscient. Elle lui avait laissé entendre que c'était grâce à elle qu'il s'était réveillé. Elle lui a aussi fait comprendre que pour elle, Alice était coupable et qu'il devait s'en méfier, s'en éloigner. Quand Max lui a annoncé qu'il voulait passer quelques jours en France, elle lui a soutenu qu'il était primordial pour lui de poursuivre ses séances avec elle et qu'elle était prête à l'accompagner pour l'aider à se remettre de son traumatisme émotionnel... Elle avait tellement insisté qu'il avait fini par céder.

— Je la trouve très bizarre, ta psy, déclare sa mère. Elle dépasse ses prérogatives !

— Je crois surtout qu'elle en pince pour Max, intervient son père. Et aussi qu'elle n'est pas très nette, effectivement ! Je me demande même si ce n'est pas elle qui t'a murmuré qu'Alice t'avait fait du mal pendant que tu étais inconscient.

Maxime secoue la tête avec un sourire gêné et ne répond rien.

— Hum... Vu sa réaction de tout à l'heure, elle m'en semble bien capable, lui répond Alice.

— Bon, elle est partie, bon débarras. Je ne la sentais pas du tout, cette fille. Et j'ai dû prendre sur moi pour la supporter tout cet après-midi...

— Comment ça, maman ? Tu lui as proposé de venir avec toi parce que tu savais qu'Alice allait venir, c'est ça ?

— Hein ? Quoi ? Tu veux encore de la tarte aux pommes, Léo ? Elle n'est pas aussi bonne que celle de Max mais...

Alice se met à rire, sous le regard offusqué de Maxime qui finit par l'imiter. Le père de Maxime est pensif.

— Mais finalement, on ne sait toujours pas qui t'a frappé, Max...

— C'est peut-être Lynsay, lui dis-je, amusé.

— Peut-être, renchérit Alice, plus sérieusement.

— Mais dis-moi, Léo, quand tu es sorti de la boulangerie, ce soir-là, tu n'as rien remarqué d'anormal, comme une fourgonnette ? me demande Maxime.

— Tu penses à la fourgonnette du gang des braqueurs ? Non, mais je dois dire que je n'ai pas fait très attention aux véhicules qui étaient garés dans la rue, ni aux piétons d'ailleurs. J'étais bouleversé et...

— Tu es sûr ? Il n'y a rien qui te revienne ? ajoute Alice.

— Non, je ne vois pas... Ah ! Si, j'ai bien croisé quelqu'un, maintenant que j'y pense...

27 - Alice

Quand je frappe à sa porte, je suis mal à l'aise. Comment va-t-il réagir ? Je ne lui ai pas donné de nouvelles depuis plusieurs jours. Je ne lui ai donné aucune raison, aucune explication à mon silence. Il s'est sans doute inquiété pour moi. Il a sans doute imaginé le pire. J'entends ses pas, de l'autre côté de la porte.

— Alice ?

— Bonjour Brad !

— Mais où étais-tu, bon sang ? Je t'ai cherchée dans toute la ville, j'ai appelé tous les hôpitaux, tous tes amis et...

— J'ai voulu prendre un peu de recul, Bradley. Tout est allé beaucoup trop vite pour moi, ces derniers temps. Je ne savais plus où j'en étais...

— Oui, oui, d'accord. L'important, c'est que tu sois là. Entre, ne reste pas sur le palier. Tu veux un soda ?

— Heu... tu n'aurais pas quelque chose de plus fort ?

— Ah ? Oui, j'ai une bière ou un Martini si tu préfères.

— Une bière, ça ira, merci, lui dis-je en m'asseyant sur le canapé.

Il revient de la cuisine un instant plus tard, deux bières à la main, et s'assoit à côté de moi. Il est toujours aussi séduisant et je me demande une fois encore pourquoi il est toujours célibataire.

— Tout va bien ? Tu as un air étrange, Alice.

— Oui, seulement fatiguée. Je voulais te remercier, Brad.

— De quoi ?

— Merci pour ton aide. Je ne sais pas comment j'aurais traversé toutes ces épreuves sans toi.

— C'est normal, je n'ai fait que mon travail d'avocat, tu sais.

— Non, tu as fait beaucoup plus. Tu as été un véritable soutien, un ami, pour moi. Tu n’imagines pas à quel point j’y suis sensible, lui dis-je en lui prenant la main. Je t’en serai toujours extrêmement reconnaissante.

Je dépose un baiser sur sa main et le regarde droit dans les yeux. Il me fixe à son tour et rapproche son visage du mien. Et m’embrasse sur la joue, avant de se reculer imperceptiblement.

— Et tu as des nouvelles de Maxime ? me demande-t-il.

— Oui. En fait, j’étais avec lui, ces derniers jours. J’avais besoin de lui parler, de mettre les choses au clair entre nous.

— Ah ? Et ?

— Et nous avons beaucoup discuté. De l’accident, bien sûr, mais aussi de notre relation. Nous avons des problèmes depuis quelque temps. Max voudrait avoir un enfant, mais pas moi. Et ça nous mine. Il a fini par m’avouer que cela devenait très douloureux pour lui. Qu’il n’envisageait pas sa vie sans être père. Il a été abandonné par ses parents quand il avait trois ans et il en a longtemps souffert. Alors il voudrait en quelque sorte casser ce schéma familial.

— Oui, je comprends. C’est compliqué...

— C’est compliqué pour moi aussi ! La boulangerie marche très bien, enfin jusqu’à l’hospitalisation de Max, j’ai trente-cinq ans, des tas de projets en tête et je n’imagine pas tout remettre en cause maintenant en tombant enceinte. Mais il ne veut pas le comprendre, il ne pense qu’à lui et à ses propres désirs. Comme beaucoup d’hommes peut-être...

— Ne généralise pas ! Je ne suis pas comme ça, par exemple. Et personnellement, je peux très bien comprendre qu’une femme ne veuille pas avoir d’enfant. C’est son droit, son choix, son corps et personne ne devrait l’y obliger. Moi, je n’obligerai jamais ma compagne à ce genre de... sacrifices, si c’est comme ça qu’elle le considère.

— Tu es gentil de me dire ça. Toi, tu me comprends...

Brad passe son bras derrière mes épaules et se rapproche un peu plus de moi.

— Je dirais même que je te comprends parfaitement. Depuis le jour où nous nous sommes rencontrés, Alice. J'ai toujours cru qu'il y avait comme une connexion entre nous, un lien puissant, comme si nous étions...

— Des âmes sœurs ! Je pense exactement comme toi.

Il me caresse le visage et dépose ses lèvres sur les miennes. Tout doucement. Et je lui rends son baiser, avec plus de ferveur. Avant de m'écarter.

— Pardon, Alice, je ne voulais pas... Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Non, tout va bien. C'est juste que c'est encore confus pour moi... Max et moi avons décidé de faire un break. Mais je commence à me dire que ce break sera définitif. Enfin...

— Enfin quoi ?

— À toi, je peux le dire. Je me demande si j'ai encore des sentiments pour lui. La manière dont il m'a traitée quand il est sorti de l'hôpital était tellement injuste, tellement cruelle... Ça a cassé quelque chose en moi. Et je ne sais pas si ce quelque chose pourra se réparer un jour. Tu vois, j'ai l'impression que toi, tu ne pourrais jamais me faire une chose pareille. Toi, tu es quelqu'un d'équilibré, de solide, de fiable... lui dis-je en caressant son torse du bout du doigt, à travers sa chemise. Il m'embrasse à nouveau. Sa main soulève le bord de mon tee-shirt et je me redresse.

— Quelque chose ne va pas ? me demande-t-il.

— Je me demandais si tu avais eu des nouvelles du juge.

— Oui, je l'ai eu au téléphone ce matin. Il a classé ton affaire sans suite, puisque Maxime n'a pas porté plainte et en l'absence de preuves tangibles...

— Bien. Je suis soulagée. Mais on ne saura jamais ce qui s'est réellement passé...

— Même si le gang des braqueurs n'a pas fait le coup, me répond-il en m'embrassant dans le cou, il est fort probable qu'il ait été agressé, peut-être par un junkie qui passait par là...

— Oui, tu dois avoir raison. Tu crois que la police a réellement interrogé les voisins pour savoir s'ils avaient vu quelque chose de particulier, ce soir-là ?

— Ils l'ont fait. Ils ont interrogé quasiment tous les habitants de la rue et celle d'en face.

— Ah bon ? Même toi ?

— Oui.

— Et tu faisais quoi, au fait ?

— Oh, je n'étais pas encore rentré à ce moment-là. J'étais au bureau, en train de préparer un procès. J'ai dû en partir vers 22 heures.

— C'est étrange...

— Quoi donc ?

— Léo affirme qu'il t'a vu marcher dans la rue ce jour-là, aux alentours de 20 heures.

— Il a dû me confondre avec quelqu'un d'autre. Le jour commençait à tomber et...

— Il est catégorique, c'est bien toi qu'il a vu. Il a même dit que tu avais une attitude étrange. Que tu parlais tout seul.

— Moi ? C'est n'importe quoi, Alice ! Il est vraiment bizarre, ce gars. Je l'ai toujours trouvé louche. Et d'ailleurs, je me demande si ce n'est pas lui qui a fait le coup.

Je m'écarte de lui et me redresse sur le canapé.

— Arrête Brad, je sais que c'est faux et toi aussi. Tu peux tout me dire, tu sais, lui dis-je en lui caressant la main.

28 - Bradley

— Oui, bon, d'accord. Je... oui, je suis peut-être passé dans la rue, ce soir-là. Et je suis rentré dans la boutique, comme ça, par hasard.

— Par hasard ?

— En fait non, je voulais te voir. Et... je n'étais pas dans mon état normal, j'avais pas mal bu.

— Mais pourquoi ?

— À cause d'un truc que tu m'as dit ce matin-là. On parlait de Bali où je suis allé en voyage l'année dernière. Et là, tu m'as répondu que tu rêvais d'y aller un jour. Je t'ai alors dit que je t'y emmènerais quand tu le voudrais. Tu m'as lancé « *OK, on part quand vous voulez !* »

— Oui, mais c'était une plaisanterie...

— Eh bien, je n'ai pas compris. J'ai cru que tu étais sérieuse, que tu me lançais une perche... Ça fait longtemps que je pense à toi, que j'éprouve des sentiments pour toi, Alice.

— Moi aussi, je t'aime bien, Brad. Et alors que s'est-il passé exactement ?

— Eh bien, je m'étais bourré pour me donner du courage. Je croyais que Max ne serait pas là, mais il était en bas, à faire une pièce montée. On a commencé à discuter. Il ne voulait pas que je vienne te parler. J'ai essayé de le convaincre, il ne voulait rien savoir. Et comme je ne partais pas, il a commencé à s'énerver. Il m'a lancé « *Allez vous reposer, Bradley, vous ne savez plus ce que vous dites. À demain.* ». Il s'est retourné brusquement pour monter les escaliers. Mais il a dû perdre l'équilibre... et il a trébuché et il est tombé la tête la première sur l'une des marches.

— Quoi ? Mais comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien ! Il avait peut-être les pieds mouillés, ou il y avait de la farine sur le sol... Ou il a fait un malaise cardiaque, va savoir...

— Ça ne tient pas la route, Brad. Tu ne l'aurais pas poussé ou même frappé ?

— Je te jure sur la tête de mon père que ça s'est passé comme ça. Il s'est retourné et il s'est effondré au sol, comme ça, sous mes yeux. J'étais à deux mètres de lui, je ne l'ai pas touché.

— Et alors ? Pourquoi n'as-tu rien fait pour l'aider ? Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai paniqué. J'ai tâté son pouls qui battait. Je t'ai entendue ouvrir la porte de ton appartement. Et j'ai pris peur. Peur de ce que tu allais imaginer. Peur de tout gâcher entre nous... Alors je suis parti par-derrière, en fermant la porte.

— Et son absence d'ecchymoses sur le corps alors ?

— Je suppose qu'il fait véritablement partie de cette catégorie de personnes qui ne marquent pas...

— Je n'arrive pas à y croire...

— Je pensais qu'il s'en sortirait avec une grosse bosse ou au pire quelques points de suture. J'aurais été m'excuser le lendemain et on n'en parlerait plus...

— Mais ça ne s'est pas passé comme ça.

— Non, et j'en suis désolé, Alice. Si tu savais...

— Et tu n'as rien dit ? lui dis-je en me relevant, incapable de me contenir davantage. Tu m'as laissée aller en prison, alors que tu savais pertinemment que j'étais innocente ? Tu sais ce que j'ai vécu là-bas ? C'était terrible !

— Mais je pensais que ça n'irait pas plus loin, Alice ! Les preuves contre toi étaient bien trop maigres, ça n'aurait jamais tenu lors du procès. Et puis, j'étais en train de monter un dossier contre Perkins...

— Perkins ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— J'ai appris qu'il cherchait un local à côté de sa librairie pour que son fils puisse ouvrir une enseigne de cigarettes électroniques. Il s'est sans doute dit que les murs de la boulangerie feraient parfaitement l'affaire et

c'est d'ailleurs pour ça qu'il a raconté toutes ces horreurs sur toi, pour te faire accuser. J'aurais très bien pu faire croire qu'il était allé jusqu'à frapper Max et...

— Tu aurais été prêt à faire accuser un innocent ?

— Mais il n'est vraiment pas net, ce type, de toute façon !

— Arrête Brad, la question n'est pas là. Ce que je ne comprends pas, c'est que tu n'aies pas avoué la vérité quand tu as vu la tournure que prenaient les événements. Si tu m'aimes autant que tu le dis, tu aurais dû intervenir.

— C'est que... je ne savais plus distinguer le vrai du faux, c'était confus. Je ne pouvais pas croire que Maxime ait pu souffrir d'un trauma crânien comme ça, juste en tombant par terre. Je me suis même demandé à un moment donné si ce n'était pas toi, en le voyant par terre, qui l'aurais frappé... pour être libre de venir me retrouver ensuite.

— Tu délirés complètement !

— En tout cas, tu pourrais reconnaître que je ne suis en rien responsable de ce qui lui est arrivé.

— Peut-être pas responsable. Mais tu aurais certainement été inculpé pour omission de porter secours à personne en péril. Ça aurait fait tache sur ton casier judiciaire, c'est ça ?

— C'est pire que ça, Alice. J'aurais été radié du barreau.

— Ah oui, bien sûr, lui dis-je avec un rire nerveux. Je comprends. Tu préférerais donc ruiner ma vie, voire celle d'un vieux fou, plutôt que la tienne...

— Mon père me disait toujours « *pour sauver sa peau, tous les coups sont permis.* »

— Ton père ne t'a jamais dit ça, Brad. Tu ne l'as jamais connu...

— Mais c'est ce qu'il aurait dit, je le sais, répond-il avec un sourire effrayant. Et comme dans les westerns, tout s'arrange plutôt bien, finalement, non ? Regarde, Max est sorti du coma, il va mieux, vous vous êtes séparés et nous... nous pouvons enfin être ensemble.

Je n'arrive pas à croire ce que j'entends.

— Je crois que tu es malade, Brad. Vraiment. Tu dois te faire soigner.

Je fais quelques pas pour sortir de la pièce.

— Où vas-tu ? me demande-t-il.

Je retire mon téléphone portable de la poche arrière de mon jean.

— J'ai enregistré toute notre conversation, Brad. Alors maintenant, je vais partir et retrouver mon mari. Je veux que tu sortes de nos vies. Définitivement. Sinon, je transmets l'enregistrement à Edgecombe.

— Mais... Et nous ? Je croyais que...

— Ferme-la, Brad, tu es lamentable.

J'ouvre la porte d'entrée. Quand je me retourne, Brad me regarde et je lis de l'incompréhension dans ses yeux. J'ai presque de la peine pour lui. Mais il ne la mérite pas.

Cinq ans plus tard...

— Jules, reviens, tu vas faire peur aux écureuils !

Il me rejoint en courant, tenant fermement son ballon dans ses bras et se jette sur moi, manquant de me faire tomber en arrière.

— Allez, viens, on va retrouver papa.

Maxime sort du Loeb Boathouse, un petit pot de glace à la main.

— C’est pour moi, papa ?

— Oui, Poussin, c’est pour toi, prends-le, mais prends ton temps pour le manger, cette fois. Sinon, tu auras encore mal au ventre.

Nous nous asseyons tous les trois sur un banc, face au lac et aux canards qui semblent discuter entre eux. Max leur jette des morceaux de pain pour les faire venir plus près de nous, pour le plus grand plaisir de Jules. Puis, il place son cornet de glace au caramel devant lui et s’en sert comme d’un micro.

— *Baby I’m from New York ! Concrete jungle where dreams are made of. There’s nothing you can’t do. Now you’re in New York ! These streets will make you feel brand new. Big lights will inspire you. Hear it for New York, New York, New Yooork !**¹ s’égosille Max, faisant s’enfuir les canards et rire Jules, toujours aussi fan des envolées lyriques de son père.

— Chante encore, papa !

— Tu vois, me dit-il avec un clin d’œil, lui, il apprécie mes performances vocales au moins. Merci, Poussin. *Now you’re in New Yooooork !*

— Oh, my god, arrête, par pitié, ou je vais me jeter dans le lac ! lui dis-je en pleurant de rire.

Il se penche vers moi et m’embrasse, au-dessus de la tête de Jules qui gazouille.

— Oh... les amoureux...

Sur le chemin du retour, Max nous propose de prendre une calèche pour rentrer chez nous. L'homme qui conduit l'attelage propose à Jules de monter à côté de lui pour tenir les rênes. Max, s'assoit à sa droite et je grimpe à l'arrière, profitant des derniers rayons du soleil d'automne sur Central Park.

Je pense à Léo qui tient la boutique pendant que nous nous promenons. J'aurais aimé qu'il vienne avec nous mais il préférerait rester au labo pour tester un nouveau parfum de macaron. Il est d'abord revenu dans le studio qui jouxte le nôtre jusqu'à ce qu'il rencontre Jane et s'installe avec elle, à quelques blocs d'ici. Mais il passe le plus de temps possible avec Jules et ils s'entendent comme deux frères, qu'ils sont presque. Il aime s'en occuper, jouer au soccer avec lui ou l'accompagner à l'école.

Max a mis un peu de temps avant de lui accorder sa confiance à nouveau. Il avait du mal à admettre qu'il nous avait caché la vérité sur son identité pendant des années. Et puis, au fil du temps, ils se sont rapprochés. Ils n'ont pas de relation père fils, mais plutôt de copains. D'ailleurs, ils n'ont qu'une quinzaine d'années d'écart...

Quant à nous, nous nous sommes retrouvés, encore plus amoureux qu'avant. Max s'est excusé un nombre incalculable de fois de la réaction qu'il avait eue à son réveil, de la façon dont il m'avait repoussée. Il ne comprenait pas les doutes qu'il avait eus à mon égard et sur ma responsabilité dans son accident. Il ne se les explique toujours pas aujourd'hui. J'ai bien ma petite idée sur la question et je suis convaincue que Lynsay a tout fait pour lui faire croire en ma culpabilité. Je lui réponds alors que ce n'était pas sa faute, ce devait être le chirurgien qui avait déréglé son cœur en refermant le trou qui s'y était formé.

Moi aussi, je lui ai demandé pardon. Pardon de lui avoir menti, de lui avoir caché la vérité, de ne pas lui avoir fait suffisamment confiance pour la lui avouer. Je sais maintenant que les mensonges peuvent briser une vie, mais que l'honnêteté, aussi difficile soit-elle à assumer, est la seule façon de poursuivre notre existence en paix.

Nous n'avons plus croisé Bradley depuis des années. L'un de ses voisins m'a dit qu'il avait déménagé, sans lui dire où il allait. Nous avons essayé d'effacer progressivement cette histoire de nos mémoires et de tourner la page. Nous avons donc décidé de partir en voyage aux Maldives, tous les deux, tous seuls. Nous y avons passé la lune de miel que nous n'avions jamais pu nous offrir avant. La plus douce des lunes de miel. Nous n'en sommes pas revenus seuls... Le petit Jules s'était invité dans mon ventre.

Ce fut une période très difficile pour moi, qui revivais les moments éprouvants de ma première grossesse. Je ressassais mes remords, mes regrets, ma culpabilité. Je suis allée voir quelqu'un. Pas Lynsay, évidemment. Je suis allée voir Ama, qui venait de sortir de prison et qui s'était fait embaucher dans un salon de coiffure du Bronx. Elle m'a beaucoup aidée à me pardonner, en me faisant comprendre que mes choix n'avaient pas été aussi mauvais, au final. Léo était devenu un jeune homme charmant, bien dans sa peau, sûr de lui et plein d'enthousiasme, grâce à ses parents adoptifs qui s'étaient si bien occupés de lui. Certainement mieux que je n'aurais pu le faire à l'époque. Sur les conseils de ma nouvelle coiffeuse, je les ai appelés, un jour, avec Léo, pour faire leur connaissance et les remercier de tout ce qu'ils avaient fait pour lui, pour avoir été des parents formidables. Ce moment a été très émouvant pour nous tous, mais aussi particulièrement réconfortant pour moi. La boucle était bouclée, j'ai pu me réconcilier avec moi-même. Enfin.

J'ai réussi à éprouver la même joie de vivre que quand j'avais quinze ans. Je me suis retrouvée au diapason avec Maxime, mon rayon de soleil. Ama m'a amené à réaliser, avec son franc-parler habituel, que si j'étais tombée amoureuse de lui, c'est qu'inconsciemment, instinctivement, je devais ressentir en lui la blessure de l'enfant abandonné qu'il avait été et que, sans doute, je voulais lui apporter tout l'amour que je n'avais pu offrir à un autre enfant. Je crois qu'elle devrait passer un diplôme de psy... En fait, je ne sais pas si cette théorie tient la route et peu importe après tout. J'aime Max de tout mon cœur, comme mon âme sœur et je sais que seule la mort nous éloignera l'un de l'autre.

— En avant, Pile-Poil ! crie Jules comme s'il était Woody de *Toy Story*.

J'éclate de rire en même temps que Max. Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Mon bonheur absolu a été de courte durée... Ce matin, Max nous a quittés. Son cœur s'est éteint pendant son sommeil. Il faisait finalement partie des 20 % d'échecs de l'opération.

Quand je l'ai trouvé inerte à côté de moi, j'ai bien cru que mon propre cœur s'arrêtait de battre à son tour. Je dois même avouer que j'ai même prié très fort pour qu'il se fige à son tour pour pouvoir le rejoindre, où qu'il soit. Je l'aurais suivi même en enfer. Mais j'ai tout de suite entendu son message : « *Tu es plus forte que tu ne le penses, tu vas y arriver, je crois en toi. Tu dois vivre, pour toi et pour nos enfants. Je t'aime* ».

Alors, ignorant sa peau froide et blanche, je me suis allongée tout contre lui, comme avant, comme depuis toujours. Et j'ai chanté tout doucement, contre son oreille, l'une de nos chansons préférées, celle que nous avons découverte ensemble, lors de notre première sortie au cinéma.

« *Near, far, wherever you are, I believe that the heart does go on. Once more you open the door. And you're here in my heart. And your heart will go on and on.* ² »

J'ai essayé de retenir mes larmes, car je sais qu'il serait trop triste de me voir triste. J'ai fait semblant d'être forte. Mais je sais aussi qu'il ne pourra pas me voir partout où j'irai et qu'à un moment, je pourrai libérer mes sanglots.

J'ignore si Max l'avait pressenti, mais hier soir, en se couchant, il m'a dit « *Tu vois, je crois que quoi qu'il arrive, il ne faut jamais renoncer. Il faut affronter les épreuves, les unes après les autres. Parce que la vie mérite qu'on se batte pour réaliser nos rêves. Et moi, j'ai réalisé tous les miens.* ». J'espère que cette certitude m'aidera à apaiser ma douleur, ma peine infinie. Un jour...

Jules m'a demandé pourquoi papa ne se réveillait pas et je lui ai expliqué qu'il avait décidé de veiller sur nous d'une autre façon, comme un ange gardien. Il m'a répondu :

— Comme un superhéros ?

— Oui, mon cœur, un superhéros super-génial. Le meilleur de tous. Un superhéros qui continuera à t'aimer, encore plus fort qu'avant. Désormais, il est là, à tes côtés et il prend soin de toi, pour toujours. Tu peux lui parler, il t'entend.

— Je sais, maman, je le vois.

J'ai suivi son regard, derrière moi. Je n'ai rien vu. Rien d'autre qu'un nuage de poussière et d'étoiles scintillant au soleil.

J'ai souri et lui ai dit :

— Je t'aime, Max.

J'ai ravalé mes larmes. Et j'ai choisi de vivre. Pour lui. Pour nous.

Merci !

D'après Albert Einstein, « *Il n'y a que deux façons de vivre sa vie : l'une en faisant comme si rien n'était un miracle, l'autre en faisant comme si tout était un miracle.* »

Pour moi, tout est un miracle. Surtout depuis trois ans, depuis que j'ai écrit mon premier roman, depuis que je suis devenue écrivain. Tout ce qui s'est passé en si peu de temps me paraît réellement miraculeux. Tous ces lecteurs (près de 20 000 !), toutes ces rencontres aussi enrichissantes qu'émouvantes, tous ces échanges entre auteurs, tous ces retours touchants sur mes histoires, n'est-ce pas tout simplement miraculeux ?

Alors, pour tous ces miracles, je tiens à vous dire le mot que je répète le plus souvent au cours d'une journée : MERCI.

Pour commencer, un énorme merci à vous, mes lecteurs, qui venez de me découvrir ou qui me suivez depuis mon premier roman. Vous êtes extraordinaires ! Grâce à vous, chaque jour, je réalise mes rêves d'enfant en essayant de vous faire rêver en retour.

Parmi toutes les autres personnes qui m'ont aidée à écrire ce livre, il y a d'abord Laurence, ma première relectrice, éminente capitaine de la Dream Team (alias l'équipe de mes fidèles lecteurs). Ses adorables jumelles n'ont pas ralenti sa vitesse de lecture (même si elle adore me faire lambiner en m'envoyant des messages laconiques « j'ai fini, mais tu devras attendre demain pour le débriefe... »), ni altéré la pertinence de ses remarques (qui me font toujours autant rire !).

J'aimerais remercier ensuite mes amies fidèles Mylène, Gaëlle, Emilie, Sandrine, Céline, Sophie, Stéphanie, celles qui me supportent, me comprennent et m'encouragent en permanence et depuis toujours. Et croyez-moi, ce n'est pas facile tous les jours !

Et puis, il y a tous ceux et celles qui m'aident de manière très concrète en jouant le rôle de bêta lecteurs, malgré les contraintes de temps (très limité) que je leur impose. Sophie G, Sophie B, Nadège, Céline, Lory, Jonathan,

Isabelle, Fabienne, Célia et Bénédicte. Grâce à eux, vous avez échappé à bon nombre de coquilles, d'incohérences et d'incompréhensions. Vous pouvez les remercier (et moi aussi) !

Enfin, j'aimerais adresser un grand merci à tous ceux qui me suivent avec gentillesse, authenticité et enthousiasme sur ma page Facebook, mon compte Twitter ou Instagram. Je leur ai demandé de m'aider à trouver le nom de certains personnages « secondaires ». Ainsi, hormis Alice, Maxime et Bradley, ils ont choisi tous les prénoms des personnages de ce roman, tout comme le nom de la boulangerie *La Baguette enchantée* ! C'est la deuxième fois que je choisis ce procédé et j'ai l'impression qu'ils ont collaboré à mon histoire, c'est fabuleux !

J'aimerais citer toutes les personnes qui m'ont soutenue et encouragée mais j'ai trop peur d'en oublier et d'en blesser certains. Les amis, vous savez que je parle de vous, merci à tous, du fond du cœur !

Et puis, il y a ma famille qui me permet d'écrire sans trop me déranger (en dehors des heures de repas, parce que là, c'est l'urgence absolue !). Merci à mon petit mari, qui a réussi à supporter mes états d'âme, mes interrogations et autres atermoiements (et qui a sauvé la vie de nos enfants en préparant les repas, ne croyant plus à mes « j'ai presque terminé »). Je voudrais aussi remercier mes parents, mes supporters de la première heure, ma belle-maman Annick pour son soutien indéfectible, ma sœur Laurence et son mari Eric, deux beaux exemples de résilience. Je remercie également mes enfants, Alexian, pour son cœur en or, ainsi que Clément qui a une fois encore réalisé la couverture de ce roman et que je trouve très belle.

Enfin, je terminerai en remerciant mes « marraines les bonnes fées », Laure Prételat, Charlotte Allibert et Andrea Field de Librinova, qui m'ont permis de vivre cette merveilleuse aventure et de devenir écrivain.

Dans ce roman, j'ai voulu explorer le poids du passé, celui qui nous limite, celui qui nous empêche d'avancer, celui qui se rappelle à nous alors qu'on le croyait éteint. Il ne s'agit pas de le nier, de faire comme si rien ne s'était produit. Il vaut mieux en tirer des leçons pour avancer et construire le présent et surtout l'avenir que l'on souhaite.

C'est ce que j'essaie de faire, en suivant notamment les conseils de Confucius (rien que ça !) : « *Choisis un travail que tu aimes et tu n'auras plus à travailler un seul jour de ta vie.* » Et je dois dire que j'adore ce travail et ce qu'il me procure.

J'espère que cette histoire vous aura ému, surpris, questionné, emporté. Si c'est le cas, n'hésitez pas à en parler autour de vous et à laisser un commentaire sur le site sur lequel vous l'avez commandé. C'est en effet le meilleur moyen d'inciter d'autres lecteurs à le découvrir à leur tour. D'avance, merci !

***** OFFRE DÉCOUVERTE *****

Si vous avez apprécié cette histoire, je vous propose de découvrir gratuitement mon recueil de nouvelles en version numérique.

Pour l'obtenir, il suffit de rejoindre le club de mes lecteurs privilégiés qui reçoivent en avant-première les informations sur la sortie de mes prochains livres, les dates de promotions et les séances de dédicaces.

Comment faire ?

Envoyez un mail à l'adresse marilysetrecourt.auteur@gmail.com en précisant « OFFRE DÉCOUVERTE » dans le titre.

Si vous souhaitez ajouter un petit message, n'hésitez pas, ça me fait toujours extrêmement plaisir !

Je vous enverrai alors le fichier numérique de ma nouvelle, aussi rapidement que possible.

Je précise que votre adresse ne sera jamais divulguée à des tiers et que vous ne recevrez pas plus de cinq ou six mails par an. Et vous pouvez évidemment me demander d'effacer vos coordonnées si vous ne souhaitez plus recevoir de mails de ma part.

* * *

Du même auteur

— *Au-delà des apparences*, éditions Mosaïc : Roman

— *Une autre vision du bonheur* : Recueil de nouvelles

— *Le Bon Dieu sans confession* : Roman

— *Otage de ma mémoire*, éditions Carnets Nord : Roman

— *L'ombre du Papillon* : Roman

Retrouvez toutes ces publications sur la page Amazon de l'auteur : [Page Marilyse Trécourt - Auteur](#).

* * *

Pour retrouver ou contacter l'auteur

Mail : marilysetrecourt.auteur@gmail.com

Page Facebook : <https://www.facebook.com/marilysestories/>

Compte Twitter : <https://twitter.com/Marisaline>

Compte Instagram : <https://www.instagram.com/marysalyne/>

Page auteur Amazon : [Page Marilyse Trécourt - Auteur](#)

Crédits photos : Unsplash – Sweet Ice Cream Photography.

Notes

[←1]

Traduction des paroles de « States of Mind » d'Alicia Keys : « Même si ce n'est qu'un fragment de mon imagination, j'ai plein de rêves et d'espoir. Car je suis de New York, la jungle où les rêves sont permis. Tu n'as aucune limite. Là, t'es à New York. Ces rues te feront sentir tout nouveau. Ces lumières t'inspireront. Ecoute ça pour New York, New York, New Yooooork ! »

[←2]

. Traduction des paroles de « My heart will go on » de Céline Dion, B.O. du film *Titanic* : « À côté, loin, qu'importe où tu es, je crois que le cœur continue de battre. Une fois de plus, tu ouvres la porte et tu es là dans mon cœur. Et mon cœur continuera de battre à jamais. »